LE NOUVEAU SAMEDI

71e année, No 16, Montréal, 5 décembre 1959
LE MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

- Brigitte Bardot, par FRANÇOIS BRIGNEAU
- Les appareils ménagers : leur langage et leur entretien

20 cents





LA MATINÉE
A TOUT POUR PLAIRE:
BON GOÛT, DOUCEUR PARFAITE
ET LE MEILLEUR FILTRE
À TOUS POINTS DE VUE!

Les fabricants de la Matinée ont été les premiers à produire une cigarette à bout filtre assurant pleine douceur SANS *sacrifier le goût!* Grâce à des recherches et à des perfectionnements constants, ils restent toujours à l'AVANT-GARDE du progrès dans ce domaine. Le nouveau filtre perfectionné de la Matinée est ultra-efficace . . . ne gêne pas l'aspiration . . . vous procure pleine SATISFACTION.

LA PLUS RENOMMÉE DES CIGARETTES À BOUT FILTRE



Editorial

L'illusion

C'est une petite maison rustique, sans prétention, mais possédant un charme incomparable... L'architecte qui l'a construite ne s'est pas inquiété des secrets du dessin géométrique, des calculs de résistance péniblement extirpés d'affreuses formules algébriques ; il a bâti ça tout bonnement, un peu comme les oiseaux font leur nid. Il en est résulté un chef-d'oeuvre.

De la verdure à profusion, de l'eau claire qui scintille au soleil et prolonge le paysage en profondeur à la façon d'un miroir, des oiseaux qui se chamaillent joyeusement dans les branches, tout cela fait monter du coeur aux lèvres cette réflexion d'une éloquente brièveté : Qu'il doit faire bon vivre ici !

De fait, celui qui demeure là ne changerait pas cette maisonnette pour un palais ; il y a, non seulement toutes ses aises, mais cette chose admirable que les politiciens mettent dans leurs discours, les poètes dans leur rêveries et les gens positifs dans la catégorie du serpent de mer : la liberté.

Son humble demeure a des beautés qu'il est peut-être seul à voir mais qui n'en existent pas moins pour lui parce qu'il les regarde avec son âme. Tout lui est accueillant, sympathique et familier, le brin de mousse qui verdit la pierre, l'arbre qui se mire dans l'eau, la planche qui craque sous son pas et l'air pur qui lui dilate la poitrine. Tout cela c'est mieux encore que la vie, c'est la douceur de vivre.

C'est du bonheur que le citadin des grands centres sous-estime généralement parce qu'il le trouve trop simple ; il a, pour l'homme de la nature de la bienveillance un peu dédaigneuse parce qu'il se croit, à tort, bien supérieur à lui.

A son idée, c'est un être un peu primitif dont les besoins sont limités, les aspirations plutôt vagues et l'expérience de la vie à peu près nulle ; selon lui, cet homme « se croit » heureux alors qu'il est simplement dupe de son imagination qui n'a pas été enrichie par les comparaisons. Il est victime de l'illusion.



L'illusion ... voilà le grand mot lâché ; le mot qui dispense de la discussion ; le mot qu'on peut mettre à toutes les sauces pour le servir comme plat d'urgence ou de remplacement. Il est élastique à souhait, à portée variable et s'applique aussi bien au coeur qu'à l'esprit.

Pourtant il s'agirait de s'entendre et de voir si la ligne de démarcation est aussi nette qu'on le croit entre l'illusion et la réalité.

Le brave homme qui demeure dans la maisonnette dont je viens de parler se trouverait peut-être malheureux dans un palais ; si son bonheur champêtre n'est qu'une illusion, il faudrait donc logiquement admettre que son malheur dans le luxe en serait une autre.

Une fois lancé dans cette voie il n'y aurait plus moyen de s'arrêter ; toutes les sensations que nous éprouvons ou subissons dans la vie devraient être mises au compte de l'illusion.

Sans aller jusqu'à dire, comme les anciens stoïciens, que la douleur n'existe pas et qu'elle n'est qu'un mot, nous devons reconnaître qu'elle n'a pas toujours l'importance que nous lui attachons et que, souvent, il dépend de nous de l'atténuer ou de la rendre insupportable.

Une route que l'on parcourt semble toujours plus longue dans la dernière partie du voyage ; j'admets que la fatigue y soit pour quelque chose, mais l'impression perçue n'en existe pas moins.

En temps d'épidémie, invariablement il y a un nombre plus ou moins élevé de personnes qui contractent le mal et en meurent parfois, simplement parce qu'elles en ont eu peur et qu'elles ont cédé à l'illusion. La peur elle-même, quelle que soit sa nature, n'est-elle pas, les trois quarts du temps, que de l'illusion ? Le chasseur, dans les pays tropicaux, redoute la bête fauve qui, a souvent encore plus peur que lui et n'attaque l'homme qu'en vertu de cette loi naturelle appelée l'énergie du désespoir, et qui se résume à essayer de manger l'adversaire pour éviter d'être mangé par lui.

Dans la société humaine, c'est l'illusion, pas autre chose qui motive les trois-quarts et demi de nos actes, et la bonne moitié au moins de l'autre demi-quart. Un homme riche nous donne toujours l'illusion d'avoir un côté quelconque supérieur au commun des mortels ; c'est bête mais c'est ainsi, et cela se traduit, pour ce commun des mortels, en courbettes et en platitudes qui donnent au destinataire de ces palinodies l'illusion d'être quelque chose et même quelqu'un.

En amour, l'illusion est reine, et c'est peut-être un bien, surtout quand elle dure toute la vie. S'il n'y avait pas cette illusion bienfaisante on ne verrait pas des jolies femmes aimer de vilains magots qui semblent sortir du bazar aux polichinelles, tellement ils sont laids et même parfois grotesques. Il est vrai qu'on a dit que le coeur a des raisons que la raison ne connaît pas toujours ; ce n'est pas une explication et ce serait même incompréhensible si l'illusion n'existait pas.

Nous ne pouvons même pas nous fier à ce que nous voyons et entendons, car dans notre univers en mouvement perpétuel, tout se modifie sans cesse autour de nous, même ce qui nous présente l'apparence de la souveraine immobilité.

Quand, par une belle nuit d'été, nous regardons briller les étoiles au firmament, nous ne voyons pas les choses telles qu'elles sont, mais comme elles étaient il y a des dizaines, des centaines et même des milliers d'années. Malgré sa prodigieuse vitesse de déplacement dans l'espace, le rayon lumineux des étoiles met un temps parfois considérable à nous arriver ; pendant ce temps-là, les événements suivent leur cours.

Telle étoile que nous voyons n'existe plus depuis plusieurs siècles ; tel groupe s'est rapproché ou bien éloigné d'un autre. Dans cinquante ans, cent ou plus, on verra subitement paraître un nouvel astre qui existe déjà depuis longtemps, mais il faut donner le temps à son rayon de nous arriver et de nous faire part de l'événement accompli.

Il en résulte cette chose un peu étrange, mais très claire tout de même, quand on veut réfléchir un instant, c'est que l'aspect du firmament, tel que nous le voyons présentement, n'est pas du tout d'accord avec la réalité, qu'il ne le sera jamais et que nous devons nous contenter d'une illusion.

En temps d'orage, quand nous voyons la foudre sillonner la nue, suivant le vieux cliché d'usage, ce sillon est purement illusoire, comme le cercle tracé par un charbon ardent que nous faisons tourner rapidement, comme les grands traits liquides dessinés par la pluie qui tombe ; dans chacun de ces cas il n'y a qu'un point en déplacement ; l'illusion de notre oeil fait tout le reste.

Quand il nous arrive de dormir profondément, nous avons, au réveil, la sensation d'avoir dormi longtemps, mais l'horloge est là pour nous convaincre de notre erreur. Illusion aussi la longueur des heures pendant lesquelles on s'embête et la rapidité de celles qui nous procurent du plaisir.

Illusion toujours, le rêve qui vient imager nos nuits, et il se trouve même des philosophes pour prétendre que la vie elle-même n'est qu'une sorte de rêve et que rien de ce qui nous entoure n'est réel.

Il est vrai qu'il y a tant de gens qui dorment tout éveillés ...

La jeune fille qui se passe un bâton de rouge sur les lèvres, le chat qui fait le gros dos, le candidat politique faisant ses promesses à ses électeurs, autant de donneurs d'illusions.

On pourrait ainsi multiplier les exemples prouvant chez l'homme — et chez la femme aussi, bien entendu — le besoin de faire naître ou d'accepter l'illusion ; cela se vérifie jusque dans les plaisirs qui semblent toujours meilleurs s'ils exigent de la dépense ou de l'effort. Voudrait-on maintenant traiter d'anormal le brave homme qui a la sagesse de se plaire dans sa maisonnette champêtre, et surtout celle de s'y trouver heureux.

Je crois, au contraire, que l'illusion est probablement ce qu'il y a de meilleur sur notre boule détraquée, et surtout ce qu'il y a de plus répandu.

A tel point même que ce sont souvent les gens qui croient ne plus avoir d'illusions qui en ont précisément une de plus que les autres.

Louis Roland.

SAMEDI-EXPRESS

Angleterre

● Le triste dimanche anglais

Les Anglais se déclarent prêts à la « révolution du dimanche ». Ils n'admettent plus d'avoir les dimanches les plus longs et les plus ennuyeux du monde.

Le *Daily Herald* vient d'ouvrir une campagne en faveur d'une journée dominicale plus divertissante. Le journaliste Woodrow Wyatt, l'un des commentateurs préférés de la TV, et ancien député aux Communes, vient de proposer au parti travailliste d'ouvrir un débat en faveur de plus joyeux dimanches.

Une vieille plaisanterie affirme que si les armées étrangères ont aussi rarement occupé l'Angleterre, c'est parce que les troupes refusaient d'y passer leurs dimanches.

Ce jour-là, dans le pays entier, les théâtres sont fermés, les spectacles en général et les rencontres sportives sont interdits, les horaires des cinémas sont réduits, et les heures d'ouverture des *pubs* et des bars strictement limitées. Un seul élément de comparaison : l'antique sabbat juif, tel qu'il est règlementé dans le Talmud.

D'autant que les variations sur la loi tombent dans l'hypocrisie. Dans le pays de Galles, il est interdit de boire dans les *pubs* le dimanche. Mais les clubs privés abondent, et l'on y boit à loisir. En Ecosse, les voyageurs ont le droit de boire. Aussi les Ecossais montent-ils dans un tram, et exhibent-ils ensuite leur billet dans les bars pour justifier de leur qualité de voyageurs...

Cinéma

● Dites-nous, Frankie

Frank Sinatra étant depuis des années l'un des artistes les plus rebelles à l'interview, il est agréable de pouvoir profiter d'une heure de bonne humeur, au cours de laquelle il a accepté de répondre à certaines questions.

— Vous considérez-vous plus valable comme acteur ou comme chanteur ?

— Je crois qu'aujourd'hui je suis plus populaire comme acteur que comme chanteur. Comme chanteur, j'ai atteint le sommet il y a quelques années, la vente de mes disques prouve que je ne suis pas encore en train de filer de l'autre côté de la pente, mais je ne crois pas que j'irai plus haut. Comme acteur... on n'arrive jamais. Un nouveau rôle peut toujours vous permettre de vous surpasser.

Les journalistes commencent à savoir qu'il faut manier Frank Sinatra avec précaution. Aussi se sont-ils bien



gardés de l'interroger au sujet de son prétendu flirt avec Gina Lollobrigida, comme sur la belle Lady Beatty qui l'accompagne dans ses dernières tournées. Ils ont préféré lui poser une question désormais « classique ». Ils n'ont pas eu plus de chance pour cela :

— Est-il vrai que vous êtes encore amoureux d'Ava Gardner ?

— Ça y est ! Les habituelles questions personnelles qui me portent sur les nerfs. Ma vie privée m'appartient. Tout au moins je la défends autant que je peux.

Sports

● Le Judo entrera-t-il dans le « concert » olympique ?

Pour beaucoup ce n'est qu'un sport de combat comme la boxe, la lutte, voire même le catch, mais avec quelque chose de plus dangereux, de plus mystérieux.

Ce sport d'origine asiatique prend une extension extraordinaire en Europe, en France, particulièrement, les salles de judo prolifèrent d'une manière vertigineuse.

Mais, parmi tous ces adeptes, le nombre de ceux qui connaissent les principes rigoureux, moraux et physiques, qui régissent ce sport est infime. La plupart des candidats judok veulent avant tout qu'il soit pour eux une arme défensive efficace ou même offensive. Cette conception est totalement à l'opposé de l'esprit même du judo.

Mais que signifient exactement ces deux syllabes ?

Ju signifie : « souple » et *Do* : « la voie ».

Sa pratique substitue aux réflexes rigides, stupides et faux ancrés en nous, des réflexes souples, rapides et intelligents. Ceci demande un travail soutenu, persévérant et même opiniâtre, mais aussi un esprit débarrassé de toute vanité, de hargne ou de peur.

On a dit souvent que le Judo était une école d'humilité et de dignité. C'est vrai dans la mesure ou le pratiquant ne poursuit pas exclusivement un but de victoire. Il doit apprendre à gagner ou à perdre un combat avec la même impassibilité, en recherchant d'abord la perfection et la beauté du mouvement. Cette discipline sévère, aussi bien morale que physique à laquelle tout bon judoka doit se soumettre avec abnégation, est un des principes majeurs de ce sport où chacun progresse suivant ses possibilités et surtout à condition d'accepter cette règle.

Les professeurs de judo, dignes de ce nom, n'ont d'ailleurs pas pour objectif de faire de leurs élèves des champions mais, avant tout, des hommes.

Dans ce cas, il est difficile de concevoir ce sport dans le cadre des compétitions habituelles où la passion et la recherche de la gloire dominent le débat.

Des championnats du monde ... aux J. O.

Il existe quand même, en judo, des compétitions internationales, même des championnats du monde. Les derniers se sont déroulés aux sources mêmes de ce sport : au Japon. Malgré la progression constante des judokas d'autres pays, les Japonais sont encore pratiquement invincibles.

Mais cet aspect compte peu en vérité, car l'esprit qui domine ces championnats mondiaux respecte, lui aussi, au maximum, les principes établis.

Toutefois, il ne faut pas ignorer que le judo subit une évolution et il sera de plus en plus difficile de défendre ces règles rigoureusement observées.

Il existe au Japon même des personnalités influentes de ce sport qui préconisent l'abandon du principe de base du judo pour voir celui-ci entrer dans les sports olympiques. De sport éducatif et hautement désintéressé, le judo deviendrait ainsi, un sport de compétition avec titres, honneurs, médailles et gloire pour les champions.

Les vieux judokas s'insurgent contre cette éventualité comme ils protestent contre les catégories de poids qu'une minorité, surtout en Europe, veut instaurer.

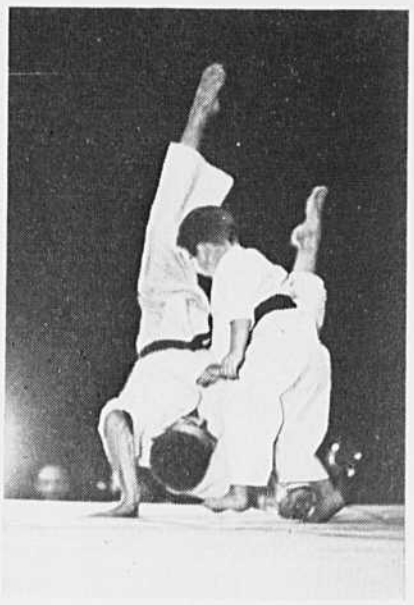
Le maître Kawaishi qui a « importé » le judo en France est catégorique à ce sujet : « L'instauration des catégories de poids porterait un coup fatal au judo ».

Dans ce sport l'avantage du poids n'est d'ailleurs pas supérieur à celui que peut donner l'âge, la puissance, l'ancienneté dans l'entraînement, la condition physique. Ce serait aussi donner trop d'importance à l'aspect sportif, ce n'est pas le but recherché par ceux qui veulent préserver les règles traditionnelles. De là, l'intransigeance des anciens, mais la « nouvelle vague », moins imprégnée de principes et peut-être d'idéal, se fait de plus en plus pressante.

Le judo et l'enfant

Il n'en reste pas moins que le judo est une méthode parfaite d'éducation de l'enfant, tant sur le plan physique que sur le plan moral.

L'enfant représente un merveilleux terrain car il a la souplesse due à son âge, et son esprit neuf accepte plus facilement que celui de l'adulte, la discipline morale ; car les tendances et les habitudes acquises, fortement ancrées, n'existent pas chez l'enfant comme chez l'adulte pour qui il est dificile de retourner en arrière afin de reconsidérer les choses pour reconstruire sur des principes nouveaux.



La vie de l'enfant est profondément influencée par le milieu, les habitudes, les jeux. Le judo par sa discipline, sa virilité, ses mouvements, ses attitudes, sa recherche de la perfection, forme et affirme le caractère. Il peut être un merveilleux outil et l'on peut obtenir, grâce à lui, des résultats là où ont échoué bien des systèmes d'éducation.

Ce vieux précepte du judo résume bien d'ailleurs l'esprit dans lequel ses créateurs ont agi.

« L'évolution par rapport aux autres est un mythe. La seule valable est celle que l'on obtient à partir de soi-même. »

Italie

● Une Grande Guerre peu martiale

Le producteur italien Dino De Laurentis peut enfin tourner le film *La Grande Guerre*, qui lui a valu bien des ennuis préalables avec l'état-major et les associations d'anciens combattants italiens. Il a fini par trouver un soutien inattendu en la personne de M. Andreotti, ministre de la Défense, qui expliqua aux généraux mécontents :

— Ce film attaque la guerre, mais pas ceux qui la font. L'honneur de l'armée est sauf. S'il y a un scandale à faire, le public doit être seul juge.

SAMEDI-EXPRESS

Les héros du film sont des Italiens du peuple, de braves gens qui n'ont aucune envie de mourir, mais qui, tout en s'efforçant jusqu'au bout de sauver leur peau, mourront fusillés plutôt que de révéler les plans d'avance de leur armée. Leurs soucis restent ceux d'hommes de la rue plongés dans une sinistre aventure.

Silvana Mangano est le seul visage féminin de ce film rude. Un sourire monnayé pour la joie fugace des soldats, mais qui ne manque pas d'un certain romantisme touchant. Comme est touchant le personnage, incarné par le gros Folco Lulli, de ce père de famille trop nombreuse qui, pour envoyer quelque argent à sa nichée, accepte les missions dangereuses à la place de ses camarades moins courageux, et se fera tuer au cours de l'une d'elles. Ses compagnons, dissimulant sa mort à sa veuve, continueront à envoyer chez lui lettres et argent.

Livres

● La famille Trapp

Il y a quelques années paraissait aux Editions Fides *La famille des chanteurs Trapp*, un ouvrage dont le succès ne s'est pas démenti puisqu'il en est à sa 7e édition.

L'originalité du sujet, l'intérêt qu'il présentait, ont incité une compagnie autrichienne, la Transocéanic-Films, à porter cette histoire à l'écran. Après le livre, le film a conquis le public, tant en Europe qu'au Canada où il poursuit actuellement sa carrière.

C'est une adaptation de ce film, agrémentée de superbes photos, que l'on trouve dans ce magnifique album ; à tous points de vue c'est une réussite, tant dans le choix des photos tirées du film que sur le plan de l'adaptation — due à Mlle Denise Houle — ou sur le plan typographique.

Tous ceux qui ont lu le livre de la baronne Von Trapp, ceux qui ont vu le film, seront enchantés de revivre par l'image, l'extraordinaire odyssée du célèbre ensemble vocal. Quant aux autres, le thème qu'ils y découvriront ne pourra que les porter et à voir le film et à se procurer l'ouvrage lui-même.

Israël

● Le roi de tous les rabbins veut racheter la piscine de Tel-Aviv pour empêcher les baignades mixtes

Joel Teitelbaum, « le roi de tous les rabbins, le plus saint de tous les juifs », vient d'arriver en Terre Sainte à bord du paquebot turc *Istanbul*. Il a refusé de voyager sur un bateau israélite parce qu'un équipage juif ne doit pas travailler durant le sabbat.

Sous un soleil brûlant, une foule de fidèles habillés de noir l'attendaient sur le quai de Haïfa. A quelques verges de distance, les femmes étaient groupées, enveloppées de vêtements sombres qui ne laissaient entrevoir que leur visage et leurs mains.

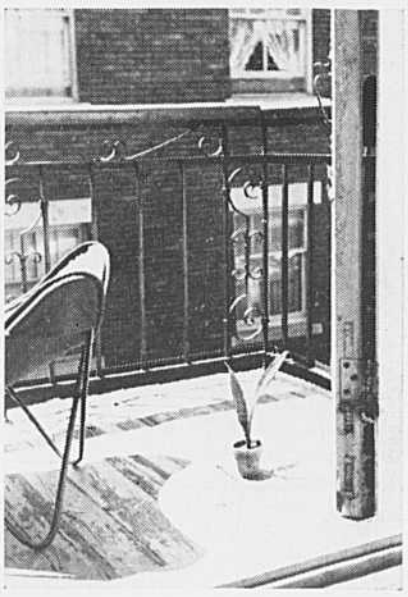
Joel Teitelbaum, qui habite les Etats-Unis, est le chef de la fameuse communauté Hasidique de Brooklyn. Et il est venu en Terre Sainte pour trouver de nouveaux partisans qui l'aideront à poursuivre sa lutte contre l'Etat d'Israël.

Il a 73 ans et depuis 50 ans n'a jamais couché dans un lit. Ses partisans et lui veulent revenir à la forme religieuse intransigeante de la secte Hasidique, qui se forma en Pologne au XVIIIe siècle. Leur but : s'opposer avec fanatisme à tous les aspects de la vie moderne y compris le service militaire, le vote, le cinéma, la télévision et les écoles mixtes. Ils choisissent de vivre dans les ghettos, et ne parlent que yiddish, l'hébreu étant réservé aux prières.

Santé

● Des poumons noirs et encrassés ?

La bataille qui a fait rage autour du Mont-Royal ces derniers temps prouve une fois de plus que, dans certains milieux, la santé de quelques millions de personnes ne pèse pas lourd à côté d'un profit de quelques millions de dollars.



Depuis la dernière guerre le développement de Montréal a été presque fabuleux ; depuis Pointe-aux-Trembles jusqu'à Sainte-Anne-de-Bellevue s'élèvent les nouvelles maisons et les blocs d'appartements. C'est une chose naturelle et souhaitable, comme le progrès lui-même, encore faudrait-il que ce développement soit harmonieux et conforme aux intérêts de la population, ce qui n'est pas toujours le cas.

L'Ile se transforme rapidement en une agglomération de bâtisses énormes et de gratte-ciel mais ni les arbres ni la verdure ne font, semble-t-il, partie des plans des architectes. Or, une ville sans espaces verts est un futur taudis, avec tout ce que cela comporte de maladies pour ses habitants.

En plein centre de Montréal, le Mont-Royal n'est pas à l'abri des entrepreneurs. C'est justement au moment où il est devenu indispensable aux Montréalais qu'on le rogne sous tous ses angles. La question qui se pose est simple : La Montagne va-t-elle rester le grand terrain de jeu des enfants ; le coin de campagne où la famille peut se reposer le dimanche des fatigues de la semaine ? Les milliers d'arbres et d'arbustes vont-ils continuer à filtrer en partie l'air vicié de Montréal ?

Ou bien des blocs d'appartements vont-ils supprimer les arbres, ajouter à la pollution de l'air et transformer le terrain public en propriété privée pour les plus fortunés ?

Les Montréalais, qui ont payé des impôts depuis 1875 pour l'achat et l'entretient du Mont-Royal, vont-ils en perdre le bénéfice en 1960 ? Et qu'on ne vienne pas dire que les appartements construits tout autour de la Montagne sont à la portée de tous : les loyers, pour un 4 ou 5 pièces varient entre $150 et $350 ! Evidemment que l'air y est pur, à ce prix !

Les bonnes idées inutiles

On sait depuis fort longtemps que la verdure est indispensable à la bonne santé des citadins. En 1955, par exemple, un raport publié par les services de l'urbanisme de Montréal constatait qu'il manquait à la métropole les terrains suivants :

1. — Des espaces verts dans le genre du Mont-Royal et du parc Lafontaine ;
2. — 20 terrains de sports divers ;
3. — 98 terrains de jeux.

En 1956, par contre, le terrain situé près de l'avenue Cedar, sur la montagne, fut proposé à la Ville pour la somme de deux millions et demi de dollars. Mais la Ville ne l'acheta pas. Maintenant, ce terrain est la propriété de Cedar Towers Inc. Si la Ville décide d'exproprier, il lui en coûtera entre $5 et 6 millions. Il ne suffit pas de prêcher...

L'air de Montréal est pollué

On disait autrefois que l'air ne coûte rien. Ce n'est plus vrai aujourd'hui : le mauvais air coûte le prix des visites au médecin et des médicaments. Il ne viendrait à l'idée de personne de manger une nourriture sale ou de boire de l'eau polluée, et pourtant ! L'air que nous respirons est vicié et cela semble normal. Or, l'air est bien plus important que la nourriture. Chaque jour, un adulte respire environ 16,000 pintes d'air, avec tout ce que cet air contient.

L'Est de Montréal est continuellement envahi par les senteurs que tout le monde connaît ; cependant rien n'a été fait pour y mettre fin. Encore, les senteurs ne sont-elles pas le vrai danger. Le vrai danger vient des sources suivantes : la suie et les gaz qui viennent des usines et des installations de chauffage à l'huile.

Les hydrocarbones et les oxydes qui proviennent des trains et des navires à moteur Diesel, des réservoirs de voitures, des tuyaux d'échappement des camions et des autobus. Les gaz et les fumées qui émanent des incinérateurs.

La situation est déjà grave maintenant, mais qu'en sera-t-il dans quelques années, lorsque les gratte-ciel de 50 étages domineront la ville et que les derniers grands espaces verts de l'île auront été remplacés par des logements ?

Des expériences ont prouvé que le pourcentage des malades du cancer est bien supérieur à la ville qu'à la campagne. Il en est de même pour d'autres maladies, y compris les maladies du coeur et la turberculose.

Faut-il en dire davantage ?

PIERRE VILLON

Etats-Unis

● Les grands businessmen en vacances

L'image la plus populaire du businessman américain en vacances fait, chaque année, les délices des humoristes. On le représente un gros cigare à la bouche, faisant la tournée des *night clubs* de Paris ou bien vêtu de chemises multicolores, mettant à se reposer et à se divertir la même ardeur qu'il met à travailler. Mais cette image est fausse, assure la revue américaine *Holiday*. De plus en plus, les grands magnats américains passent leurs vacances à l'école où ils lisent Aristote, Platon, Karl Marx et en discutent avec d'autres businessmen.

Leur centre de réunion le plus connu est le Aspen Institute for Humanistic Studies, à Aspen (Colorado). Son créateur, Walter P. Paepcke, a cherché dans les montagnes un lieu où hommes et femmes « pourraient confronter entre eux les buts de la vie pour s'en retourner ensuite enrichis et rafraîchis ».

Paepcke commença d'abord à inviter les grands nababs et les hommes politiques à venir exercer leur esprit dans son institut et leurs muscles dans le centre de santé installé à proximité.

C'est ainsi que l'ambassadeur de Grande-Bretagne, celui du Danemark, l'ancien gouverneur de Formose, M. K-C Wu, le médecin libanais Charles Malik, enrico Fermi, qui le premier réalisa la fission de l'atome, Adlaï Stevenson, le directeur de la New York Trust Company, etc., s'abattirent sur l'Institut et en revinrent enthousiasmés.

Paepcke assure que l'idée du Aspen Institute lui est venue en lisant une remarque de Socrate après sa condamnation à mort : « Si vous n'avez pas réfléchi sur la vie, cela ne vaut pas la peine de vivre », et celle de M. de Tocqueville : « Les dirigeants de l'heure actuelle s'appliquent à réaliser de grandes choses, mais négligent de rendre les hommes grands ».

Actuellement, les hommes des milieux les plus divers : banquiers, jour-

[*Lire la suite page 51*]

LE SAMEDI Montréal, 5 décembre 1959

ABC

— SOMMAIRE —

3 Editorial : L'illusion
4 Samedi-Express
4 Le triste dimanche anglais
4 Dites-nous, Frankie
4 Le Judo entrera-t-il dans le « concert » olympique ?
4 Une Grande Guerre peu martiale
5 La famille Trapp
5 Le roi de tous les rabbins veut racheter la piscine de Tel-Aviv
5 Des poumons noirs et encrassés ? par *Pierre Villon*
5 Les grands businessmen en vacances
6 Autos-Nouvelles du monde entier
8 Brigitte Bardot, par *François Brigneau*
10 Côte-à-côte chez les vedettes
11 Un roman d'amour, complet : L'Inconnue de la forêt, par *Jean Bonnery*
12 Coupable ou non coupable ?
14 Horoscope
18 ... et le Ciel t'aidera
21 Le langage des appareils menagers
22 L'entretien des ustensiles culinaires
24 Pour éviter l'hypnose de la route
26 Un peu de tout
30 Sur toutes les scènes
34 Concert, par *Gabriel Langlais*
36 Notre roman-feuilleton : La visiteuse inattendue, par *Claude Virmonne*
39 Une nouvelle policière : Le glas de minuit
40 Dis-moi ton nom...
42 Une nouvelle sentimentale de Dominique Verneuil : Le destin joue et gagne
44 Une énigme criminelle : Une douille de cartouche a fait condamner deux meurtriers
45 De Magali : *Cinq ans après*
54 Les mots croisés *géants* du « Samedi »

Rédacteur-en-chef : CHARLES LAFRENIERE

AUTOS-NOUVELLES

● Une Tour-Garage inspirée du principe des ascenseurs à mouvement continu est en construction à Langenfeld, dans le Bas-Rhin allemand. La tour contient 20 cabines pouvant recevoir chacune une voiture. La simple pression d'un bouton met les cabines en mouvement, la tour s'ouvre toujours sur une cabine vide dans laquelle le conducteur n'a qu'à introduire son véhicule avant de partir, il appuiera sur un bouton, et le mécanisme ne s'arrêtera que lorsqu'une nouvelle cabine vide sera placée devant l'entrée. Déjà, un grand magasin de Cologne a commandé un des parkings-ascenseurs qui, pour 20 voitures, nécessite une sperficie 10 fois plus réduite qu'un parking normal.

● Gastronomie d'abord : La petite ville de Lichtenfels en Franconie vantait jusqu'ici, sur ses dépliants de propagande, ses églises, son rathaus, son château, ses remparts et sa vannerie. Désormais, elle attirera les touristes en premier lieu avec « les saucissons rôtis de Lichtenfels », tout simplement parce que le 14 août, un Anglais, descendant avec sa femme et sa fille de sa voiture, pénétra dans la petite rôtisserie installée dans une cave moyenageuse, à côté de l'Hôtel de Ville et ... alla embrasser le patron, en l'appelant *Oncle Saucisson*. Après quoi, il s'expliqua : « dans le guide touristique européen édité à Londres, il est dit textuellement qu'à Lichtenfels on mange les meilleures saucisses rôties dont l'odeur est perceptible de très loin. Mais on n'y parle pas de vos nombreux monuments artistiques » ... Et la municipalité décida aussitôt de baser ses prochaines campagnes d'abord sur les saucisses ...

● En gare de Kassel, les voyageurs peuvent désormais pousser leurs bagages sur de petits chariots, au lieu de les porter. Ces porte-bagages sont gratuits ... au grand mécontentement des porte-bagages humains ...

● Les membres d'un nouveau Club de Chasseurs de Toronto avaient organisé une première battue et, pour le transport du gibier, ils avaient loué un camion. Résultat de la chasse : un lapin ...

● D'après une récente statistique de l'Institut d'Etude de la Consommation (CREDOC) la consommation en France de la viande, du poisson et des oeufs a augmenté de 40% depuis 1950, des aliments ayant pour base le sucre et le cacao de 70% ; mais la consommation de toutes les boissons alcooliques a diminué : de 17% pour le cognac et les liqueurs. ½% pour les apéritifs anisés. 20% pour les apéritifs amers et même de 50% pour les apéritifs à vin. Mais la consommation du vin a cependant augmenté de 20% et celle de la bière de 55%.

● Jusqu'il y a peu de temps, les juges anglais répugnaient de prononcer des condamnations sévères à l'encontre des automobilistes ivres au volant et responsables d'accidents. Précisément à cause de leur ébriété, ils leur accordaient presque toujours de généreuses circonstances atténuantes. Mais tout cela est changé depuis que le Ministère de la Justice a, aux Communes, « estimé qu'il serait sans doute préférable de condamner à la prison les conducteurs ivres ». Aussitôt, une série de peines privatives de liberté, allant de 10 mois à 30 mois de prison-ferme et retraits des permis pour des durées allant de 7 à 20 ans, ont été prononcées à travers les Comtés. Le Ministère doit être content, mais cet excès de sévérité ne fait pas le bonheur de tout le monde.



LARK STUDEBAKER décapotable



CORVAIR CHEVROLET sedan

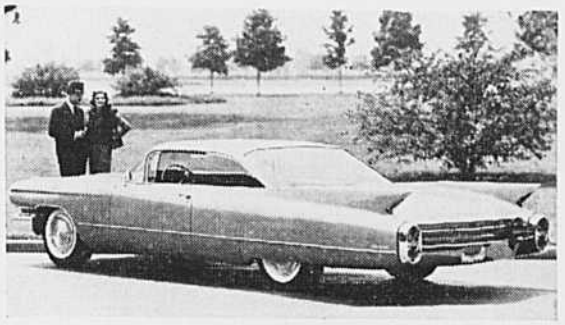
CHRYSLER "' station-wagon "



LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada
LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : UN - 1 - 5757

GEORGES POIRIER, *Président* — **GEORGES POIRIER, fils**, *Vice-président*
ODILON RIENDEAU, *Chef du tirage* — **CHARLES SAURIOL**, *Chef de la publicité*

Pour tarifs d'abonnements, voir notre coupon dans ce numéro.
Published Bi-monthly at Montreal, P. Q.
Second-class postage paid at St. Albans, Vermont.
Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



CADILLAC Coupé de Ville



PONTIAC PARISIENNE coupé sport

PONTIAC LAURENTIAN sedan



CHEVROLET IMPALA sedan sport



DU MONDE ENTIER

● Un commissaire de Minneapolis (Minnesota) a convoqué Mme Minnie Wickland, une automobiliste à laquelle il reproche d'avoir, au volant de sa 8 cylindres : endommagé la façade d'une villa, défoncé le portail d'un garage privé et l'avoir quitté en enfonçant le mur arrière, enfoncé une deuxième porte de garage, heurté et endommagé une autre voiture, défoncé et franchi l'enclos d'une villa et en avoir fait le tour, en défonçant les précieuses pelouses. Total des dommages ainsi causés : 4,000 dollars.

● « Grâce à nos nouveaux sièges tournants, vous pourrez entrer dans nos voitures et en sortir . . . comme une dame « formule employée par une marque américaine pour vanter ses sièges pivotants.

● Une agence de voyage de New-York vient d'afficher dans ses vitrines le prix approximatif du voyage dans la lune : environ 8 millions de dollars.

● A New-York, un bandit pénètre dans une Cadillac 1959 et enfonce son revolver dans la nuque du conducteur. Celui-ci, qui se trouve être le policier Mario Biaggi en civil, obéit et fait le tour de plusieurs « blocs » de maisons, puis réussit à saisir son revolver qu'il décharge à l'aveuglette derrière lui. Les deux hommes échangent ainsi une dizaine de balles avec ce résultat : le bandit est mort, le policier a reçu une balle dans le pouce.

● Une femme élégante et toute mince, l'ingénieur diplômée Alice McLean, vient d'être nommée directrice des services techniques de la circulation de Chicago. « Régler tout ça », a-t-elle déclaré, « c'est terrifiant » . . .

● Les services du roulage de Washington songent à imposer aux voitures une série d'ampoules de couleur placées à l'extérieur et reliées au compteur de vitesse. Les lumières changeront de couleur selon la vitesse. Par exemple : brun de 35 à 50 milles ; bleu entre 65 et 80 ; et rouge si la voiture dépasse cette vitesse. Les excès de vitesse seraient ainsi constatés et réprimés sans contestation possible.

● L'avènement des « compact cars », les nouvelles voitures américaines moyennes, marque le début d'une « ère nouvelle à Détroit » et la « fin d'une décade au cours de laquelle les voitures devenaient chaque année plus luxueuses, plus longues, plus chères et qui vit la disparition des noms de Hudson, Nash, Packard, Kaizer-Frazer et Willys.

● Un signal *Stop* placé à Holyoke, Massachusetts, est imprimée *Sotp*, mais le Traffic Department de la région refuse de corriger l'erreur. « Ce signal est le meilleur de tout l'Etat : tous les conducteurs y stoppent . . . pardon sotpent, c'est tout ce que nous demandons » . . .

● Deux policiers sautaient de leur voiture à New-York pour arrêter un voleur qui avait arraché le sac à main d'une passante. Lorsqu'ils revenaient 10 minutes plus tard, leur voiture avait été volée.

● Ward Kyle, de Kalamazoo (Michigan) a reçu un colis postal, contenant les phares disparus dans son camion ; une lettre les accompagnait : « Ils ne « vont » pas sur mon camion. Merci pour votre gentillesse ».

● Roosevelt S. Zanders est un noir très distingué, habitant New-York. Il dirige une maison très select de location de voitures de maître, qui met 6 Cadillac et depuis peu une Rolls à la disposition des milliardaires ou célébrités de passage dans la grand-ville. 10 chauffeurs hautement sélectionnés et qualifiés conduisent ses voitures et Roosevelt (c'est son prénom) gagne environ 100,000 dollars par an. Pour son congé annuel, il vient de visiter l'Italie, dans sa Rolls conduite par son chauffeur.

● Toutes les « vieilles » voitures de New-York ont dû se soumettre à un contrôle technique avant la fin de septembre : les défectuosités constatées ont dû être réparées en-dedans de 10 jours, faute de quoi le permis de conduire était retiré. Définition d'une vieille voiture dans l'Etat de New-York : être antérieure à 1952.

● Les propriétaires d'une maison privée à Londres viennent de se voir reconnaître la priorité pour le stationnement de leur voiture devant leur porte. Un juge vient de faire droit à la demande d'un propriétaire qui avait porté plainte contre trois automobilistes qui avaient pris l'habitude de placer leur voiture devant la maison de Mr. S. . . . et de les y laisser pendant de longues heures, tandis que le brave propriétaire du No 20 devait chercher ailleurs un emplacement. Il a condamné les trois obstinés à une amende.

● D'après une enquête faite par la Société Britannique du Bien-Etre dans l'Industrie, la notion de « pauvre apprenti » appartient au passé. Elle a questionné 400 apprentis âgés de 18 à 24 ans, dont seulement 100, ont consenti à être considérés comme membres de la « classe ouvrière », — et près de ⅔ ont déclaré appartenir à la « classe moyenne ou . . . moyenne-inférieure » . . . Plus de 25% de ces apprentis se rendent à leur travail dans leur propre voiture, 35% sur leur scooter ou leur motocyclette, — ils ont presque tous un compte en banque, avec des dépôts allant de 40 à 250 livres st. Mais la première raison pour laquelle ils ne sont plus considérés comme de « pauvres apprentis » est la propriété d'un véhicule à moteur . . .

● « C'était un long et langoureux baiser que John Dare a donné à la jeune fille assise à côté de lui. Il avait son bras droit autour d'elle et il avait les yeux fermés, et en même temps il conduisait sa camionnette dans le centre de Harlow Essex » a déclaré un agent devant le juge de cette ville. John a été condamné à 4 livres pour avoir conduit un véhicule « d'une façon illégale ».

● Une firme anglaise vient de présenter un engin d'exploration sous-marine appelé « Aquamobile » et aussi « scooter sous-marin ». Il se meut au moyen d'une hélice propulsée par des accumulateurs de 12 volts du type utilisé dans les automobiles. Le voyageur prend place dans une coque épaisse en fibre de verre qui peut descendre et circuler jusqu'à 180 pieds de profondeur, pendant une heure et à une vitesse moyenne de 2 milles-heure.

● Sur les grandes plages du littoral du sud-ouest britannique, notamment à Bournemouth, Folkestone, Douvres, Gravesend, la population fixe s'est alliée aux estivants pour opérer un véritable miracle économique. Dès que la température avait atteint, un jour de juillet, 70 degrés, les fabricants de limonade d'Exeter, Southampton et Canterbury décidèrent d'augmenter leurs prix de 25%, hausse injustifiée puisque la consommation de leurs breuvages était supérieure de 60% à celle de l'été 1958. Mais l'augmentation fut très mal accueillie, plus encore par les limonadiers-cafetiers que par le public sans défense. La presse l'avait dénoncée comme abusive et bientôt, la consommation des limonades diminua pour devenir catastrophique moins de 15 jours après l'augmentation des prix. Le public avait décidé « la grève de la limonade », approuvée par les débiteurs de boissons qui vendirent d'autant plus de bières et de . . . glaces. Les fabricants abaissèrent finalement les nouveaux prix de 5%, puis de 5% encore, — mais par leur faute, ils avaient, en pleine saison, subi une perte estimée à 180.000 livres st.

[*Lire la suite page* 35]



par François Brigneau (suite et fin)

VI. — *Brigitte : Vadim a fait de moi une vedette... mais il n'est plus que mon frère.»*

« Brigitte Bardot était tout à fait nulle. Elle a fait de gros progrès. Elle commence à être digne des cours Simon. »

C'est en 1956 que M. de Baroncelli, dans *Le Monde*, porte ce jugement sévère sur B. B. Toute la presse, d'ailleurs, lui fait écho. On lit : « Elle a une voix de petite fille qui ânonne laborieusement un texte ». « Elle marche en tire-bouchon ». « Les spectateurs sont hilares, mais pas exités du tout ; ils gloussent ».

Pourtant, le dernier jour des *Grandes manoeuvres*, dans la roulotte immobile qu'il se fait toujours construire au coeur des studios où il travaille, René Clair dit de sa voix unie :

— Ce film m'aura appris beaucoup de choses. J'aurai découvert Brigitte Bardot. Je vous assure que les Américains en feraient quelque chose. Elle est étonnante.

Deux collaborateurs de *Cinémonde*, MM. Davenne et La Mazière entendent ce propos et, dans un rapport, le signalent à leur firme, la plus grande maison de production de France. Il fait sourire. Qui peut croire à la carrière de B. B., cette starlette spécialisée dans le strip-tease ?

On dit :

— En 1955, elle demandait 1,000 dollars par film.

— Pour se déshabiller, c'est tout de même assez cher.

— Il faut croire que non puisqu'elle a augmenté ses prix. Elle vaut trois mille.

— Tant mieux, dit Jeanson. Je suis content qu'elle gagne de l'argent. Elle pourra se payer des leçons de comédie.

Mais malgré les trucs publicitaires de son mari, Brigitte Bardot piétine et se démoralise. Des rôles qui paraissent devoir lui revenir sont donnés à Etchika Choureau ou Nicole Berger. Il lui faut partir pour l'Angleterre et l'Italie.

A Londres, où elle joue dans *Doctor at sea*, les journalistes l'appellent « La boule de feu française », et l'*Observer* écrit : « L'architecture de Mlle Bardot est étudiée fréquemment du côté cour ».

Les caprices de B. B.

A Rome, dans *Les week-ends de Néron*, elle est Popée que l'empereur tua en 65 (après Jésus-Christ) à coups de pied. Tous les prétextes sont bons qui la montreront le plus dévêtue possible. Le célèbre bain de lait d'ânesse va donc être exploité à fond. Un soir, Brigitte revient des studios affolée.

— Tu ne sais pas, dit-elle à Vadim, le bain...

— Eh bien ?

— C'est de l'eau avec du plâtre. Je vais sortir de là tout amidonnée.

— Cela ne se peut pas, dit Vadim. Refuse.

— Refuser ?... Impossible. C'est dans mon contrat.

— Refuse. Une femme de ta qualité se doit d'exiger du vrai lait d'ânesse.

Le lendemain, Brigitte fait une scène. C'est à prendre ou à laisser. Elle ne tournera pas dans de l'eau plâtrée. Les producteurs cèdent. Vadim alerte les journaux italiens qui publient de grands titres fulgurants dans le style : Caprice de Star.

Sans Vadim, elle ne serait qu'une apprentie-vedette comme il y en a tant. Mais il a le sens de l'anecdote qui fait le bon écho de la photo à la limite du permis et de l'insolite. Au Festival de Cannes, au printemps 1956, il lui conseille de rendre visite à Picasso et alerte des photographes de *Match*. La rencontre a lieu dans la villa Californie. Brigitte est en robe à fleurs.

— Mets tes chaussons de ballerine, dit Vadim. Il ne faut pas paraître plus grande que lui.

Très dansante, elle fait le tour de l'atelier et dans le jardin pose auprès d'étranges statues qui ressemblent à celles de l'île de Pâques.

A la sortie, les reporters l'entourent.

— Que vous a-t-il dit ?

— Il m'a dit : « Je peins comme d'autres se rongent les ongles ».

C'était Vadim qui, la veille, avait préparé la réplique. Elle fait le tour des bars et des réceptions. La rencontre Picasso-Bardot amuse, pique, retient. On en oublie Bella Darvi qui cultive le short lascif, vert zébré de rouge. Arrivée à la première avec Michèle Morgan et Isabelle Corey, Brigitte réussit ce tour de force d'être la vedette du Festival sans avoir été celle d'aucun film. *Cinémonde* lui consacre une couverture avec Sophia Loren. C'est la naissance de B. B.

« Elle a tout ce qu'il faut pour faire une vedette », commence-t-on à dire. Mais on ajoute aussitôt : « Elle est exigeante et réussit à la fois à être têtue et versatile ».

C'est vrai ! On en a pour preuve le récit d'un de ses familiers d'une soirée avec Brigitte.

« Nous avions rendez-vous devant l'Opéra. Elle arrive, charmante, à peine en retard. « Tu sais, dit-elle, tout compte fait, l'Opéra, ça m'enquiquine. J'ai envie d'aller casser la croûte aux Halles. On m'a indiqué un bistro. » Départ pour les Halles. Manoeuvres savantes pour garer la voiture en face du restaurant. Nous nous installons. Dès qu'elle a le nez sur la carte, Brigitte s'écrie : « Quand même, l'Opéra !... Je le regrette à présent. On aurait toujours eu le temps de venir manger après. Si on retournait. Oh ! oui ! Dis, tu viens ! On retourne ».

« — Mais on va arriver au deuxième acte, gémit l'ami.

« — Qu'est-ce que ça f... » Nouveau départ. Devant l'Opéra, nouvelles manoeuvres. Le deuxième acte est commencé. Nous dérangeons vingt personnes. Un quart d'heure se passe, puis, d'une petite voix : « C'que c'est mauvais ! Ce que je m'embête. On f... le camp, dis ? J'ai une drôle de dent ! »

Et c'est faux ! Car en même temps, Brigitte continue d'être d'une grande timidité. Clouzot la rencontre seule, dans un train et l'invite à dîner au wagon-restaurant.

« C'était encore pire que Rita Hay-Worth, dit-il. Elle n'a ouvert la bouche que pour manger. J'ai parlé pendant deux heures. Je ne suis même pas sûr qu'elle m'écoutait. Elle était pétrifiée.

Pygmalion version moderne

Voilà Brigitte : inconstante et contradictoire.

Il lui suffit d'apparaître pour être fêtée, admirée, mais elle dit :

« — Il me faut trois jours pour faire mon trou ».

Les gens et les pays inconnus l'effraient, mais elle ne cesse pas de voyager.

On la dit inculte, mais en Dordogne, Louis Jourdan a organisé des petits jeux pour calmer les 80 techniciens et artistes de *La mariée est trop belle*, que la pluie immobilise. Il faut de l'esprit, de l'intelligence, des connaissances générales. Brigitte gagne souvent.

— Cela ne me surprend pas, dit Vadim. Au début de notre mariage, elle me demandait si les souris pondaient des oeufs, et la minute d'après, parlait de l'Histoire de l'Egypte d'une manière surprenante.

Elle est égoïste et généreuse — entourée et solitaire — odieuse et gentille, et tout se passe comme si Vadim lui composait patiemment son personnage, le montait comme on réussit un puzzle et l'imposait en cherchant sans cesse à dérouter, à irriter et à séduire.

Il fait prendre des photos très osées de sa femme et laisse entendre :

— Ce nest rien. Si vous voyiez sa collection personnelle, elle est hallucinante.

Puis aussitôt, pour qu'on ne puisse limiter Brigitte à cette seule attitude de Baby Doll française, elle a une confidence qui découvre un être insoupçonné :

— Moi, j'aimerais vivre dans une ferme. Il y aurait beaucoup d'animaux, mais qu'on ne tuerait jamais. Je marcherais dans les fleurs. Je jouerais avec mes chiens. Le soir près d'un feu de bois, je lirais des livres sur les étoiles et les sous-marins. C'est mystérieux les sous-marins, vous ne trouvez pas ?

Un amour commence à mourir

Elle parle de sa petite voix d'enfant et, brusquement, on a le sentiment que le destin de cette jeune fille aurait été tout autre si Vadim avait été différent. Mais Vadim est Vadim : présentement un metteur en scène en quête d'acteurs. Ce cinéaste qui ne tourne pas, fait de sa propre vie un film où se mêle *Pygmalion* et les *Enfants terribles*. Seulement, à l'inverse de Shaw, qui transformait une harengère en dame de la cour, Vadim s'applique à faire évoluer une petite bourgeoise ou, mieux, pour employer un mot en faveur dans l'autre après-guerre, à émanciper.

Le trait est révélateur d'une époque où la bourgeoisie aime à donner des verges pour se faire battre et à se décrier elle-même. Il y a soixante-dix ans, c'était la classe ouvrière que l'on entendait quitter ; aujourd'hui, c'est la classe bourgeoise, ses modes de pensée et ses moeurs, tout au moins, car, pour le reste, on continue, bien entendu, à demeurer dans le 16°.

Vadim prépare la réussite de Brigitte, comme il préparerait un film, mais il la veut en outre symbolique. Pour lui, sa femme est la figure de proue d'une génération. C'est dans la mesure où elle l'incarnera totalement qu'elle aura réussi. Or, ce qui caractérise cette jeunesse, c'est sa libération sexuelle. Elle refuse les mensonges des vieux qui drapaient l'érotisme dans les oripeaux du sentiment. Elle croit qu'on peut tout faire et qu'il faut dire ce que l'on fait. Cette jeunesse dure et lucide, chez qui l'émoi amoureux n'est qu'un moyen d'atteindre une connaissance plus haute, Vadim veut la montrer et nul ne l'exprimera mieux que Brigitte. Mais il importe auparavant de la modeler, de l'assouplir, de la briser, ainsi qu'on dit du cuir.

Le résultat ne se fait pas attendre. Il est double. D'une part, Brigitte, lancée, catapultée de main de maître, tourne trois films coup sur coup. *Cette sacrée gamine*, connaît un succès foudroyant. Il sort à Marseille, avant Paris, et le monde du cinéma, qui ne prévoit jamais le succès, qui ne sait qu'en exploiter les suites, le monde du cinéma découvre avec stupeur un nouveau phénomène. Le film de l'année, sacré et consacré s'appelle *Les Grandes Manoeuvres*. C'est un film de René Clair avec comme vedettes Michel Morgan et Gérard Philipe. Les salles qui présentent cet « événement » ont augmenté le prix de leurs places. Or, les recettes de *Cette sacrée gamine* avec Bardot, ne sont que de 25,000 dollars inférieures à celles des *Grandes Manoeuvres*. Mais c'est encore René Clair qui triomphe, puisqu'il avait, lui, prévu B. B. et que le metteur en scène de *Cette sacrée gamine* n'est autre que son ancien assistant Michel Boisrond.

Le deuxième résultat est plus grave. L'époque va peut-être se reconnaître dans la moue de Bardot, sa passion pour le rock, ses embrasements soudain et ses chutes non moins brutales, mais il est certain que si ce personnage peut plaire au cinéma, 90 minutes par semaine, le supporter 24 heures par jour, est au dessus des forces humaines, fussent-elles celles de son créateur. Rue Chardon-Lagache, puis à Nice, où Vadim se prépare à tourner *Et Dieu créa la femme*, le couple se disloque. Un jour, des journalistes surpris écoutent Brigitte dire :

— Au début de mon mariage, j'étais perdue quand Vadim me quittait deux minutes. Aujourd'hui, c'est différent. Il est toujours le plus merveilleux des frères. Cela ne suffit pas.

— Et si vous aviez un enfant ? demanda quelqu'un.

— Oh ! cela ne ferait qu'ajouter à nos difficultés. Je suis tellement enfant moi-même.

Dans les studios de la Victorine, où Vadim réalise enfin son rêve : faire le film qu'il voulait faire avec l'héroïne qu'il voulait avoir, un amour commence à mourir.

VII. — *B. B. est devenue une grande star toute seule.*

Jean-Louis Trintignant est allongé contre le corps de Brigitte. Une chemise moule son torse trapu. Il y a des gouttes de sueur sur son front.

— Caresse-lui les cheveux, dit Vadim. Doucement. C'est cela. Doucevent, très doucement.

Sur le grand plateau des studios de la Victorine, à Nice, ce mois de juin 1956 est torride. En maillot de corps blanc, Vadim dirige des prises de vues de *Et Dieu créa la femme*, son premier grand film. Dans l'ombre, on voit s'agiter ses grands bras maigres.

— Plus près, Jean-Louis. Et maintenant, tu n'en peux plus. Tu l'empoignes. Tu l'étreins. Tu l'embrasses. Plus

fort, plus violent. Tu n'en peux plus, je te dis.

Derrière les caméras, dans la nuit bruissante qui cerne cette chambre qui n'a qu'une cloison et qu'un lit, tout le petit peuple du studio regarde. Trintignant a pris Brigitte dans ses bras. Il la serre. Dans le silence, il n'y a plus que le ronronnement des moteurs. La scène dure. Cela devient insoutenable. Vadim ne bouge pas. Assis sur une chaise de toile, il relève de temps en temps une mèche de ses cheveux noirs que la sueur rend huileux.

— Coupez, dit-il enfin.

Sa voix est calme. Il essuie ses mains sur son pantalon. A la dérobée, machinistes et techniciens le regardent. Il est maître de lui. Pourtant, sur le lit, Trintignant n'a pas lâché Brigitte. Les projecteurs se sont éteints, leur baiser se prolonge toujours.

— C'est fini pour aujourd'hui, dit Vadim doucement. Tu étais très bien, Jean-Louis.

Ils se relèvent. Trintignant a les cheveux en bataille et le visage empourpré. Brigitte se raidit et montre ce petit sourire agressif dont elle se pare volontiers quand elle n'est pas sûre d'elle. En sortant des studios, il y a une scène brève, huit répliques échangées comme des rafales.

— Brigitte... dit Vadim.

— Tu es jaloux ?

— Non.

— Cela m'étonnait aussi.

— Attends au moins la fin du film. Après, tu feras ce que tu voudras.

— Merci de ta permission, j'en userai.

— Jean-Louis est un bon garçon. Tu aurais pu plus mal tomber.

— C'est exact. Bonsoir.

Brigitte ne rentre pas à l'Hôtel Negresco, où elle occupe l'appartement de Vadim. Avec Trintignant, elle va dîner dans une petite auberge qui domine la baie des Anges. Il fait doux ; on mange dans le jardin. Des papillons tournent autour des lampes. La main dans la main, Brigitte et Jean-Louis commencent un long bavardage qui va durer dix-huit mois.

Trintignant a 25 ans. Il est né à Pont-Saint-Esprit, dans le Gard. A Marseille, un caissier de cinéma lui a donné le goût du théâtre. Il est venu à Paris et, pour suivre les cours de Dullin, il s'est fait garçon de café à l'Opéra, puis débardeur à Austerlitz.

Au physique, c'est un bon jeune homme sous tous les rapports. Il a une grande bouche saine, des yeux clairs, un sourire amical. Comme Brigitte, il aime les animaux-fétiches en peluche et les automobiles de couleur. Il pilote avec beaucoup de désinvolture une M. G. verte. Il est charmant.

— Tu sais, au début, je l'ai trouvée insuportable.

— C'est vrai ?

Brigitte rit, le visage dans sa main gauche creusée comme une conque marine.

— Tu te rappelles ? Le premier plan que nous avons tourné ensemble. Tu es arrivée, très grande vedette, très star, tu sais, comme ça...

La révérence et le divorce

Il l'imite en se tortillant sur une chaise de jardin. Brigitte sourit.

— Tu minaudais : « Alors qu'est-ce que je dois dire ? Et comment ? Et où ? » Je me suis dit : « Mais qu'est-ce que c'est que cette souris-là ». Et puis, petit à petit...

— Tu m'as aimée...

— Non. D'abord, j'ai eu pitié. Pardonne-moi. Je te voyais vivre. Je me disais. « Cette fille est perdue. On lui a mis un masque sur la figure. On lui a dit que c'était son visage. Et, sans s'en rendre compte, elle s'est mise à ressembler à ce masque ».

Brigitte cesse de rire.

—Tu t'es fourvoyée, Brigitte. Tu es malheureuse parce que tu n'es pas accordée avec toi-même. Tes caprices, ton côté odieux, tout cela n'est pas vraiment toi. C'est artificiel. Au fond, tu as peur qu'on te juge et que sous la vamp on découvre une petite fille inculte qui a honte de l'être ; qui a peur de ne pas comprendre ce qu'on lui dit, et qui alors fait de la musique !...

Brigitte se tait toujours.

— Tu verras, dit Trintignant. Je te montrerai qu'il n'y a pas que Sagan ou la Série Noire ; et que Bach ça vaut le cha-cha-cha. Tu connais La Fontaine ? Non ? Tu ne connais pas La Fontaine ? Tu connais Prévert, mais tu ne connais pas La Fontaine. C'est incroyable. Nous travaillerons ensemble sur magnétophone, tu verras, c'est passionnant.

Dans le filtre d'aluminium, le café ne passe pas. Le vin rosé tiédit au fond du verre. Jean-Louis parle toujours. C'est un nouvel amour qui commence.

Le 5 juillet, Vadim termine *Et Dieu créa la femme*. Il rentre à Paris, mais s'installe à l'hôtel. Apparemment, l'aventure de Brigitte ne l'affecte pas. Il est trop orgueilleux pour avouer être touché par les variations sentimentales d'une femme, même la sienne. Mais la réalité est sans doute toute autre. Créateur qui voit sa créature lui échapper, Vadim est malheureux. Ses amis racontent qu'il prit un soir sa voiture, qu'il s'enfonça dans la nuit à 100 milles-heure et qu'on le retrouva dans un champ.

Pendant un mois, il défend pouce à pouce son film contre la censure. Celle-ci veut supprimer toutes les scènes où éclate le désir de Jean-Louis Trintignant pour Brigitte. Et Vadim lutte pour conserver les images qui témoignent de la fin de son amour.

Brigitte a retrouvé son appartement de la rue Chardon-Lagache. Elle y vit avec Clown, son cocker noir, et Jean-Louis son amoureux blond. C'est une période heureuse de sa vie.

A la fin doctobre, elle part pour Londres où elle doit être présentée à la reine. Dans une valise plate, elle emporte une robe de chez Balmain, une robe vaporeuse semée de diamants. Un appartement lui a été retenu au Savoy. Devant la glace, elle s'entraîne à la révérence. Le 28, à l'heure du thé, on l'appelle de Paris : c'est Vadim.

— Allô ! Brigitte. Ça va ?

— Ça va très bien, et toi ?

— Très bien aussi. J'ai une voiture neuve, tu sais. Une Ferrari. Formidable.

— Quelle couleur ?

— Vert d'eau.

— Ça, c'est marrant. Moi j'ai acheté un pull-over en cachemire vert pomme. Tu verras. Formidable aussi.

— A propos, que fait-on ? On divorce, oui ou non ?

Il y a un léger silence, puis :

— Bien oui, si tu veux. Tu t'occupes de tout ?

— De tout.

Six mois plus tard, en avril 1957, elle sort du Palais de justice au bras de son époux. Elle vient pourtant de signifier qu'elle n'entendait pas se réconcilier avec lui. Au studio de Billancourt, où elle est *La Parisienne* auprès de Charles Boyer, le metteur en scène Michel Boisrond a préparé une petite fête. Brigitte fait la folle. Elle boit, elle danse, elle entraîne la farandole à travers le plateau.

— Je suis libre ; appelez-moi Mademoiselle, cria-t-elle.

Il y a pourtant dans sa gaieté une nervosité qui ne trompe pas.

— Et Vadim ? dit un journaliste.

— Du moment que l'on pouvait vivre l'un sans l'autre, c'est qu'on ne s'aimait pas.

— Mais vous restez en bons termes ?

— Bien sûr, cet été nous allons même ensemble en Espagne tourner les *Bijoutiers*.

— Jean-Louis a-t-il un rôle ?

— Mais non, bien sûr, il ne peut pas, il est soldat.

1957 : l'année Bardot

Chaque semaine, Trintignant a quarante-huit heures de permission qu'il va passer à Nice, où B. B. termine *La Parisienne*. Elle a loué une petite villa au milieu des jardins. Elle y prend des bains de soleil, écoute des disques de rock, attend Jean-Louis. La voiture qui la conduit au studio la ramène. Elle ne sort pas. Ce bonheur immobile dans la chaleur et la lumière est celui qui lui convient.

Or, à quelques milles, le Festival de Cannes se languit. Jamais il n'a été plus morne, plus vidé de vedettes. Les années passées amenaient Grace Kely, Michèle Morgan, Esther Williams, Sophia Loren, Gina Lollobrigida. Cette année, il n'y a personne.

Devant les moqueries de la presse, M. Fabre Lebret se fâche tout rouge. Il réunit son comité et dit :

— Il nous faut Bardot. Le Festival a assez fait pour elle. A elle de faire pour lui.

Chacun acquiesce. Pourtant quelqu'un remarque !

— On lui a déjà demandé. Elle nous a envoyés au bain.

— Elle est impossible !

— Pour qui se prend-elle ?

— Ça ne peut pas durer ! Nous avons des moyens de la contraindre.

— Quels moyens ? Son producteur ?

— Bien mieux.

Il faut croire que les moyens de pression ne sont pas très efficaces, puisque Brigitte ne cède pas. Elle fait même mieux, c'est elle qui attaque. Elle organise une « B. B. partie », à laquelle quatre cents jounralistes, le tout-festival, seront invités.

Cette *B. B. party* a lieu aux studios de Nice. Les officiels se démènent pour l'en empêcher. Ils menacent les photographes et rédacteurs de ne plus les inviter à Cannes. En vain. Rien n'arrête le raz-de-marée. Les studios sont pris d'assaut. Nue sous un blue jean et un maillot, Brigitte est aux anges et Hervé le Boterf résume la situation par un titre qui paraît dans la gazette officiel du Festival :

— Si tu ne vas pas au Festival, le Festival ira à toi !

C'est un triomphe. « 1957, l'année Bardot », dit un journaliste suédois. A Amsterdam, les agents doivent garder la nuit ses affiches car les admirateurs les décollent. L'Espagne l'attend avec

[*Lire la suite page 32*]



DONALD O'CONNOR et sa femme mangent dans un restaurant de Las Vegas. Après le repas, DONALD dut regagner le cabaret où il participe à l'un des spectacles les plus comiques jamais montés. Il chante, il danse et il imite à la perfection des grandes vedettes comme Marlene Dietrich, Elvis Presley.



GLORIA PALL, une nouvelle-venue à Hollywood, s'est fait accompagner par MICHAEL RADFORD pour une soirée au théâtre. La population d'Hollywood est très friande de spectacles et elle va volontiers voir les troupes venues de l'extérieur qui la visite. Mais outre l'attrait du théâtre, faut-il voir ici l'annonce d'une idylle ?



SHIRLEY MACLAINE et le bouillant comédien ERNIE KOVAC papotent ensemble tout en prenant le diner à une soirée de gala. ERNIE raconte quelque affaire compliquée qui prend toute l'attention de SHIRLEY. Celle-ci est l'une des meilleures comédiennes de la jeune génération qui hante Hollywood.

Côte-à-côte . . .



Un beau mariage : celui de l'actrice allemande ERIKA REMBERG avec GUSTAVE ROJO, la grande vedette du cinéma espagnol et latino-américain. De gauche à droite : JAMES MOLONEY, garçon d'honneur (c'est aussi le gérant de ROJO), M. et Mme ROJO, INA BARNEIS, fille d'honneur, et le juge EDWARD BRAND qui présidait la cérémonie.

ROBERT STACK et sa femme, ROSEMARIE BOWE, forment l'un des couples les plus attrayants d'Hollywood. Le photographe les a saisis à la sortie d'un théâtre.





NOBU ATSUMI MacCARTHY danse avec son mari DAN MacCARTHY, un ancien G. I. NOBU était mannequin au Japon avant son mariage. A Hollywood, elle fait sensation dans le film *Geisha Boy*.

. . . chez les vedettes

Sortie en famille . . . Voici DEAN MARTIN qui exhibe fièrement trois de ses enfants lors d'une fête d'aniversaire où les MARTIN avaient été invités. De gauche à droite : CRAIG, la toute jeune Mme MARTIN, DEAN lui-même, CLAUDIA et GALE. *(Photos Hollywood Press Syndicate)*



ROMANS - NOUVELLES POLICIERES ET SENTIMENTALES - CONTES

Un roman d'amour complet

L'INCONNUE DE LA FORÊT

par Jean Bonnery

I — L'Inconnue

L'APPARITION de ce visage de femme, à cette fenêtre, fut si imprévu, si étrange, si pathétique même, que Jean Lequin s'arrêta net.

Derrière lui, la grande forêt s'enfonçait, profonde et obscure avec ses vieux arbres et ses jeunes charmilles. Devant lui, au-delà de la route étroite, autour de l'auberge tassée au bord du chemin, elle reprenait pareille, silencieuse, farouche, sous le ciel d'orage. Un vent âpre qui secouait les hautes cimes arrachait aux branches des poignées de feuilles roussies par l'automne et les dispersait. Un vol de corbeaux tourbillonna au-dessus de la clairière.

Perdue dans cette forêt, l'auberge n'était guère qu'une halte de bûcherons. Une façade trapue sous un toit de tuiles moussues comme du chaume, quatre fenêtres à l'étage, la salle commune au rez-de-chaussée, la porte étroite encadrée — seule grâce de cette maison pauvre et triste — d'un rinceau de vigne grimpante. Des quatre fenêtres de l'étage, une seulement vers laquelle montait la tige de la vigne n'avait pas ses contrevents clos. Et c'est à cette fenêtre que, sous le rideau blanc soulevé, derrière la vitre plombée par le ciel gris, un visage de femme était apparu.

De la salle commune aux rideaux de cretonne rouge, des voix d'hommes s'échappaient, rudes et fortes. Souvent, dans ses randonnées à travers la forêt, Jean Lequin s'y était reposé. L'été il y faisait frais, et chaud l'hiver. Des bûcherons entraient, qui saluaient à la ronde : « Bonjour, la Cérarine ! ... Bonjour, la Rousse ! ... », et qui, la reconnaissant, le saluaient aussi, plus bas, avec une familiarité fruste : « Bonjour, monsieur Jean ... ». Ils s'asseyaient à la longue table longée de bancs, taillardée de coups de couteau sur les bords. La Césarine, veuve de Césarin, le bûcheron tué dix ans plus tôt par la chute d'un chêne une nuit de tempête, les accueillait d'un mouvement de tête et, assise à sa place coutumière entre les deux fenêtres, sur sa chaise basse à grand dossier, continuait de ravauder du linge. La Rousse, la servante au museau pointu de souris — petits yeux en trous de vrille, tignasse rouge tortillée et traînarde, et demandait à voix lente : « Qu'est-ce que vous prendez aujourd'hui ? » Du vin surtout, du gros vin rouge qui semblait noir dans les verres cannelés et qui râlait et qui réchauffait la gorge.

Quelquefois, ils demandaient des liqueurs que la Rousse allait prendre, près de la cheminée en auvent, dans le placard fermé à clef où reluisaient, sur une planche, les ventres étiquetés et colorés des bouteilles alignées. Ils avaient tous de durs visages noircis de barbe et ridés par l'effort de la hache soulevée, des épaules qui gonflaient la veste de velours côtelé, de lourdes mains en marteau, de gros souliers de trimardeurs. Les coudes sur la table, ils buvaient lentement, tantôt en silence et rêvant à on ne savait quoi, tantôt avec de grands rires enfantins et des éclats de voix.

Certains jours, d'un bout de la table à l'autre, une querelle éclatait entre deux hommes pour des causes obscures et longuement ressassées, rancune ancienne ou rivalité de forêt. Ils se jetaient d'abord des injures, de pesants sarcasmes puis, soudain dressés et repoussant la molle intervention des autres, ils se rapprochaient, fronts butés sous les cheveux en broussailles et se faisaient face, poings fermés. Le rire énervé de la Rousse grinçait, les excitant à la rixe ... Alors, la Césarine relevait la tête, tournait vers eux son regard qui paraissait hanté depuis dix ans de la vision d'un homme écrasé que l'on rapporte sur une civière et sans élever la voix, disait : « Il n'y a donc pas assez de risques dans la forêt ? ... Revenez à vos places », et ils obéissaient en maugréant, en se menaçant encore de loin. Puis, sur un geste de la Césarine, la Rousse remplissait leurs verres ...

Les charretiers qui ramenaient à Stenay les grands arbres abattus et ébranlés, s'arrêtaient aussi à l'auberge avant d'aborder les deux lieues qui la séparaient de la ville. Ils entraient en maîtres dans la salle commune, sans un salut, en traînant sur le carrelage rouge leurs gros souliers cloutés, tout boueux de la terre des ornières et ils riaient des criaillements de la servante ... « Attention à vos pieds, donc, c'est moi qui lave les pavés ... » Eux aussi demandaient du vin, mais ils buvaient à être ivres en criant, jurant et chantant. La Rousse, dans un coin, les épiait et, quand ils l'appelaient, n'arrivait qu'en rechignant, prête à reculer d'un bond. Elle avait peur de leurs grosses pattes hardies qui la saisissaient par le tablier et l'attiraient. Souvent, ils se battaient. Bagarre confuse où les poings maladroits faisaient peu de mal. Sur la table, le vin coulait des verres renversés. Quand ils sortaient de l'auberge, ils faisaient claquer leurs fouets et du manche, frappaient les chevaux. Longtemps, on les entendait crier sur la route, dans la forêt ...

... Et c'était dans cette auberge, à cette fenêtre du premier étage, que ce jeune et beau visage de femme venait tout à coup d'apparaître ...

Derrière la vitre, sous le rideau blanc que soulevait une main fine — si délicate et si fine — l'ombre intérieure de la chambre se confondait avec l'ombre des cheveux bruns bouclés, mais le visage se révélait tout entier dans la grâce de ses lignes et la détresse de son expression. Qui était cette jeune femme, cette jeune fille peut-être ? Avec sa robe noire seulement rehaussée d'un mince col gris, elle paraissait n'avoir pas vingt ans. Jamais, Jean Lequin en était sûr, il ne l'avait encore aperçue. D'où venait-elle et pourquoi, avec la finesse et la délicatesse de sa main, de son visage, de ses épaules un peu grêles — comme lassées — était-elle venue dans cette auberge pour bûcherons et charretiers ? Depuis quand y habitait-elle ? Y attendait-elle quelqu'un ? Son fixe regard posé sur la forêt, devant elle, paraissait guetter — mais guetter dans la crainte et même dans l'anxiété. De la main qui tenait le rideau levé, elle fit sur son front un geste lent, fatigué, émouvant ... Ses yeux, sombres comme ses cheveux, demeuraient fixés sur la forêt. Il y avait en elle comme une tristesse d'abandon, un désespoir de solitude ... Oui, qui était-elle et que faisait-elle là ? ...

La pluie d'orage s'abattit soudain, violente et serrée, tinta sur les feuilles, ruissela contre la fenêtre. Alors, le visage s'estompa, sans disparaître encore, et dans ce lent effacement qui troublait les traits mais rendait leur détresse plus mystérieuse, il fut tout à coup si pareil au visage d'une femme qui se noie que Jean Lequin sortant de la forêt entra dans l'auberge...

* * *

En criant et en claquant la table de leurs mains à plat, trois bûcherons discutaient d'une coupe de bois devant leurs verres vidés. Comme à l'accoutumée, la Césarine reprisait, obstinément penchée sur son ouvrage. A genoux devant la cheminée, la Rousse soufflait sur les braises. La pluie battait les fenêtres et une grisaille flottait dans la salle commune.

Quand Jean Lequin entra, les bûcherons se turent et portèrent le doigt à la casquette. La Césarine, relevant la tête, lui sourit et la Rousse essuya ses mains à son tablier bleu.

— Bonjour à tous, dit-il.

Partout où il allait, dans la forêt et plus loin encore, il retrouvait le même accueil qui se souvenait du docteur Michel Lequin, son père. Il secoua son imperméable de gabardine beige serrée à la taille et, lorsqu'il eut quitté son chapeau de feutre noir et souple où s'attachaient de menues brindilles, découvrit son jeune visage aux traits nets, au regard droit, à la bouche ferme et grave nuancée de douceur. Il s'assit près de la Césarine.

— Vous revenez des coupes ? dit-elle.

— Oui, répondit-il. J'ai quitté Stenay avant le jour et je n'ai pas cessé de tourner dans la forêt. J'ai déjeuné dans les bois, avec mes bûcherons. Jamais, plus que ce matin, je n'ai vu la forêt si belle. La brume a duré longtemps et elle descendait entre les troncs comme un rideau qui s'ouvrait à chaque pas et qui donnait aux branches, aux taillis, aux bas-fonds, des formes et des couleurs inconnues.

Il s'interrompit pour un rire et ajouta :

« A m'entendre, Césarine, on douterait si je suis un exploitant de forêts au poète, et, à la vérité, il m'arrive de ne plus le savoir moi-même. Ce que je sais et que je sais bien, c'est que je ne concevrais pas ma vie en dehors des bois que mon père m'a légué. J'ai besoin de leur air, de leur lumière, de l'odeur de leurs branches et de leurs herbes, de ...

Il se tut encore. Au-dessus de la salle au plafond de bois, un pas s'entendait, un pas de femme.

— Vous loger quelqu'un là-haut, Césarine ? dit-il. Une femme ?

— Oui.

— Je l'ai aperçue tout à l'heure derrière une fenêtre. Qui est-elle ?

— Je ne sais pas.

Les trois bûcherons se levaient, regardaient au dehors la pluie accrue, se consultaient... « Faut s'en aller tout de même... On y va ?... Combien qu'on te doit, Césarine ? » Puis ils partaient, et, relevant le col de leur veste, traversaient le chemin en courant... Le pas continuait, là-haut...

— Depuis quand est-elle ici ? demanda Jean.

— Depuis deux jours, répondit la Césarine.

Mais la Rousse intervint, avec sa voix et son museau pointus.

— Vous parler de la dame du haut ?... Quand je dis « la dame », c'est peut-être bien la « demoiselle » qu'il faudrait dire car, enfin, on ne sait rien d'elle, même pas son nom.

— C'est vrai, reconnut la Césarine, je ne lui ai même pas demandé son nom. Elle avait l'air si lasse, si malheureuse quand elle est arrivée l'autre soir...

— Quasiment, déclara la Rousse, elle n'en pouvait plus... Il n'y avait personne dans la salle et j'allais allumer la lampe — même que je tenais le verre à la main — quand elle est entrée... Je ne l'avais pas entendue et lorsqu'elle a parlé, j'en ai été toute saisie... Elle s'appuyait sur un côté de la porte comme si elle avait peur de tomber et elle disait : « Puis-je trouver une chambre ici ?... Il faisait presque noir, mais quand même on voyait bien qu'elle était toute pâle... C'est alors que la patronne est arrivée.

— Oui, continua la Césarine... Elle m'a répété sa demande, et tout de suite, bien que je n'aime guère loger du monde chez moi, je lui ai répondu que oui... Elle s'est avancée dans la salle et elle s'est assise sur le banc, devant la table, comme si elle tombait, ma parole... La lampe allumée, j'ai bien vu qu'elle était à bout de forces avec des yeux tout brillants de fièvre. Je lui ai porté un bol de lait chaud qu'elle a bu avec avidité. Mais ceci me fait songer que vous n'avez rien pris. Petite, prépare un bon grog à M. Jean... Après avoir bu, elle m'a demandé, comme si elle mendiait, de la conduire à une chambre. Ce que j'ai fait, comme de bien entendu, en me mettant à son service. Elle m'a remerciée et m'a dit ensuite qu'elle désirait seulement du repos...

— Ce qui ne l'a pas empêchée, observa la Rousse qui versait de l'eau fumante dans un grand verre, de ne pas se coucher avant minuit. Je peux en parler, ma chambre est contre la sienne, avec une sorte de communication...

— Tenez, voilà votre grog, monsieur Jean.

Une rafale de pluie grêla contre les fenêtres. Jean Lequin demanda :

— Et depuis avant-hier, qu'a-t-elle fait ?

— Elle n'est pas sortie une seule fois de sa chambre, répliqua la Césarine. Je lui ai fait porter ses repas, mais c'est à peine si elle y a touché. Elle n'a rien demandé...

— Sauf de quoi écrire, observa la Rousse.

— C'est juste, reconnut la Césarine.

— Hier matin, précisa la Rousse et, depuis lors...

Elle n'acheva pas et prit un air de fausse confusion qui appelait les questions.

— Depuis lors ? fit Jean Lequin.

— Vous allez dire que je suis curieuse, minauda-t-elle. Mais la curiosité, c'est pas toujours un défaut... Moi, si j'ai regardé par le trou de la serrure, entre les deux chambres, c'est pas par vice, mais parce que je m'intéresse à la dame ou à la demoiselle, comme vous voudrez.

— Sainte Nitouche, va... dit la Césarine. Tu meurs d'envie de nous raconter ce que tu as vu...

— Dame, ça ne serait pas la peine de savoir si on gardait pour soi tout seul ce qu'on sait...

— Et que sais-tu ?

— Ben, voilà... commença mystérieusement la Rousse, en se rapprochant de Jean et de la Césarine... Hier matin, après que je lui ai eu apporté le sous-main et l'encrier, elle s'est mise à écrire, mais, bien sûr, elle n'était pas contente de ce qu'elle écrivait puisque au bout d'une page, elle s'est arrêtée et qu'elle a brûlé ce qu'elle avait écrit... Elle a recommencé un peu plus tard, mais à ce moment la patronne m'a appelée pour servir et j'ai dû descendre...

— Si j'avais su que je te dérangeais... railla la Césarine du bout des dents.

— Il n'y a pas de mal, excusa la Rousse... Dès que je l'ai pu, je suis remontée à ma chambre pour voir... Eh bien, elle brûlait une autre lettre... Toujours un peu plus tard, je l'ai vue cette fois qui cachetait une enveloppe et écrivait une adresse... Elle a posé l'enveloppe sur le sous-main et j'aurais donné gros pour savoir le nom qu'elle y avait marqué...

— Fallait-il le lui demander... dit la Césarine.

— Oh, elle ne me l'aurait pas dit... admit naïvement la Rousse. Mais j'ai essayé de savoir quand même... Je suis allée lui porter du bois pour son feu et du coin de l'oeil, j'ai regardé. Mais j'ai rien vu, pour ainsi dire... J'ai lu seulement : « Madame... » Rien, quoi. Et voilà tout ce que je sais. Depuis hier après-midi, la lettre est restée sur le sous-main. Elle n'y a pas touché. Faut croire qu'elle hésite à l'envoyer après avoir hésité à l'écrire.

De nouveau, le pas résonna...

— Elle n'a prononcé aucune parole, s'informa Jean Lequin, qui puisse laisser pressentir d'où elle vient et pourquoi elle s'est réfugiée ici ?

— Non, aucune répondit la Césarine. Comme je vous l'ai dit, je ne l'ai pas questionnée. Elle avait l'air si malheureuse, si faible. A mon avis, elle doit venir de loin...

— Au mien, murmura la Rousse, elle doit se cacher...

— Garde ton avis pour toi, coupa la Césarine. Personne ne te le demande et tu... Ecoutez, monsieur Jean... Elle quitte sa chambre...

Dans le silence, on entendit une porte s'ouvrir, puis se fermer quelque part dans la maison. Un pas descendit sur les marches de bois...

— Elle vient ici ? dit Jean Lequin avec une soudaine et bizarre émotion.

— Oui... A moins qu'elle ne sorte par la porte de côté... Mais avec un temps pareil...

Ils écoutèrent. Il y eut un autre bruit de porte ouverte et repoussée.

— Tout de même, on dirait qu'elle sort de la maison, ajouta la Césarine... Eh oui, la voilà...

L'inconnue passait devant les fenêtres de la salle commune. Tête nue, elle se hâtait. La maison dépassée, elle suivit le chemin où l'eau rebondissait dans les ornières comblées et elle s'éloigna. La pluie la battait et, peu à peu, masquait sa silhouette un peu frêle que le manteau sombre affinait encore. Elle ne fut plus bientôt qu'une tache incertaine, noyée, comme tout à l'heure le visage derrière la vitre...

— Qu'est-ce qui peut bien l'obliger à sortir par ce temps-là ? grommela la Rousse qui la suivait des yeux en plaquant contre un carreau son front et ses cheveux raides.

— Il faut que je vous quitte, décida brusquement Jean Lequin.

Il ramassa son chapeau sur la table et sortit de l'auberge.

* * *

Giflé par une cinglée de pluie, il aperçut à peine l'inconnue à deux ou trois cent pieds de lui. Elle allait du même pas rapide et elle faisait songer à une fugitive. Il la suivit de loin sans se demander par quel réflexe il la suivait. Le souvenir du visage apparu restait présent et il y avait dans cette femme qui s'éloignait pour aller on ne savait où tant de détresse et de faiblesse qu'elle semblait devoir être défendue contre un obscur danger.

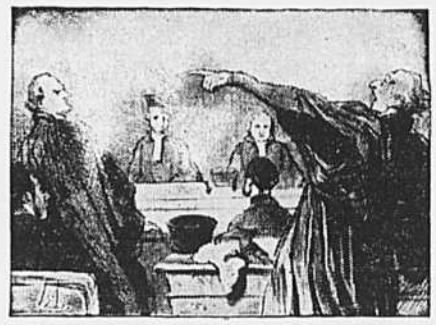
La route coupait la forêt d'une mince brèche droite, morne et grise, bordée de l'ombre sournoise des fourrés et des grands troncs d'arbres noirs aux branches avançantes. Partout, un bruit d'eau coulait et le chemin devenait par endroits un ruisseau où l'inconnue enfonçait jusqu'aux chevilles... Elle allait, maintenant, d'un pas hésitant, plus las et, une fois ou deux, elle eut autour d'elle un regard que Jean Lequin ne vit pas mais dont il soupçonna l'anxiété.

Une pitié le gagnait à la regarder, à la voir parfois — pauvre petit

COUPABLE ou NON COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par **ROBERT MILLET, B.A.**



Celui qui accompagne un cambrioleur est-il nécessairement coupable du même crime ?

On arrête un individu au moment où il tentait de dévaliser la caisse d'une banque en portant à croire qu'il était armé. Accusé de vol à main armée, l'inculpé reconnait sa culpabilité.

Il n'était pas seul cependant au moment où il tentait de dépouiller la banque. Un autre individu l'avait accompagné jusqu'à la porte de l'établissement et l'attendait à l'extérieur pendant qu'il entrait commettre son crime.

Impliqué de complicité, le second individu fut également accusé de tentative de vol à main armée. Lui, cependant, nia toute culpabilité. Tout en admettant avoir accompagné le coupable jusqu'à la porte de la banque, il argua, pour sa défense, qu'il ignorait complètement que son compagnon pénétrait à l'intérieur animé de mauvaises intentions.

C'est le coupable lui-même qui exposa à la Cour les véritables raisons de la présence de son compagnon à la porte de la banque.

Tous deux se connaissaient depuis longtemps. Ils s'étaient rencontrés peu avant l'attentat raté. Son créancier pour un montant de $250., le prévenu avait réclamé son dû au coupable. Celui-ci l'invita alors à le suivre jusqu'à sa banque, où il allait retirer des fonds et le payer. Le prévenu se rendit donc jusqu'à la succursale sans prévoir ce qui allait réellement se passer au-dedans. Ce n'est qu'après coup que le prévenu eut la révélation des véritables intentions de son débiteur.

* * *

L'accusé, dans ces circonstances, est-il COUPABLE ou NON COUPABLE de tentative de vol à main armée ?

* * *

NON COUPABLE ! a décidé le Président du Tribunal dans un jugement rendu aux Sessions de la Paix, à Montréal, le 31 mars 1959.

ROBERT MILLET, B.A.

geste humble et gracieux — relever vers son front une mèche mouillée qui tombait sur sa joue. Vraiment, la défendre et s'exposer pour elle à un danger eût été facile. Mais elle restait seule sur le chemin.

La forêt s'arrêta tout à coup devant Jean Lequin. A deux cent pieds, en contre-bas, un petit village apparut, avec ses toits d'ardoise lavée et son clocher bleu... L'inconue approchait de l'entrée d'une rue... Quand elle y pénétra, il sortit de la forêt et pressa le pas pour la revoir...

Le vent courait en bourrasques dans les ruelles et courbait la pluie. Comme dans la forêt, un grand bruit d'eau emplissait le silence... Au fond d'une rue, l'éclaircie d'une place s'ouvrait, avec un porche d'église et des arbres maigres, sans feuilles... Jean Lequin revit l'inconnue...

Elle traversait la place et s'arrêtait devant la petite poste. Le vent plaquait contre elle son mantau détrempé. Près d'elle, sur les trois marches d'un perron, l'eau dévalait comme un ruisseau sur des pierres...

Jean s'était arrêté comme elle et l'observait.

Elle tira de sous son manteau une lettre, et la protégeant de tout son corps, s'approcha de la boîte aux lettres... Courte hésitation... Le vent redoubla de violence et la fit chanceler... Elle se redressa et, lentement, avec une lenteur qui continuait son hésitation, elle abandonna enfin la lettre dans la boîte... Geste simple, banal, et qui cependant, à ce moment, parut à Jean Lequin d'une grandeur tragique... C'était pour cela, pour ce petit geste de tous les jours, que cette jeune femme, ou cette jeune fille, s'était traînée ou avait couru dans la pluie pendant près d'une heure... Pour cela, pour jeter dans une poste de village, cette lettre qu'elle avait écrite depuis la veille, qu'elle avait gardée pendant des heures et que, brusquement, elle avait emportée sous la pluie, dans le vent, au travers de la forêt... Pour cela... Mais de quoi ce petit geste était-il l'aboutissement et que préparait-il ?

Pendant quelques secondes encore, elle demeura devant la poste, et malgré l'éloignement, Jean Lequin vit qu'elle frissonnait. Ensuite, elle repartit, passa de nouveau devant l'église, puis, par les ruelles, regagna la route... Où irait-elle maintenant ?... Reviendrait-elle à l'auberge ?... Oui... Elle remontait la côte vers la forêt...

II — Que me voulez-vous ? Venez-vous pour...

LA nuit était tombée quand, aux abords de Stenay, il retrouva les lumières familières de sa maison, le rectangle clair de l'imposte vitrée au-dessus de la porte d'entrée, les fentes rosées des volets au rez-de-chaussée. Un chien aboya lorsqu'il franchit le large portail à claire-voix, puis accourut avec des gémissements d'accueil, du fond du grand jardin : « Tout beau, Miraut, tout beau... »

Depuis qu'elle avait disparu dans la forêt, il n'avait pas cessé de songer à l'inconnue. Une sorte de joie secrète — mêlée à toutes les questions sans réponse — le prenait à songer qu'elle était retournée à l'auberge, qu'il pourrait la revoir s'il le voulait, lui parler peut-être... Maintenant, elle devait être depuis longtemps dans sa chambre. Il l'imagina encore derrière la vitre de la fenêtre, avec son regard perdu vers le bois...

Il ouvrit la porte de la maison, et le chien s'arrêta sur le seuil.

— Comme vous rentrez tard, Monsieur.

Il sourit à la vieille femme, bonne et têtue, qu'il avait toujours connue près de lui et qui avait servi son père et sa mère comme elle le servait, avec une fidélité tendre et bougonne.

— Je me suis un peu attardé, c'est vrai, Marion...

— Dans les coupes ? fit-elle en l'aidant à retirer son imperméable alourdi.

— Non... répondit-il songeusement.

Une tiédeur sortait de la salle à manger entrouverte. Par delà la table nette et servie, des bûches flambaient dans la cheminée à auvent.

— Le souper est prêt, Monsieur, vous n'avez plus qu'à vous mettre à table. Mais ne vous plaignez pas si quelque chose est brûlé. Quand on se met en retard...

Il prolongea la soirée, longtemps, près de la cheminée où les flammes grondaient. Mais pas un instant il ne chercha à s'écarter du souvenir de l'inconnue. Demain, il reviendrait vers l'auberge...

* * *

Il y revint. Un soleil clair, matinal, luisait dans les ornières du chemin. Sans sortir des arbres, il regarda la fenêtre de la chambre. Les rideaux blancs la masquaient. Un moment ils bougèrent comme si une main les frôlait, puis s'immobilisèrent encore.

Pendant toute la matinée, il épia la fenêtre, les rideaux immobiles, mais il n'aperçut pas l'inconnue. L'après-midi encore, il se rapprocha de l'auberge et il vit — avec quel profond émoi dont la cause lui échappait encore — que l'inconnue en sortait...

Tête nue comme la veille et couverte de son même manteau sombre, elle entra sous les arbres, mais à pas lents, comme sans but. De loin, il la suivit encore. Elle allait au hasard, tantôt droit devant elle, tantôt avec des détours qui contournaient des fourrés. Un petit bruit de branches froissées l'accompagnaient parfois. Le jour léger descendant des branches, l'enveloppait d'une lumière fine. Elle arracha quelques feuilles et, une à une, d'un geste distrait, songeur, les dispersa...

Et, soudain, elle s'arrêta, aux écoutes.

En marchant, Jean avait écrasé une branchette morte, craquante.

Comme elle l'avait fait sur la route, elle regarda autour d'elle, mais elle ne le vit pas derrière la trame épaisse d'un taillis... Elle repartit enfin et il continua de la suivre... Il veillait au silence de ses pas, mais, de nouveau, elle s'arrêta et, brusquement retournée, l'aperçut dans une éclaircie des arbres, à vingt ou trente pieds d'elle.

Elle eut d'abord, comme la veille, un recul, un mouvement de fuite, puis elle demeura immobile, lui faisant face. Il s'avança vers elle qui le regardait venir sans bouger — peut-être seulement sa main droite tremblait-elle contre le manteau — et, dans son visage très pâle, dans ses yeux d'ombre qui ne le quittaient pas, il lisait tout à la fois la peur et la résolution... Oui, certainement, elle avait peur... Mais elle se raidissait et faisait front.

Quand il fut près d'elle et avant qu'il ne se découvrît, elle lui dit, à voix basse et ardente :

— Je vous ai vu hier déjà... Que me voulez-vous ? Venez-vous pour...

Mais elle rompit la phrase et attendit dans sa même attitude de raidissement et de peur.

* * *

Doucement, il répondit :

— Vous ne devez rien douter de moi... Si j'ai commis quelque inconvenance, hier ou aujourd'hui, je n'ai rien fait, je crois, que vous ne puissiez me pardonner... Je vous avais entrevue à la fenêtre de votre chambre et, lorsque vous êtes partie de l'auberge, sous la pluie, je vous ai suivie sans m'interroger, sans me demander pourquoi je vous suivais... Je savais seulement — et je voudrais que vous en fussiez bien sûre — ne céder à aucune curiosité dont vous puissiez vous offenser... Un peu plus tard, il m'a semblé, confusément, que vous pouviez avoir besoin d'une aide et que je ne devais pas vous laisser seule sur la route.

— Jusqu'où m'avez-vous suivie, hier ? demanda-t-elle d'un ton pareillement sourd mais plus apaisé.

— Jusqu'à la poste, reconnut-il.

— Et, aujourd'hui, m'avez-vous retrouvée par hasard ?

— Non... fit-il après un court silence. J'ai cherché à vous revoir.

— Pourquoi ? questionna-t-elle avec une fièvre nouvelle.

— Le sais-je ? dit-il avec une douceur pensive.

— Sans doute avez-vous cherché à savoir qui j'étais, répliqua-t-elle avec une sorte de violence, qui était cette jeune fille qui venait s'enfermer dans une auberge de forêt, pourquoi elle n'avait encore dit son nom à personne et pourquoi, sous la pluie, transie, harassée, elle allait porter une lettre à une poste de village ?

Il ne nia pas.

— Peut-être..., avoua-t-il avec sa même douceur. Oui, peut-être, mais vous devez croire que je n'ai obéi à aucune intention dont je puisse avoir le regret. Tout, dans votre manière d'être, l'inquiétude que vous avez montrée en m'apercevant hier sur la route, l'anxiété que vous avez manifestée en me voyant tout à l'heure, tout me confirme dans mon intuition première que vous redoutez un danger et que vous pouvez avoir besoin d'un secours. Je ne vous interroge pas, je ne vous interrogerai jamais... Si je parviens à vous convaincre un jour de ma sincérité et de mon respect, alors vous me direz ce que vous croirez que je mérite d'entendre. Et si, vraiment, vous avez à vous protéger contre un péril, contre une menace, contre... les mots me manquent nécessairement..., je serai heureux d'être près de vous et de vous défendre. Me croyez-vous ?

Elle ne répondit pas et revint vers l'auberge. Sans rien dire, il marchait près d'elle.

L'auberge transparut, tachée de soleil sur son toit. Un chariot chargé de bois stationnait devant la porte. Des charretiers se disputaient dans la salle commune.

— Laissez-moi, maintenant... dit-elle brusquement.

— Vous reverrai-je demain ? demanda-t-il en s'arrêtant. Je reviendrai.

Elle refusa encore de répondre et marcha vers l'auberge. Il ne s'éloigna que lorsqu'il cessa de la voir.

* * *

Mais il la revit le lendemain. Elle était dans la forêt, à l'endroit même où ils s'étaient parlé. Elle n'avait plus dans les yeux cette peur et cette résolution qu'il y avait discernées, mais une expression plus profonde, plus grave, faite d'étonnement et d'interrogation... Un long moment, ils se turent, l'un devant l'autre, puis elle dit — et sa voix était changée, méconnaissable, timide, claire :

— J'ai beaucoup pensé à ce que vous m'avez dit hier. Vous m'avez demandé si je vous croyais et je ne vous ai pas répondu. Pardonnez-moi...

Puis, après, un regard vers lui qui souriait, elle ajouta :

— Oui, je vous crois.

— Je vous en remercie, répondit-il sincère.

— Pourtant, ne m'interrogez pas...

— Souvenez-vous que je me suis engagé à ne pas vous questionner.

Il souriait encore, et il ignorait toute la tendresse de son sourire. Il reprit :

— C'est donc de moi que nous parlerons... Interrogez-moi tant qu'il vous plaira, je répondrai à tout.

Ils marchèrent tous les deux dans la forêt et il se mit à conter sa vie.

— Mon père, qui était médecin, aurait voulu que je le continue, mais il m'a laissé libre de mon choix. Moi, depuis mon enfance, j'ai aimé la forêt qui n'est jamais pareille à elle-même, que l'on croit connaître et qui est toujours une inconnue. D'une heure à l'autre, d'un rayon de soleil à l'autre, elle prend un visage nouveau et toujours, si beau qu'elle semble ne jamais pouvoir être plus belle... Mais, toujours, elle sait s'embellir... Je vous conduirai, si vous m'acceptez pour guide, vers des coins de bois qui sont comme des miracles de couleurs mouvantes.

Elle l'écoutait, en silence, la tête un peu penchée, et il admirait la finesse du profil, les boucles des cheveux autour de l'oreille, sur les joues. Longtemps, ils allèrent ainsi dans la forêt... Au moment de se séparer,

elle lui dit qu'elle s'appelait Claire et il emporta le nom comme un don lumineux qu'elle lui aurait fait. Ils étaient convenus de se retrouver le lendemain et il la revit à leur place déjà coutumière. Elle cueillait quelques fleurs attardées et elle les groupait d'un geste charmant que l'on devinait apaisé, délivré... Pourtant, ce jour-là, comme un branche éclatait derrière eux, elle se retourna avec une telle angoisse apeurée qu'il connaissait.

— Ne craignez rien, rassura-t-il en l'enveloppant aux épaules d'un geste dont il n'eut pas conscience.

— Si vous saviez...

Il crut qu'elle allait se confier à lui, lui révéler tout ce qu'elle cachait de sa vie. Mais elle se tut encore et, pendant l'heure où ils restèrent ensemble, il comprit bien qu'elle demeurait aux aguets... Il avait promis de ne pas la questionner. Il dit simplement :

— Si quelque danger pressant se présentait, venez à moi sans hésitation, sans retard... Vous reconnaîtrez ma maison, à l'entrée de Stenay... Une tourelle d'angle au fond d'un grand jardin.

Pendant une semaine encore, chaque jour, il la rencontra... La revoir était devenu sa joie, son espérance quotidienne. Quand il l'apercevait de loin, entre les arbres, d'un regard habitué à sonder la profondeur des forêts, il sentait battre son coeur à grands coups tumultueux. Et quand il sut enfin qu'il l'aimait, il lui sembla qu'une lumière éblouissait toute sa vie. Claire... Son nom même était une clarté...

Il ne lui dit rien de son secret, mais son secret ne le quittait pas. Plus tard, quand elle serait libérée de toute cette angoisse qu'elle portait et qu'elle livrait parfois, malgré elle, il lui parlerait, lui demanderait d'être sa femme... Et elle reconnaîtrait en lui tant d'amour, tant de volonté de la rendre heureuse qu'elle consentirait. Et, par elle, par sa seule présence, l'avenir serait comme enrichi... Et...

Mais le dernier jour de cette semaine, il ne la vit pas dans la forêt, là où, tous les après-midi, arrivée la première, elle l'attendait...

* * *

Accoté à un arbre, il guettait le bruit étouffé que ferait son pas. Une heure passa... Elle ne venait pas... Pourquoi ne venait-elle pas ?... Il s'avança vers l'auberge. Les volets étaient fermés à la fenêtre de la chambre. Que se passait-il ? Ravagé d'une angoisse soudaine qu'il n'essaya pas de maîtriser, il courut vers l'auberge.

La Césarine ravaudait toujours son linge dans la salle commune. Du seuil, il l'interrogea sans prononcer de nom :

— Où est-elle ?

— Partie, répondit-elle. Ce matin, on est venu l'arrêter.

III — Le visiteur

"QU'EST-CE que vous dites ? fit-il en traversant la salle. L'arrêter ?

— Oui. Un policier de Paris, un inspecteur de la Sûreté nationale, comme il a dit. Il est entré en coup de vent, vers les dix heures. Nous étions seules, nous deux, la Rousse et moi. Tout de suite, il m'a dit qu'il venait exécuter un mandat de... je ne sais pas, moi... d'amener je crois bien, contre quelqu'un que je logeais dans mon auberge. Je vous le jure, monsieur Jean, ça m'a fait beaucoup... Cette jeune fille arrêtée par ce gros bonhomme qui soufflait. J'aurais voulu la prévenir, lui donner le temps de s'échapper. Alors, j'ai dit à la Rousse, avec un clin d'oeil qui disait ce qu'il voulait dire : « Va la chercher... » mais l'inspecteur ne l'entendait pas de cette oreille. Il a beau être gros, avec une figure rouge, c'est sûrement un finaud. « Non, non, qu'il a fait, accompagnez-moi à sa chambre ». Alors, la Rousse et lui sont montés dans la chambre, et moi qui les entendais dans l'escalier, j'en avais comme les sangs tournés. Mais voilà qu'au moment où ils arrivaient au palier, la petite — j'ai appris son nom aujourd'hui, elle s'appelle Claire Montier — est entrée dans la salle. Elle avait vu arriver l'inspecteur et elle avait compris... Alors, elle était descendue et s'était cachée près de la salle. Je lui ai dit de ne pas perdre une seconde, de s'échapper le plus vite et le plus loin qu'elle pourrait. Elle voulait me donner de l'argent que j'ai refusé et elle s'est sauvée...

— Et ensuite ?

— Ensuite, là-haut, l'inspecteur faisait chou blanc et grognoussait des choses pas contentes. Il est redescendu avec la Rousse et j'ai fait l'innocente... « Comment, j'y ai dit, elle était pas dans sa chambre ?... Elle a dû sortir sans que je la voie et, à cette heure, elle se promène dans la forêt. Pour sûr, elle ne tardera pas à rentrer ». Lui, il a hésité. Il a dû vouloir d'abord chercher sous bois, puis il a pensé que le plus sage était d'attendre dans la salle, sans se montrer. Ce n'est pas moi qui l'aurais contrarié. Il s'est assis dans un coin, après avoir fait soulever le bas d'un rideau et il n'a plus bougé. De temps à autre, il disait seulement dans sa moustache : « Elle ne revient pas vite... » mais je le faisais patienter.

— A-t-il dit pourquoi il voulait l'arrêter ?

— Oui. C'est des choses à ne pas croire. Cette petite fille, avec une menotte d'enfant, paraît qu'elle a tué un homme, d'un coup de revolver.

La Rousse entrait, traînant ses savates.

— Paraît aussi... commença-t-elle.

— Tais-toi, ordonna la Césarine. T'as jamais été qu'une mauvaise langue...

— Si on peut dire, larmoya l'autre. Je ferais jamais que répéter ce qu'a dit l'inspecteur.

— Vous ne savez pas ce qu'elle a dit ? Ah ! la sale bête... Elle a dit que tous les jours vous rencontriez la petite. Moi aussi, je le savais mais il aurait fallu me couper la langue plutôt que de me le faire dire. Elle, sa langue lui démangeait. Elle vous a nommé, monsieur Jean ; elle a dit qui vous étiez et où vous habitiez. Faut vous attendre à la visite de l'inspecteur et c'est à ce morceau-là que vous le devrez. L'inspecteur est parti de l'auberge sur le coup de deux heures. Si vous étiez arrivé par le chemin, vous auriez pu le rencontrer...

— C'est bien, dit Jean à la fin d'un long silence. Je vous remercie de la pitié que vous avez eue pour elle. Je suis certain (continua-t-il à voix plus basse), oui, je suis certain qu'elle la mérite.

* * *

— Marion, questionna-t-il en rentrant chez lui, quelqu'un est-il venu me demander ?

— Personne, Monsieur, répondit la vieille servante. D'ailleurs, si quelqu'un était venu, je n'aurais pas attendu pour vous en prévenir.

Il s'enferma dans son cabinet de travail, alluma la lampe sur la table et, debout devant la fenêtre, regarda vers le portail qu'effaçaient déjà les premières brumes du soir. Claire... Claire... Où était-elle maintenant ? Pourquoi n'était-elle pas venue à lui ? Ce policier l'aurait-il retrouvée, arrêtée ? Claire... Claire... Voilà donc pourquoi elle se cachait, pourquoi elle avait peur de tous les bruits... Un coup de revolver... Une accusation de meurtre... Mais, même si elle était coupable — car rien ne démontrait encore qu'elle le fût, et des fugitifs sont parfois des innocents — elle ne pouvait être une criminelle vulgaire, sans excuse. Non, non, de cela il était sûr... Si, vraiment, elle avait tué, elle avait été poussée à un meurtre par une force invincible et juste. Mais où était-elle maintenant et que faisait-elle ?

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

7	4	2	5	3	6	8	4	2	7	3	5	6	2	4	8
U	R	U	V	V	V	N	E	N	N	0	0	0	A	D	A
7	4	3	8	5	2	6	3	7	4	5	2	8	3	6	7
E	E	U	B	U	C	U	S	D	V	S	H	U	V	S	E
7	3	2	6	4	5	3	8	2	7	5	3	6	2	4	8
P	0	A	R	E	E	Y	S	T	E	T	E	I	P	N	E
8	4	3	5	7	2	6	8	4	7	5	2	8	6	3	7
Z	E	Z	E	N	R	S	D	Z	S	S	0	E	Q	T	E
7	5	2	6	3	4	8	5	3	2	6	4	7	5	3	6
I	C	F	U	R	S	R	0	0	I	E	E	N	L	P	Z
7	6	3	4	8	5	2	7	3	8	4	5	6	2	3	7
U	T	G	R	I	E	T	T	R	E	I	R	R	A	A	I
5	4	2	6	7	8	3	5	2	4	6	3	7	2	5	4
E	E	B	0	L	N	N	U	L	U	P	D	E	E	X	X

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

Après un bref repas, il regagna le cabinet de travail, ramena les volets lentement, après un dernier regard vers l'ombre et garnit la cheminée. Il veillerait tard, sans désirer le sommeil. Du temps passa, sans durée, obsédé... Assis devant la cheminée, il fumait penché en avant, les coudes sur les genoux. Où était-elle ? La reverrait-il encore ? Etait-elle perdue à jamais ?... Toute la force de son amour lui apparaissait dans sa souffrance, dans cette solitude qui, commençait.

Tout à coup, il se tourna vers la fenêtre...

Au dehors, le chien aboyait avec une soudaine violence, près de la maison. Le gravier crissa sous un pas... Un pas léger de femme. Elle ?... Serait-ce elle, enfin. Le chien continuait d'aboyer.

Jean se leva et, au travers de la salle à manger s'élança vers la porte d'entrée déjà fermée au verrou. Il l'ouvrit avec une impatience maladroite. Une grande nappe de clarté s'allongea sur le sol. Et, dans cette lumière...

Elle... Elle était là !

* * *

Elle se tenait devant la porte, dans une pause timide, presque humble.

— Vous ! balbutia-t-il avec un bonheur qui éraillait sa voix. Vous...

Il la prit par les mains et l'entraîna dans la maison. Quand elle fut assise devant la cheminée, dans le fauteuil qu'il avait quitté, il approcha des flammes les petites mains qu'il tenait encore.

— Comme vous avez froid ! dit-il. Pourquoi êtes-vous venue si tard !

Je vous ai attendue depuis que j'ai appris, à l'auberge, que vous étiez poursuivie...

— Vous savez ? murmura-t-elle en retirant ses mains... Vous savez de quoi je suis accusée ?

— Oui, mais sans connaître le détail de l'accusation.

— Je me suis cachée dans la forêt, toute la journée. A la nuit seulement, j'ai osé en sortir et je suis venue parce que j'ai songé à vos paroles, à votre pitié. Je me sentais si seule, si perdue... Permettez-moi de demeurer pendant quelques heures près de ce feu, de me reposer un peu. Ensuite, je repartirai avant le jour.

— Où irez-vous ?

— Je ne sais pas... fit-elle avec un geste vague et las.

— Je ne vous laisserai pas repartir, répondit-il sincère, grave.

Le chien recommençait d'aboyer dans le jardin. Jean ajouta, avec la même gravité :

— Laissez-moi vous offrir ma maison comme un refuge, aussi longtemps que vous serez menacée. Après, si vous le voulez, vous en repartirez, mais jusqu'à ce moment-là, vous y serez reçue avec respect...

Elle eut vers lui un regard profond et répondit humblement :

— Vous savez pourtant de quoi je suis accusée...

— Oui, Claire, oui, mais il me semble que, ce soir, des choses doivent être dites et ne peuvent être retardées. Je vous aime, Claire.

— Vous ?... dit-elle doucement en cachant son visage sous ses mains rapprochées... Moi ?

L'aboiement du chien grandissait, furieux.

— Oui, je vous aime, redit Jean, et je veux que vous le sachiez avant même que vous vous soyez défendue contre l'accusation qui vous est faite. Je le veux pour que mon amour vous apparaisse tel qu'il est : un acte de confiance, de foi.

Le chien, maintenant, aboyait contre la maison.

— Vous m'aimez... dit Claire d'une voix que ses mains étouffaient.

— Pour toute ma vie... répondit-il.

Elle eut soudain, un cri sourd, écarta ses mains et découvrit la flamme sombre et comme vacillante de ses yeux. Le heurtoir résonnait à la porte d'entrée. Trois coups rapides, forts.

— Quelqu'un vient... dit-elle tremblante. Peut-être est-ce cet homme chargé de m'arrêter. Il a pu me suivre ou me voir entrer.

La vieille servante apaprut au seuil du cabinet de travail.

— C'est un monsieur qui demande à vous parler.

— Je ne reçois pas à cette heure.

— C'est ce que je lui ai dit. Mais il insiste pour vous voir et m'a montré sa carte d'inspecteur de police.

Jean sentit les mains glacées se serrer davantage sur sa main.

— Claire, dit-il, il y a près de cette pièce un petit salon d'où vous pourrez entendre sans être vue tout ce qui se dira ici. La porte en est cachée par cette tenture... Venez et n'ayez pas peur...

Quelques secondes... Un gros pas qui se rapprochait précéda l'entrée du visiteur dans le cabinet de travail.

— Monsieur, j'ai bien l'honneur, Inspecteur de la Sûreté Nationale.

IV — L'aveu

GRAND, massif, large d'épaules, si large qu'il en paraissait rapetissé, le long pardessus étriqué et à courts revers boutonné jusqu'à la cravate, il avait dans un visage rougeaud et mafflu, à la moustache blondasse et grisâtre taillée en brosse, un singulier regard clair, limpide, enfantin, déroutant. Il s'avança, à la fois lourd et désinvolte, vers Jean qui l'observait et ajouta :

— Monsieur, une personne vient d'entrer chez vous que j'ai mission d'arrêter et de ramener à Paris. Par certaines informations recueillies cet après-midi, je pouvais prévoir qu'elle chercherait à vous joindre et je me suis mis en surveillance aux abords de votre maison. Elle est parvenue cependant à se glisser dans votre jardin sans que je l'aperçoive et c'est seulement quand vous avez ouvert votre porte que je l'ai vue dans la lumière. Cette personne, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, fait l'objet d'un mandat d'amener. Je suis venu vous demander, monsieur, si votre intention est de faciliter ma tâche ou de la contrarier.

Jean ne répondit pas. L'inspecteur reprit :

— Bon. Vous pensez bien, pourtant, qu'en fin de compte c'est la Loi qui aura le dernier mot. Mais comme il arrive que, par ignorance des tenants et des aboutissants, on se figure être obligé à certaines attitudes, je crois qu'il est utile, pour votre gouverne, que vous sachiez exactement qui est la personne en question et ce qu'elle a fait.

— Je ne vous demande rien, répondit Jean, sèchement.

— Dont acte. Pour moi, je vous demande la permission de m'asseoir dans ce fauteuil qui me tend les bras, devant le feu. J'arrive à un âge où une dizaine d'heures de surveillance commencent à peser sur les jambes et il faisait rudement frisquet dehors... Sur ce, voici la chose que vous ne me demandez pas, mais que je vous conseille quand même d'écouter parce qu'elle en vaut la peine...

Bien carré dans le fauteuil, les jambes croisées, l'inspecteur levant la tête vers Jean qui était demeuré debout, poursuivit d'un ton tranquille, un tantinet goguenard.

— Il y a douze jours, exactement le 10 novembre, dans l'un des hôtels les plus mal famés du quartier des Halles, à Paris, un homme a été trouvé mort, tué d'un coup de revolver en plein coeur. C'était un homme d'une trentaine d'années, beau garçon, très connu dans ce qu'on appelle « le milieu », fréquentant les pires endroits et dont je vous aurai assez dit quel était le genre d'existence si j'ajoute qu'il était titulaire de trois condamnations : l'une pour vol à six mois de prison, l'autre pour coups et blessures à trois mois et la dernière à six mois pour excitation de mineures à la débauche. Je pense que, maintenant, vous connaissez l'homme du nom de Robert Nollet, mais plus connu sous divers surnoms inspirés les uns par son physique avantageux, les autres par le trafic spécial auquel il se livrait et que révèle suffisamment sa plus récente condamnation... Est-ce que ça vous dérangerait que je fume ?... Non ?... Merci !

Avant de poursuivre, l'inspecteur ralluma à une braise de la cheminée un morceau de cigarette éteinte qu'il ramena d'un fond de poche...

— C'est ce beau monsieur, reprit-il ensuite, qui a été trouvé mort dans la chambre de cet hôtel que je vous ai dit, le 10 novembre, à 9 heures du matin. Il avait été tué pendant la nuit à 2 heures, ainsi que le précise un voisin de chambre qui avait entendu le coup de revolver et à qui il fallut arracher les paroles parce que, pour des raisons personnelles, il ne désirait pas appeler sur lui l'attention de la police. Qui avait tiré ? De toute évidence la femme avec laquelle Robert Nollet était entré à l'hôtel, vers 10 heures du soir... La femme, monsieur Lequin, voilà la femme qui apparaît... Nous allons la prendre en filature... C'était — écoutez bien — une femme d'une vingtaine d'années, jolie, avec des cheveux bruns et des yeux très noirs. Est-ce que ce signalement ne vous dit rien ? Cette femme était bien connue à l'hôtel car plusieurs fois elle y avait accompagné Robert Nollet et on savait que de son prénom elle s'appelait... Elle s'appelait comment monsieur Lequin ?... Elle s'appelait Claire... Ah !... Première découverte, mais comment trouver ladite Claire ? Chargé de l'enquête, je me rends dans les endroits que fréquentait habituellement Nollet. Et pas de beaux endroits, je vous prie de le croire : des bars à ne pas oser y entrer, des musettes à filles et à coups de couteau... Eh bien, monsieur Lequin, dans tous ces beaux endroits-là on connaissait aussi la belle Claire. Depuis deux mois, elle et Nollet étaient inséparables. Il la présentait partout comme sa maîtresse...

Jean se raidit sous le mot, comme il se fût redressé sous un coup. Non, la femme dont parlait cet homme ne pouvait pas être...

— ... et la belle Claire approuvait, continua l'inspecteur en allumant un autre morceau de cigarette usée. Nollet, qu'on avait toujours vu traiter d'assez haut ses conquêtes semblait d'ailleurs en tenir pour celle-là... Mais tout ça ne me disait où et comment retrouver la susnommée. Pendant quatre ou cinq jours, j'ai pataugé, mais voilà que dans un bar le débitant se souvient que, deux ou trois semaines plutôt, Robert Nollet l'a chargé de faire partir une lettre qu'il venait d'écrire sur le comptoir... Le patron avait lu et retenu le nom et la rue de la destinataire... La belle Claire s'appelait de son nom complet : Claire Montier... Je n'avais pas le numéro de la rue, mais j'ai eu vite fait quand même de retrouver la maison de la demoiselle. Inutile de vous dire que, depuis le 10 novembre, on n'y avait plus revu l'intéressée... Personne ne pouvait me dire où elle était allée, mais j'ai pu recueillir sur elle quelques renseignements qui achèvent de la tracer... Elle avait été employée dans un grand magasin mais, depuis deux mois — c'est-à-dire depuis qu'on la voyait avec Robert Nollet — elle ne travaillait plus. A quoi bon se fatiguer, n'est-ce pas ? Comment j'ai retrouvé sa trace à la gare de l'Est et comment, tantôt perdant le fil, tantôt le ressaisissant, je suis parvenu jusqu'à cette auberge où elle se cachait, tout ça c'est de la cuisine de métier sans intérêt pour vous. Ce que vous deviez connaître, c'était la femme qui est entrée dans votre maison et qui n'en est pas ressortie, car votre chien aurait aboyé. Vous la connaissez maintenant... Une jolie fille de vingt ans qui quitte son travail pour suivre un Robert Nollet, devient sa maîtresse, se mêle à sa vie et, une nuit, le tue d'un coup de revolver pour un motif que je ne connais pas encore, mais que je connaîtrai bientôt, je vous le promets, et qui... Qu'est-ce que c'est ?

Il s'était brusquement levé.

— Le bruit venait de par là, continua le policier en désignant la tenture d'un mouvement de tête... Elle est dans la pièce voisine, hein ?

A larges pas, il traversa le cabinet de travail, puis, soulevant le rideau :

— Je savais bien que vous étiez là, dit-il.

* * *

Une épaule contre le chambranle de la porte, Claire fixait sur lui un regard d'hallucinée. Elle obéit à son geste et entra dans le cabinet de travail. Maintenant droite, près d'une chaise et se retenant d'une main au dossier, c'était Jean seulement qu'elle regardait.

Dans ces yeux qui cherchaient les siens, il entrevit sous des ombres de pensée inconnue une telle intensité de désespoir qu'il eut pitié malgré sa souffrance. Et puis, parce que le coeur ne veut pas mourir sans lutte, il voulut croire, espérer encore qu'elle pourrait se défendre. Peut-être, si elle se taisait ainsi et si elle paraissait acquiescer à tout par son silence était-ce qu'elle n'avait pas tout compris...

— Claire, dit-il, avez-vous tout entendu de ce qui a été dit par l'inspecteur ?

— Oui... fit-elle dans un souffle à peine perceptible.

— Et vous ne répondez rien ?

— Non... Rien.

— Alors, cet homme, ce Robert Nollet était vraiment pour vous...

— Oui... avoua-t-elle.

Il n'ajouta rien. Que dire, maintenant ? Est-ce que tout n'était pas dit, et à jamais ?

— Pourquoi l'avez-vous tué ? intervint alors l'inspecteur.

— Pourquoi... redit-elle lentement avant de répondre.

— Oui, pourquoi ?

— Par jalousie.

— Parlez plus fort. Par jalousie, dites-vous ?

— Oui... Je l'aimais tant et il semblait se détacher de moi pour une autre femme. Alors, je l'ai menacé et, pour qu'il croie davantage à mes menaces, j'ai acheté un revolver. La nuit du crime...

Elle s'interrompit comme si elle était au bord d'un évanouissement. Il insista :

— Allons, continuer. La nuit du crime...

— Une discussion a éclaté entre nous. Je lui ai montré le revolver... J'ai tiré comme une folle...

— A bout portant, observa l'inspecteur. La veste de Nollet porte des traces très nettes de poudre qui indiquent un tir rapproché. Car malgré l'heure tardive, il était habillé.

Elle parut ne pas comprendre d'abord ce qu'il disait, puis elle répondit à phrases hachées :

— Oui, c'est vrai. Excédé par notre discussion, il s'était vêtu pour sortir. C'est au moment où il touchait la porte que j'ai tiré. Voilà. J'ai tout dit. Et maintenant...

Sa voix devint soudain une application égarée :

— Emmenez-moi.

— En route, donc, fit l'inspecteur.

— Oui, emmenez-moi, emmenez-moi, redit-elle, avec la même implora-tion hagarde.

Elle sortit la première du cabinet de travail, et Jean la suivit d'un regard désespéré qui s'attachait à elle. Elle était comme écrasée par la silhouette pesante de l'inspecteur, et, en traversant la salle à manger, elle cherchait parfois — geste caché — l'appui d'une chaise. Encore quelques instants, et elle disparaîtrait. Mais tout ce qui était elle, dans sa confiance, dans sa foi, n'avait-il pas disparu déjà ? Plus rien ne restait de ce qu'il avait espéré, appelé. Seul l'amour demeurait avec sa souffrance et son isolement.

Elle atteignait le couloir, près de la porte d'entrée, et, soudain, sans cri, sans geste, comme fauchée aux genoux, s'abattit sur le carrelage. Jean entendit le bruit étouffé de la chute.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a ? fit l'inspecteur.

Jean l'avait déjà rejoint et se penchait sur elle.

Elle avait fermé les yeux, et la tête qu'il souleva sur son bras retomba en arrière, lourde, abandonnée. Les mains, tout à l'heure glacées étaient brûlantes maintenant, avec le battement violent du pouls aux poignets.

— Elle s'évanouit, dit-il.

La vieille servante arrivait, s'alarmait.

— Comme elle est pâle ! Vous n'allez pas la laisser là. Il faut l'étendre sur un lit, appeler le docteur.

Elle ouvrait une porte voisine, pressait un commutateur, éclairait une chambre en ordre, avec le lit au fond de l'alcôve, la commode lustrée et la glace penchée sur le marbre blanc de la table de toilette.

Jean porta Claire dans ses bras. Elle était légère et, avec sa tête renversée — de grandes boucles de cheveux s'étaient défaites et pendaient — son cou tendu, où frissonnait la fièvre, elle ressemblait à quelque victime offerte à un sacrifice.

— Le téléphone dans mon cabinet de travail, dit-il à l'inspecteur, planté gauche et gêné au milieu de la chambre. Appelez d'urgence le docteur Gauthier.

* * *

Le médecin ne cacha rien de son inquiétude. Une fièvre cérébrale peut aussi bien céder en quelques jours de soins que devenir mortelle sans recours. Pour l'instant, il renonçait à se prononcer, mais devait envisager le pire et conseillait de prévenir les parents de la malade, de l'extrême danger où elle se trouvait.

— Je ne lui connais aucun parent, dit l'inspecteur après le départ du médecin. Elle ne recevait personne chez elle. Je vais la faire transporter à l'hôpital de Stenay.

— Non, répondit Jean très vite. C'est ici qu'elle sera soignée.

— Ce n'est peut-être pas très régulier, mais je prends tout sur moi. Au fond, je ne suis pas si mauvais diable que j'en ai l'air et si, pendant la bagarre, je ne recule devant rien, une fois la bagarre finie, je n'ai plus de rancune. Et puis, entre nous, je n'aime pas beaucoup arrêter les femmes. Ça pleurotte, ça vous regarde d'un air à fendre l'âme. Bref, vous la soignerez puisque ça vous chante, et moi je l'emmènerai quand elle sera guérie. Bien entendu, je reviendrai la voir tous les jours. D'accord ? Alors, à demain.

Marion, avec sa foncière bonté renfrognée, s'était installée au chevet du lit et prétendit ne pas le quitter de toute la nuit. Jean ne se coucha pas non plus. Le danger dont Claire était menacée lui cachait son autre souffrance.

Vers le matin, elle eut une crise de délire, et, sans rouvrir les yeux — mais que voyait-elle sous ses paupières closes ? — elle parut se débattre contre un ennemi, et elle criait :

— Non... Non...

Puis, plus haletante et plus épuisée, elle retomba dans sa prostration.

Le jour revint. Jean, le front contre la fenêtre de la chambre le vit se lever en grisaille. Le chien, tache noire, errait dans le jardin. Un chariot passait sur la route, avec un gros bruit de roues cerclées. Allant vers la ville, une automobile approchait, une voiture de louage. Jean la regarda distraitement. A quelques pieds du portail, elle ralentissait, comme pour s'arrêter. Mais oui, elle s'arrêtait, et devant le portrait même. Sans doute, était-ce l'inspecteur qui revenait comme il l'avait promis. Non. Une femme, dont il ne discernait pas encore le visage, mais dont il devinait l'élégance. Après un regard vers la maison, elle fouillait dans un sac à main, dont le cuir rouge un peu éteint par la brume tranchait sur le manteau vert sombre à grand col de fourrure blonde, tendait un billet au chauffeur, avec un geste que l'on sentait fébrile, puis s'avançait jusqu'au portail. Une hésitation sembla un instant la retenir. Ensuite, elle entra dans le jardin et marcha vers la maison. Le chien la suivait sans aboyer, soumis.

Jean était sûr, pourtant, de ne pas la connaître. Une demi-voilette ombrait son visage qui se révélait peu à peu, jeune encore, de lignes très pures, avec le dessin grave et presque douloureux de la bouche... Tout en elle, même sa hâte, même le simple mouvement de sa main gantée de blanc fermant le col de fourrure gardait une élégance simple et subtile, une harmonie séduisante... Jean ouvrit devant elle la porte d'entrée avant qu'elle n'en eût touché le heurtoir.

Et, tout de suite, elle lui demanda, d'une voix rapide, assourdie, malheureuse :

— Monsieur, savez-vous où est Claire ?

V — Celle qui vient

UN parfum délicat montait d'elle et, sous l'ombre de la voilette, ses yeux brillaient d'une transparente lumière.

— Elle est ici, madame, répondit Jean.

— Ici... murmura-t-elle. Ah ! Dieu soit loué ! Ici. Il faut que je la voie, monsieur, que je lui parle.

— Vous la verrez, madame, mais ne pourrez lui parler. Elle est malade, et peut-être très dangereusement...

Il vit la soudaine montée des larmes, le frémissement de la bouche.

— Venez, madame... pria-t-il, avec une douceur charitable.

Elle le suivit dans la chambre et, quand elle fut près du lit — Marion s'était levée — dit tendrement :

— La pauvre enfant...

Puis elle supplia :

— Permettez-moi, monsieur, de demeurer près d'elle pendant quelques heures, d'aider à la soigner...

Elle s'était dégantée et, entre ses mains très blanches et parfumées, elle pressait la main fiévreuse et frissonnante de Claire.

— Ce pouls qui bat si vite me fait peur... dit-elle. Que pense le médecin ? Croit-il qu'elle soit en péril de mort ?

Il n'osa pas répondre parce qu'il redoutait le mal qu'il ferait, et elle ajouta :

— A l'auberge où je suis allée et où l'on m'a donné votre nom, monsieur, on m'a dit qu'un policier était venu pour l'arrêter, hier. Est-ce vrai ?

— Oui, madame.

— Ce policier ignore qu'elle est ici ?

— Non, madame. Il le sait et il attend à Stenay la guérison pour...

— ...pour l'arrêter ? acheva-t-elle d'une voix brisée.

— Oui.

Un pas dans le jardin ramena Jean vers la fenêtre et il aperçut le policier.

— Voici l'inspecteur Joliet qui arrive, dit-il.

Elle baissa la tête et se pencha vers le lit dans un mouvement qui pouvait être de crainte ou de protection. Jean vint au-devant du policier, sur le seuil de la chambre.

— Quoi de nouveau, monsieur Lequin ?

— État stationnaire.

— Qui est cette... commença l'inspecteur en montrant Hélène Coudray.

Jean le mena dans le cabinet de travail.

— Qui est cette personne, près du lit ? reprit-il, obstiné.

Et, après la réponse de Jean :

— Bizarre... fit-il. Pour si peu que je l'aie vue, cette Hélène Coudray.... Le nom me dit quelque chose, d'ailleurs... semble être une femme du monde, du vrai...

— Sans aucun doute.

— Et ça ne cadre guère avec ce que nous savons de Claire Montier, maîtresse d'un Robert Nollet, fréquentant avec lui les pires lieux et finissant par tuer dans une chambre d'hôtel ignoble. Enfin, nous verrons... A demain encore, monsieur Lequin.

La journée passa sans qu'Hélène Coudray quittât le chevet de la jeune fille. Vers midi, lorsque le médecin revint, Jean observa l'angoisse avec laquelle elle suivait son examen, attendait qu'il parlât... Il ne pouvait, d'ailleurs, rien préjuger encore, mais les symptômes ne s'étaient pas aggravés. Quand il fut parti, elle reprit sa place au chevet et, le soir, elle demanda comme une grâce d'y rester toute la nuit encore...

— Madame, répondit Jean, ne vous ai-je pas dit ce matin que ma maison vous était ouverte ? Vous ne pouvez cependant songer à veiller une nuit entière. Je vais faire préparer une chambre pour vous.

— Non, monsieur, répondit-elle simplement. Je désire ne pas m'éloigner un instant de Claire.

— Vous aurez besoin de repos .

— Je voudrais donner ma vie pour elle, répondit-elle, avec une tendresse dont il fut ému.

Puis elle ajouta :

« Il n'y a pas de coeur plus pur que le sien.

Pour la seconde fois, il se tut par peur du mal qu'il pouvait faire en parlant. Mais il se souvenait — pour en souffrir et s'en déchirer — que Claire n'avait démenti aucune des accusations portées contre elle par l'inspecteur, qu'elle avouait avoir été la maîtresse de Robert Nollet et l'avait tué, une nuit, par jalousie.

Le lendemain, le médecin put dire qu'elle était sauvée. La fièvre avait

presque disparu et le réveil maintenant, était proche. Quand à la convalescence, elle serait courte.

— Combien de temps ? lui demanda secrètement l'inspecteur.

— Une dizaine de jours.

Pendant toute la journée, il rôda dans la maison. Le médecin avait parlé d'un réveil prochain et il voulait en être le témoin.

— Vous comprenez, monsieur Lequin, les premiers mots qu'on prononce dans la demi-conscience sont quelquefois les meilleurs . . .

Dans la chambre, la jeune fille reposait avec un calme sans fatigue, détendue. Par instants, ses lèvres remuaient comme pour des paroles qui demeuraient inexprimées . . . Et puis, soudain, ses yeux s'ouvrirent . . .

C'était le soir. Sur la table de chevet, la petite lampe à abat-jour épais versait sur le bord du lit un demi-cercle de lumière . . . Jean et l'inspecteur se tenaient près de la porte, silencieux. Un moment, le regard délivré erra, puis il se posa sur Hélène Coudray, assise, inclinée en avant . . . Alors, il y eut sur les lèvres tremblantes une sorte de cri de joie éperdue, d'un bonheur presque tragique, puis un mot doux, tendre, émerveillé.

— Toi . . .

— Oui, moi . . . répondait Hélène Coudray avec un même amour.

— Toi, toi . . .

Elles étaient dans les bras l'une de l'autre. Etreinte fiévreuse, d'une sombre et adorée violence, où des mots que l'on ne comprenait pas faisaient comme un sanglot.

— Toi . . . redit Claire.

Maintenant, elle reculait un peu la tête pour mieux regarder Hélène Coudray et elle souriait — d'un sourire qui faisait songer à quelque ravissement de miracle. Près de Jean, troublé, l'inspecteur Joliet se frottait la nuque et le menton. La jeune fille l'aperçut alors et, d'un seul coup, tout son visage ébloui fut ravagé, martyrisé . . .

— Je comprends, je me souviens . . . dit-elle. Vous venez m'arrêter.

— C'est-à-dire . . . balbutia-t-il.

— M'arrêter . . . Emmenez-moi, emmenez-moi !

Elle répétait — et sa voix devenait par degrés délirante — les mots mêmes qui avaient précédés son évanouissement. Une sorte de cercle, de chaîne, paraissait ainsi se refermer sur elle . . .

— Oui, emmenez-moi, tout de suite !

Hélène Coudray s'était levée et retournée vers l'inspecteur, immobile, massif, congestionné.

— Je vais vous suivre, ajouta Claire . . . Je suis coupable . . . J'ai tué Robert Nollet. Je l'ai tué pour les raisons que je vous ai dites, parce que j'étais sa . . .

— Monsieur l'inspecteur, dit Hélène Coudray, interrompant doucement la voix de délire, me permettez-vous de vous parler seul à seul ? . . .

— Non ! cria Claire . . . Je ne veux pas ! Je suis coupable ! J'ai tué . . . Emmenez-moi . . . Pourquoi ne m'emmenez-vous pas ?

Marion, attirée par le bruit, entrait dans la chambre.

— Madame, pria Hélène Coudray, consentez-vous à me remplacer quelques minutes ici . . .

— Tout ce que madame voudra.

— Merci . . . Monsieur l'inspecteur, ne me refusez pas cet entretien que je sollicite de vous. Il est devenu nécessaire et ne peut être retardé.

— D'accord, madame, approuva l'inspecteur.

— Monsieur Lequin, ajouta-t-elle, je voudrais que, vous aussi, entendiez ce que j'ai à dire.

— Je suis à vos ordres, madame.

Il s'effaça devant elle et elle sortit de la chambre. Avant d'en refermer la porte, il entendit Claire qui disait — mais sa voix était devenue la pauvre petite voix d'une enfant malheureuse :

— Non, je ne veux pas, je ne veux pas ! . . .

VI — Confession

C'EST une grave confession que j'ai à vous faire, messieurs, dit Hélène Coudray dans le cabinet de travail, mais vous ne m'entendrez réclamer pour moi aucune excuse. Je n'en ai pas. Lorsque je suis devenue la femme de Pierre Coudray . . .

— Attendez donc . . . coupa l'inspecteur Joliet. Pierre Coudray, l'explorateur ?

— Oui . . .

— Qui a été, voici quelques années, secrétaire d'Etat aux Colonies ?

— Oui . . . redit-elle. Lorsque je suis devenue sa femme, j'étais pauvre. Il était riche, avec un nom déjà célèbre. Je lui devais donc tout, mais j'ai payé ma dette par une trahison.

Son intonation s'était faite plus basse, âpre. Elle poursuivit :

— J'étais mariée depuis deux ans, quand une mission éloigna de France mon mari. Sa mission était périlleuse et il m'empêcha de le suivre. Le désirais-je ? . . . Partout, à Paris, dans tous les salons, j'étais accueillie, attendue, fêtée. Je restai seule et . . . J'ajouterais à ma trahison si j'essayais de lui trouver une excuse. Elle ne dura qu'un jour, mais le châtiment était proche et mon châtiment fut dans la naissance d'une enfant que je devais cacher, Claire . . .

— Ah ! par exemple . . . s'écria l'inspecteur Joliet qui ajouta comme confus du bruit qu'avait fait sa grosse voix :

« Mille pardons, continuez, madame.

D'un ton qui s'assourdit encore, elle continua :

— Ma petite fille est née secrètement, dans un village des Cévennes et son nom est celui de son père, mort depuis longtemps . . . Je l'ai fait élever par une paysanne et mon grand bonheur, mon bonheur suprême, était d'aller vers elle pour quelques heures, parfois pour quelques jours, de partager sa vie, de savoir qu'elle m'aimait et de l'entendre m'appeler sa maman. Je vous en supplie de me croire, messieurs, si je vous dis que, bien souvent, j'ai été tentée d'avouer toute la vérité à mon mari et que, si je ne l'ai pas fait, ce n'est pas par crainte de ma souffrance, mais seulement de la sienne . . . Des années, de longues années, se sont écoulées. Claire, ma petite fille chérie, mon bien, mon secret, m'aimait. Quand elle a pu me comprendre, je lui ai fait en pleurant, l'aveu de ma trahison, de sa naissance, et elle a pleuré avec moi en me disant qu'elle m'aimait . . . Puis, j'ai voulu qu'elle vienne à Paris pour que nous soyons enfin rapprochées mais elle m'a dit : « Il faudra bien nous cacher pour que personne ne sache que nous nous aimons tant . . . » J'ai songé pour elle à une vie facile dont j'aurais assumé toutes les dépenses. Elle l'a refusée parce que, disait-elle, je ne devais rien faire pour elle qui puisse ressembler à quelque geste maternel . . . Et c'est elle, messieurs, elle seule, qui a songé à travailler, à prendre un emploi pour que nul ne puisse croire qu'Hélène Coudray, riche, recherchée, était sa mère. J'ai cédé avec l'espérance qu'un jour elle se laisserait convaincre par moi, mais des mois passèrent sans que sa résolution changeât . . . Je vous l'ai dit, monsieur Lequin, il n'y a pas de coeur plus pur que le sien.

Elle s'interrompit pour un court silence pensif que les deux hommes respectèrent, attentifs, puis elle reprit :

— Nous nous rencontrions secrètement, furtivement, et je n'allais jamais chez elle . . . Quelquefois, le dimanche, nous quittions Paris dans un train de banlieue comme si nous n'étions que deux amies et nous allions au hasard, dans les champs, dans les bois. C'étaient là nos heures trop courtes de bonheur véritable sans souci, sans contrainte, sans crainte. Mais j'étais trop heureuse et mon expiation n'était pas complète . . . Un matin, il y a six mois, par téléphone, un homme qui disait posséder les lettres que j'avais écrites autrefois au père de Claire m'ordonna de le rejoindre dans un café qu'il désignait, aux abords de la gare de Lyon . . . Si je n'obéissais pas, mes lettres seraient adressées le jour même à mon mari. Pour me convaincre de leur possession, il lut quelques phrases que je reconnus. J'obéis . . . Je suis allée au rendez-vous qui m'était imposé et j'y ai trouvé Robert Nollet . . . Il n'avait pas menti. Il détenait onze lettres. Comment les avait-il obtenues ? Je ne l'ai jamais su avec exactitude, mais j'ai cru comprendre qu'il les avait découvertes dans un meuble acheté à l'encan. Un chantage commençait, impitoyable, mené par un homme capable de tout et qui s'en vantait . . . Pour le payer, j'ai vendu des bijoux car je ne possédais que peu d'argent personnel, mais jamais je ne payais assez. Pas un jour ne s'écoulait sans que je le revoie ou l'entende. Mais le jour approchait où je ne pourrais plus vendre de bijoux à l'insu de mon mari et je me sentais perdue. Je ne trouvais de consolation que près de Claire à qui

COUPON CADEAU — Offre Spéciale

ABONNEZ-LES AUX TROIS GRANDS MAGAZINES

LE SAMEDI - LA REVUE POPULAIRE - LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES.....	$5.50	$8.00
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (bi-mensuel)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LLE FILM (mensuel)	1.50	1.50

Remplissez ce bulletin à votre choix.

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $ .....
pour l'abonnement indiqué d'un (X). — IMPORTANT : Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

(1)

NOM DU DESTINATAIRE .....

ADRESSE .....

VILLE .....

PROV. ou ETAT .....

(2)

NOM DU DESTINATAIRE .....

ADRESSE .....

VILLE .....

PROV. ou ETAT .....

NOM DE L'ENVOYEUR .....
ADRESSE .....
VILLE .....
PROV. ou ETAT .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975 - 985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q.

...et le Ciel t'aidera

par JEAN COMPOSTELLE

Prévisions astrologiques générales pour la quinzaine

du 21 novembre au 5 décembre 1959

pour vous qui êtes nés sous le signe :

DU BELIER (21 mars - 20 avril)



Des complications vous attendent à la maison. Vous serez déçus par la dérobade d'un ami auquel vous avez demandé un service et qui, depuis lors, cherchera à vous éviter.

DU TAUREAU (21 avril - 20 mai)



Votre santé s'améliorera vraisemblablement à la suite d'un traitement nouveau que vous entreprendrez. Pour que le bénéfice soit durable, il faudra changer votre mode de vie.

DES GEMEAUX (21 mai - 21 juin)



Il est possible qu'un froissement survienne entre vous et la personne que vous aimez et que celle-ci boude. S'il en est ainsi, ce n'est pas indiqué que vous fassiez de même.

DU CANCER (22 juin - 23 juillet)



La prévalence d'un esprit critique suscitera des incidents à la maison. Comme vous êtes d'un tempérament prompt à vous emballer, il en résultera des scènes que vous regretterez.

DU LION (24 juillet - 23 août)



Vous aurez une grande vitalité, ce qui vous permettra de réaliser dans des conditions satisfaisantes des projets que vous jugerez particulièrement importants.

DE LA VIERGE (24 août - 23 septembre)



Si vous n'avez aucune affaire de coeur en train, vous serez désemparés mais vous rencontrerez une personne qui vous fera une forte impression. Ce peut être le début de l'amour.

DE LA BALANCE (24 septembre - 22 octobre)



Votre entourage sera comme s'il était sous l'appréhension d'une de vos lubies soudaines. Vous pourrez lui démontrer qu'il a tort, cela vous sera facile et tous seront satisfaits.

DU SCORPION (23 octobre - 22 novembre)



Une attitude imprudente éveillera la jalousie de la personne aimée. Ne l'accusez pas d'injustice et de méchanceté, ce sera une preuve de la sincérité de son amour.

DU SAGITTAIRE (23 novembre - 21 décembre)



Une période qui peut être excellente pour vous, mais plus encore pour ceux qui vous sont le plus chers. Vous en éprouverez de grandes joies. Mais prenez garde au pessimisme qui vous guette.

DU CAPRICORNE (22 décembre - 20 janvier)



De petites brouilles suivies de réconciliations. C'est sans doute votre façon de comprendre l'amour mais dites-vous bien que la personne aimée ne sera pas toujours du même avis.

DU VERSEAU (21 janvier - 19 février)



Des choses qui vous paraissent inconcevables, comme la reprise d'une amitié que vous pensiez détruite, ou l'abandon d'une chose à laquelle vous teniez, seront maintenant possibles.

DES POISSONS (20 février - 20 mars)



Des transformations sont dans l'air, vous n'avez ni à les provoquer, ni à les redouter. Vos efforts doivent tendre à maintenir votre confiance et à espérer.

j'avais tout dit depuis le premier jour. Nous n'avions qu'une âme à nous deux... Et, brusquement, voici deux mois et demi, la poursuite de Robert Nollet cessa.

— Dans quelles conditions ? s'informa l'inspecteur.

— Il ne vint pas à un rendez-vous qu'il m'avait donné la veille et, depuis lors, je ne l'ai plus revu et il ne m'a plus téléphoné... Ce n'est que lentement, d'ailleurs, que je suis remontée à un peu d'espérance. Je vivais dans la hantise de son appel ou de son brusque surgissement dans la rue. Puis, j'ai repris un peu de confiance et Claire était plus heureuse que moi encore de cette pauvre sécurité que je retrouvais.

— Pourquoi, demanda encore l'inspecteur, avait-il abandonné son chantage ? S'estimait-il satisfait de ce que vous lui aviez versé ?

— Je l'ai cru d'abord, répondit-elle à voix lente. Mais la vérité était tout autre et je ne l'ai connue qu'il y a trois jours...

Puis, plus vite, elle expliqua :

— J'ai dû m'absenter de Paris pendant deux semaines. Dès mon retour, je me suis rendue à un poste où Claire m'écrivait, bureau restant. Une lettre m'y attendait, vieille de huit jours. Vous la trouverez dans mon sac à main, Monsieur l'inspecteur. L'enveloppe est toute tachée de gouttes de pluie...

Jean songea à Claire sur la place du village, sous la pluie, dans le vent, avec son geste hésitant, inquiet. Cette lettre qu'elle tenait était celle-là que...

— Une lettre terrible, messieurs, reprit Hélène Coudray, mais que j'accepterais de payer de tout mon sang tant elle contient d'amour pour moi... Dès les premiers mots, Claire m'y annonçait qu'elle avait tué Robert Nollet... S'il avait cessé de me poursuivre, c'est qu'il l'avait traquée, elle. Par pitié pour moi, pour tenter de me défendre, elle était allée vers lui et l'avait supplié... Mais que pouvaient être pour un homme comme lui de telles prières ?... En la voyant, il n'avait songé qu'à la proie qu'elle pouvait être et elle était devenue le prix d'un marché nouveau. Il m'épargnerait, il rendrait même mes lettres si... Dois-je achever ? Elle n'a pas cédé, mais chacun de ces jours où je reprenais confiance était pour elle une lutte... Pour comprendre qu'elle ait pu prolonger si longtemps ce combat, il faut penser, d'ailleurs, que Robert Nollet a dû l'aimer, à sa manière, en lâche, en misérable, mais l'aimer quand même... J'ai dit qu'il la traquait. Aucun autre mot n'est possible. Il la forçait à le suivre, à l'accompagner dans de véritables bas-fonds et, cela elle ne le refusait pas. Dans son saint amour pour moi, dans sa volonté de défense et de sacrifice, elle ne voulait pas le refuser. Il disait d'elle, partout, qu'elle était sa... J'ai honte, d'un mot qui est une offense inexpiable à tant de pureté. Il l'obligeait même, soit pour l'avilir, soit par basse vanité, à le rejoindre dans une chambre d'hôtel... La pauvre enfant, la pauvre enfant magnifique ! Elle avait acheté un revolver qui ne la quittait jamais et qui, seul, lui donnait la force d'obéir à cet homme et de le rejoindre dans cette chambre... Si vous lisez sa lettre, Monsieur l'inspecteur, vous ne pourrez pas ne pas être bouleversé par la chaste épouvante de Claire retrouvant cet homme au fond d'un hôtel... Rien ne peut être plus affreux que les heures qu'elle y vivait, tapie dans un coin, aux aguets, cependant que lui, menaçait ou narguait. Seul, un homme comme lui pouvait concevoir une telle mise en scène... Mais, la dernière nuit, le 10 novembre, il a fait plus que menacer. Claire fuyait au travers de la chambre. Il l'a saisie avec sa force d'homme, de brute et elle s'est vue vaincue... Alors, elle a montré le revolver. Il en a ri et a voulu le lui arracher. Le coup est parti sans même qu'elle ait pressé sur la gâchette... Il est tombé foudroyé.

Elle haletait un peu, au rythme des mots. Elle dit encore :

— Pendant quelques minutes, Claire est demeurée, presque sans comprendre, devant ce corps étendu. Puis, c'est à moi encore qu'elle a pensé. Les lettres étaient dans une poche de veste de Nollet... Elle les a prises et, avec la flamme d'un briquet qu'il avait posé sur un coin de commode, elle les a brûlées dans la cheminée dont elle a ensuite rabattu le tablier. Puis elle est partie, comme folle... Elle n'est passée chez elle que pour y prendre quelque argent. Il était alors quatre heures du matin. Elle a rôdé jusqu'au jour dans Paris, sans savoir où elle allait, sachant seulement qu'elle ne reviendrait pas dans son appartement par peur d'y être arrêtée. A la gare de l'Est, elle a pris au hasard d'un billet pour Stenay dont elle avait vu le nom sur un tableau de départ de trains... Elle y est arrivée tard et elle a continué à fuir. Une route s'est offerte, puis une autre, puis une autre encore qui traversait une forêt. Elle les a suivies jusqu'à cette auberge perdue où elle est entrée exténuée. C'est de là qu'elle m'a écrit la mort de Nollet... Elle y vivait dans une anxiété de tous les instants. Certaine qu'un jour, elle serait arrêtée, elle m'interdisait de rien faire pour la défendre puisque je ne pourrais l'aider qu'en m'accusant. Elle m'ordonnait, elle me suppliait de me taire. Pour elle, elle se laisserait accuser, abaisser, avilir et dirait avoir tué par jalousie. Ainsi, serais-je sauvée...

Hélène Coudray regarda l'un après l'autre, l'inspecteur — il frottait encore sa nuque et son menton d'une lourde main embarrassée — et Jean, heureux, confiant, puis elle acheva :

— Vous savez tout maintenant, messieurs... Si Claire est arrêtée, je la défendrai et la sauverai. Cette vérité qu'elle veut que je taise, je la dirai, je la crierai mais je ne laisserai pas condamner ma fille innocente. Ayez pitié d'elle, Monsieur l'inspecteur... Ayez pitié de moi aussi. Vous seul savez que vous l'avez retrouvée. Epargnez-la, épargnez-moi...

Ah ! comme l'inspecteur Joliet frottait et grattait sa nuque...

—Evidemment... Evidemment... marmonna-t-il.

Puis prenant Jean à témoin, avec une touchante naïveté :

[*Lire la suite page* 46]

NE DÉMÉNAGEZ PAS

À L'AVEUGLETTE

Si vous projetez de déménager — *surtout* si c'est au loin — vous voudrez savoir combien ça vous coûtera. Vous consulterez probablement plusieurs compagnies et leur demanderez des prix. Dans ce cas, posez-leur les trois questions *pertinentes* ci-dessous. Les réponses obtenues vous épargneront du temps, des ennuis et des sautes d'humeur.

***1ère question:** Puis-je avoir confiance?*

Réponse: La maison Hill the Mover a été fondée en 1888. Au Canada, c'est *la seule* compagnie de déménagement établie sur une base nationale possédant ses remorques, succursales et entrepôts en propre dans tout le pays. Elle a donc, de toute évidence, les ressources, l'expérience et la compétence voulues pour vous donner le service fiable que vous réclamez. En outre, Hill the Mover a un service de liaison avec les autres lignes de transport qui s'étend à tous les états américains.

***2ème question:** Où iront mes meubles s'il faillait les entreposer en attendant que je puisse emménager dans ma nouvelle résidence? Serait-ce dans l'entrepôt d'une autre compagnie se spécialisant sous ce rapport?*

Réponse: Hill the Mover possède, dans tout le Canada, des entrepôts où vos meubles seront gardés et où ils recevront les soins les plus attentifs. Ces entrepôts et ces succursales sont tous reliés par télétype (fil privé) de sorte qu'il n'y aura aucun délai lorsque vous serez prêt à prendre livraison de vos meubles.

***3ème question:** Les hommes qui déménageront mes meubles sont-ils entraînés à ne rien abîmer?*

Réponse: Depuis le commencement jusqu'à la fin, c'est-à-dire depuis l'emballage et l'entreposage jusqu'à la livraison et au déballage, vos meubles feront l'objet de soins minutieux par des déménageurs compétents travaillant sous une surveillance constante et rigoureuse.

Ainsi, que vous déménagiez les meubles de votre maison ou l'équipement de votre bureau . . . très loin ou juste à l'autre coin . . . appelez Hill the Mover. Consultez les pages jaunes de l'annuaire téléphonique pour y trouver le numéro de la succursale la plus près de chez vous. Hill the Mover se fera un plaisir de vous donner une évaluation gratuite. N'oubliez pas . . . aucune autre compagnie n'est aussi bien équipée pour faire votre déménagement.



Demandez un exemplaire gratuit de la brochure "Liste de vérification pour un déménagement plus facile".

BUREAUX ET ENTREPÔTS DANS TOUT LE PAYS

Téléphonez à Hill the Mover

Siège social: Toronto. **Succursales et bureaux de vente:** Montréal Summerside Halifax Dartmouth Chatham Moncton Oromocto Peterborough Pembroke Ottawa Trenton Barrie Hamilton St. Catharines Clinton Sudbury Winnipeg Brandon Regina Calgary Edmonton Chilliwack Vancouver Victoria.

AU-DELÀ DE 70 ANNÉES DE SERVICE



LA PLUS GRANDE COMPAGNIE DE DÉMÉNAGEMENT ET D'ENTREPOSAGE DOMESTIQUES AU CANADA

LE MEILLEUR CADEAU EST *ÉLECTRIQUE*

Ne vous en tenez plus aux cadeaux routiniers, donnez du nouveau — quelque chose qu'on appréciera pendant plusieurs Noëls à venir — quelque chose d'électrique. Il y a un cadeau électrique qui convient à *chacun* et à *toutes* les bourses. Ce Noël, ayez du génie . . . Rendez-vous *aujourd'hui*, pour y acheter vos cadeaux, chez le marchand d'appareils électriques ou le magasin à rayons de votre voisinage.

LIVE BETTER ELECTRICALLY



MAINTENANT!

UN MERVEILLEUX PERCOLATEUR EN VERRE QUI FILTRE LE MEILLEUR CAFÉ . . . SOUS VOS PROPRES YEUX!

LE NOUVEAU — LE MERVEILLEUX PERCOLATEUR EN VERRE SILEX — automatique et électrique — filtre un café frais et savoureux — sans la moindre trace de "goût métallique" — le meilleur que vous ayez jamais dégusté!

Et c'est grâce au PERCOLATEUR SILEX si vous pouvez voir votre café se filtrer dans du verre . . . progrès des plus remarquable dans la fabrication des appareils pour la préparation du café!

Ce nouveau percolateur SILEX est doté d'une petite lampe à éclairage doux et délicat, l'heure du café peut donc avoir un cachet d'élégance et d'intimité. Il y a encore davantage, ce nouveau percolateur est entièrement automatique — filtre rapidement et silencieusement 2 à 9 tasses de café, le conserve chaud à point et la saveur se règle à votre goût. Très facile à manipuler et à entretenir, la poignée est légère, toujours fraîche au toucher et le verre est à l'épreuve de la chaleur. Il y a des finis ivoire et or et noir et or — à votre choix. Voilà un cadeau qui sera toujours apprécié.



Le café est meilleur préparé et servi dans du verre!

THE SILEX COMPANY LIMITED, IBERVILLE, P. Q.

Le langage des appareils ménagers

Avez-vous jamais essayé de comprendre le langage de vos appareils ménagers ? Bien qu'ils ne soient pour vous que des robots simplement capables de faire leur travail, des serviteurs muets, ces machines pourraient pourtant vous enseigner beaucoup de choses, si vous preniez la peine de les écouter.

L'aspirateur vous dirait qu'il a horreur des clous, épingles et autres objets métalliques, car ceux-ci risquent de le blesser et d'entraver son bon fonctionnement. Il aimerait vous donner des explications détaillées quant à l'emploi de ses accessoires, afin de vous éviter une gymnastique inutile et fatigante. Ecoutez-le grincer, on dirait presque qu'il gémit quand vous persistez à confondre la brosse à tapis avec le *suçeur* destiné, lui, à un usage bien différent. Lorsque vous le brutalisez, il pousse des soupirs désabusés, mais, hélas ! vous ne le comprenez pas. Et c'est tant pis pour vous...

La machine à laver vous parle de son appétit capricieux et vous supplie de ne pas la « gaver » en lui faisant ingurgiter une quantité trop élevée de linge. Elle le « digère » mal et ne vous le redonne pas aussi impeccablement propre. Quant au produit qu'elle doit avaler, elle a aussi des préférences. Efforcez-vous de la satisfaire et elle vous le rendra bien, soyez-en sûre. Le léger craquement qu'elle émet est pour vous dépourvu de signification, pourtant il devrait vous avertir de son mécontentement. Elle a horreur d'être inspectée et n'aime pas du tout que vous essayiez de graisser son moteur. Elle préfère que ce soit fait par le spécialiste qui la connaît à fond.

Le réfrigérateur cherche à vous donner — oh ! rassurez-vous ! très poliment — quelques indications sur ce qu'il aime ou n'aime pas. Il déteste les courants d'air et les portes ouvertes qui lui imposent des changements de température nuisibles à son bon équilibre. Il ne supporte pas d'être collé contre un mur, cela lui donne l'impression d'étouffer. Si vous pouviez comprendre son langage, vous lui épargneriez ce supplice. Quand vous avez choisi votre armoire trop petite, ne lui reprochez pas son « incapacité ». Le réfrigérateur est de plus sensible aux odeurs. Pour lui faire plaisir (mais aussi pour éviter que les aliments ne prennent un goût qui ne leur conviendrait pas), séparez les denrées à odeur forte des produits susceptibles d'en être affectés en les enfermant dans des boîtes en matière plastique.

La cuisinière, si belle les premiers jours, se plaint d'être négligée par la maîtresse de maison. Elle demande des soins quotidiens et veut être lavée à l'intérieur comme à l'extérieur. Quand le four s'encrasse et dégage des relents désagréables, est-ce la faute de l'appareil ? C'est ce qu'il vous demande en

Demandez avant d'acheter...

est-il fabriqué au Canada?



Le travail de votre voisin—ou peut-être le vôtre dépend de votre décision à ACHETER CANADIEN

Vous êtes un des 2 millions de Canadiens qui liront ce message.

Si chacun de vous ne dépensait que cinquante dollars cette année en marchandise importée, de préférence aux produits canadiens, les fabricants canadiens se verraient infligés une perte en ventes *d'un billion de dollars*. Ceci représente la production de milliers de travailleurs industriels.

Quand préférence est donnée aux produits importés, il est facile de comprendre pourquoi il y a du chômage. Et si le chômage se propage, moins de canadiens seront à même d'acheter les marchandises ou les services desquels dépend *votre* revenu.

Pour des marchandises de qualité à un prix économique . . . et pour protéger votre sécurité . . . demandez avant d'acheter un produit *quelconque:*

"*Est-il fabriqué au Canada?*"



DOMINION FOUNDRIES AND STEEL, LIMITED

Hamilton, Canada

Dofasco











Attention, s'il vous plaît!

Pour *votre* plaisir et celui de vos amis, servez du 'Black & White'. C'est un mélange des meilleurs Scotch Whiskys. Le secret de sa qualité distinctive, de sa saveur et de son velouté réside dans le mélange. Le 'Black & White' est distillé, mélangé et embouteillé en Ecosse, et présenté en bouteilles de différentes grosseurs.

Le secret réside dans le mélange

Fournisseurs attitrés de Sa Majesté — James Buchanan & Co. Ltd. Distillateurs de Scotch Whisky

'BLACK & WHITE'

SCOTCH WHISKY

"BUCHANAN'S"

Médiation impossible

Il y a eu bagarre dans le saloon de Tom et le shériff est venu rétablir l'ordre. Les lutteurs emmenés à la prison, le shériff enquête :

— Voyons, Tom, les deux gars qui se battaient à coup de chaises, pourquoi n'as-tu pas essayé de les séparer ?

— Impossible, shériff, je n'avais pas mon revolver et il n'y avait pas de troisième chaise.

émettant des petits bruissements, agacés et fâchés. Malheureusement la ménagère ne le comprend pas toujours ou ne veut pas admettre le bien-fondé de ses réclamations. Lorsqu'elle ouvre trop fort le gaz, quand elle bourre son foyer comme si elle devait rôtir un boeuf entier ou quand elle verse le mazout sans avoir auparavant brossé le brûleur, la cuisinère, elle aussi, est mécontente. Elle ne veut pas être surmenée et craint pour sa « santé ».

Bien entendu, l'autocuiseur ne parle pas, mais il peut se faire entendre par un furieux jet de vapeur qu'il lance pour avertir Madame, qui a oublié de se conformer aux indications du mode d'emploi. Avant de prendre des mesures draconiennes, il donne un avertissement en sifflant poliment. Mais comme son sifflet est trop souvent bouché, il est privé de ce moyen de défense et ne peut rappeler à l'ordre sa « patronne » distraite. S'il arrive un accident, ce n'est vraiment pas de sa faute, n'est-ce pas ?

Les casseroles ne veulent plus être des martyres, elles voudraient tant protester quand on les laisse sur un feu trop vif ou lorsqu'on les remplit démesurément. Ce n'est pas drôle d'être grattée violemment par un tampon de paille de fer surtout quand on a une « peau » délicate et un joli émail. Se voir noircir quand on brille naturellement est une brimade aussi vexante qu'inutile. Si elle pouvait comprendre les revendications justifiées de son matériel culinaire, Madame le traiterait avec une peu plus d'égards.

Les petits appareils : mixers, moulins à café et autres ont aussi des réclamations à faire. Ils veulent bien exécuter le travail pour lequel ils sont faits, mais ils refusent de changer subitement leur « habitudes » uniquement pour satisfaire un caprice de la ménagère. Non, un mixer ne peut pas réduire en poudre des coquilles de noix et il « mord » les doigts imprudents qui s'approchent trop de ses couteaux. Le moulin à café se bloque, il montre ainsi sa mauvaise humeur quand on lui demande de moudre autre chose que les grains parfumés pour lesquels il est fait. C'est sa manière à lui de protester. Tâchez de le comprendre...

Ecoutez-les, Mesdames, ces serviteurs fidèles et que l'on dit muets. Le rendement que vous obtiendrez sera doublé ou même triplé, les réparations réduites à un entretien régulier mais peu coûteux. Familiarisez-vous avec le langage secret de vos auxiliaires domestiques. C'est facile et amusant, vous verrez !...

CHARLOTTE RIX

L'entretien des ustensiles culinaires

Les modernes batteries de cuisine sont une joie pour les yeux. Couleurs fraîches et gaies de l'émail ; éclat argenté de l'aluminium, éclat plus sourd de l'acier inoxydable ; transparence des verreries culinaires ; délicates décorations de la porcelaine à feu ; il n'y a que le choix entre des matières et des qualités qui naguère eussent été le propre de bibelots purement décoratifs.

Mais si l'on ne veille pas à l'entretien de ces objets d'art utilitaires, adieu leur agréable aspect. Ils sont soumis à tant d'influences néfastes : variations intenses de température, contact avec des produits gras, pâteux, collants, tous y sont exposés, et chacun d'eux selon sa nature requiert des soins particuliers.

Pour faciliter cet entretien il y a une règle absolue qui s'applique à tous les types de casseroles, faitouts, etc. : ne jamais, au grand jamais, y laisser sécher les déchets de cuisine. Quel que soit le moment où interviendra le vérificompte des nécessités de chaque matière. Le matériel varie selon qu'il faut ou non redouter les rayures. On évitera produits abrasifs, éponges métalliques, pour les poêles et sauteuses dont le fond est revêtu d'une pellicule permettant de les utiliser sans matières grasses : pour la porcelaine, pour l'acier inoxydable et pour l'émail.

L'acier inoxydable se nettoie spécialement avec une éponge (végétale, celle-là) trempée dans une solution tiède d'un produit sulfuré ou encore dans une mousse de savon épaisse. Rincer et sécher avec un torchon doux. Pour l'émail, utiliser une « lavette » en nylon souple, à manche, et de l'eau de savon. Rincer et sécher de même. On donnera un brillant parfait à l'aluminium en le table nettoyage, remplir les récipients d'eau, immédiatement après leur emploi. D'eau froide dans certains cas ; dans d'autres, et notamment si l'ustensile est encore très chaud, d'eau chaude. Ainsi on évitera le travail, pénible pour la ménagère et dangereux pour l'objet à nettoyer, qui consiste à gratter, à arracher sauces figées, pâtes durcies, grains de riz agglutinés, et tous ces vestiges de succulences qui prennent si vite piteuse allure. Il va sans dire que le récipient aura, avant d'être rempli d'eau, été vidé le plus possible de son contenu : l'emploi d'une palette de matière plastique souple rend cette opération très aisée.

Mais vient l'heure où il faut procéder au nettoyage définitif en tenant lavant à l'eau moyennement chaude à l'aide de la même lavette, en l'égouttant et en le polissant à l'aide d'un tampon de laine d'acier, alors qu'il est encore tiède et suffisamment humide. Rinçage et séchage comme ci-dessus. On peut donner un dernier frottis avec une peau de chamois.

La verrerie culinaire s'accommode de la lavette et d'une solution sulfonée. Si, ayant été au four, elle présente des taches brunes, les frotter doucement avec un peu de gros sel avant de rincer. La porcelaine se lave à l'eau de savon, pas trop chaude.

Les ustensiles culinaires à manche ou à poignée présentent un point où s'accumule trop volontiers un dépôt noirâtre : c'est le point de jonction de ce manche ou de cette poignée. Il faut penser à le nettoyer à l'aide d'une petite brosse ou d'un pinceau dur ; si le « corps » de la casserole n'est pas très épais prendre garde, ce faisant, de ne pas tirailler poignée ou manche, il pourrait se produire une solution de continuité qui donnerait lieu à une fuite.

Pour sécher complètement de grosses pièces telles que poêlons, marmites, cocottes, etc., il est inutile de mouiller quantité de torchons. Poser l'objet sur le feu, en intercalant une rondelle d'amiante, et chauffer doucement. Toute trace d'humidité s'évapore et il n'y aura plus qu'à donner un coup de torchon sec.

Beaucoup d'ustensiles modernes, quelle que soit leur matière, ont des manches en matière plastique moulée, isolante, et crantée pour permettre une « prise » solide et commode. Cette matière, généralement de la bakélite, se lave avec de l'eau savonneuse.

J. GAUVAIN







TASSE APRÈS TASSE

RÔTIE APRÈS RÔTIE



VOUS OBTENEZ TOUJOURS
LES MÊMES
MERVEILLEUX RÉSULTATS
AUTOMATIQUEMENT
AVEC LE GRILLE-PAIN ET LA CAFETIÈRE G-E

VOICI LES CARACTÉRISTIQUES QUE VOUS DÉSIREZ OBTENIR:

CAFETIÈRE
- sélecteur d'infusion
- régulateur-réchaud
- lumière indicatrice
- régulateur de réchauffage
- contenance de 2 à 9 tasses

GRILLE-PAIN
- sélecteur de cuisson
- levier-régulateur à la portée du doigt
- quatre éléments rapides
- dispositif qui fait remonter la rôtie
- cabaret à miettes

PLUS DE CANADIENS CHOISISSENT LES ACCESSOIRES GENERAL ELECTRIC DE PRÉFÉRENCE À TOUTE AUTRE MARQUE

GRILLE-PAIN et CAFÈTIERE
AUTOMATIQUES
GENERAL ELECTRIC

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED

TOUTE BELLE,
TOUTE NEUVE,
CETTE *LARK* 1960!



NOUVELLE DÉCAPOTABLE LARK

LARK TOIT RIGIDE 2-PORTIÈRES



LARK SEDAN 4-PORTIÈRES



LARK FAMILIALE 2-PORTIÈRES



LARK SEDAN 2-PORTIÈRES

LA
TOUTE NOUVELLE *LARK*
FAMILIALE 4-PORTIÈRES

Pour le travail ou le plaisir — Accommode 8 passagers si désiré, au moyen d'un siège escamotable face à l'arrière — Portières larges et commodes: celle d'arrière a 44 pouces — Peut transporter des charges maxima: les sièges se replient à plat pour créer plus d'espace — Une auto maniable comme seule Lark peut l'être.

ÉPROUVÉE sur 750 millions de milles par des automobilistes satisfaits.

filez doux, filez bien
DANS UNE *LARK* *DE STUDEBAKER*
V8 OU 6

Sourires

BON BAR

Le directeur d'un hôtel reçoit un coup de téléphone :

— A quelle heure ouvre le bar ? demande une voix d'homme.

— A huit heures du matin.

Cinq minutes plus tard, nouveau coup de téléphone, même voix d'homme et même question. Le directeur qui a commencé à dormir répète, furieux :

— Je vous ai déjà dit : huit heures du matin.

Six fois de suite, le téléphone sonne, et, six fois, en reconnaissant la même voix, le directeur raccroche sans répondre. A la septième, il finit par dire :

— Ecoutez, monsieur, vous abusez vraiment de ma patience. J'ai établi dans cet hôtel des règles devant satisfaire au mieux notre aimable clientèle. Je ne puis les modifier pour vous. Il est trois heures, vous pouvez bien attendre huit heures pour entrer au bar...

— Mais qui vous parle d'entrer au bar, interrompit la voix ; ce que je veux, c'est en sortir.

MODE NOUVELLE

A Greenwich-Village, le Saint-Germain-des-Prés de New-York, un jeune homme rencontre un de ses amis qui arbore un soulier jaune et un soulier vert :

— Curieux, dit-il, c'est la première fois que je vois cela. Est-ce une mode nouvelle ?

— Je ne sais pas, répond l'ami ; tout ce que je peux vous dire, c'est que j'en ai une autre paire chez moi !



Pour éviter l'hypnose de la route

Les superbes autoroutes déroulant leur ruban d'asphalte avec une régularité sans solution ont marqué les limites de l'endurance humaine au volant. Elle s'est exprimée par l'hypnose de la route, ce que nos gens nommeraient « l'endormitoire » du chauffeur. Les polices routières nord-américaines rapportent un nombre effarant d'accidents imputables au fait que le chauffeur s'est endormi au bruit du frottement des pneus ou du fait que l'auto roulait interminablement sans qu'il soit distrait par quelque feu de signalisation ou par l'arrêt du flot des voitures.

Pour parer à cette hypnose qui vous guette, voici quelques conseils qui vous permettront de rouler sur les grandes routes avec le maximum de sécurité :

1. — Gardez-vous en état de veille en déchiffrant les numéros des plaques des voitures qui vous précèdent, en lisant les pancartes et les noms de villes et villages.

2. — Vérifiez votre tableau de bord. Lisez à haute voix les chiffres que vous y voyez. Vérifiez aussi l'indicateur du volume d'essence. Une panne d'essence sur l'autoroute constitue un danger pour les automobilistes qui doivent doubler une auto immobilisée.

3. — Assurez-vous que l'auto que vous conduisez est en parfait ordre : freins, phares et feux, pneus, essuie-glace. Le meilleur des chauffeurs devient un danger public au volant d'une automobile défectueuse. Les frais de garage sont toujours moins douloureux que les frais d'hôpital.

4. — Assurez-vous aussi que vous êtes vous-même en bonne condition physique. Ne persistez pas à conduire quand le sommeil vous gagne : rangez-vous au bord de la route et faites un somme. Un simple mal de tête peut nuire à l'usage de vos facultés. Gardez-vous de l'aspirine à portée de la main.

5. — Au cours d'une longue randonnée, employez quelques trucs fort simples susceptibles de vous tenir en éveil : mâchez de la gomme, chantez à pleins poumons, asseyez-vous sur une planche de bois pendant quelque temps, enlevez vos chaussures à l'occasion.

6. — Arrêtez-vous de temps en temps, même quand vous ne vous sentez pas fatigués. Faites alors une courte marche. Prenez un café, aspergez-vous le visage d'eau, détendez-vous.

7. — Prenez la peine de vous tourner vers vos compagnons de voyage. Il ne faut pas toujours fixer la route droit devant soi. Regardez dans le rétroviseur (un bon chauffeur vise son miroir au moins à toutes les cinq secondes).

8. — Fiez-vous à votre jugement et non pas exclusivement aux indications des signaux routiers. Il se peut que vous ayez droit de passage, mais que fera l'autre chauffeur...

9. — Pensez aux autres automobilistes. Signalez assez longtemps à l'avance quand vous changez de travée et n'effectuez le passage que lorsque la voie est tout à fait libre.

En résumé : *Veillez, Surveillez et Vivez.*

Un accueil à la page!



Une bonne provision de délicieuse
bière Dow, que vous servirez bien
fraîche à vos amis...voilà bien
la meilleure façon de les recevoir
pendant la saison des Fêtes!

Dow

GARANTIE LA MEILLEURE – SEULE DOW EST "CLIMATISÉE"



Un peu de tout

" L'abominable homme des neiges " est-il Russe ?

Un groupe de montagnards et de gardes-forestiers russes qu'accompagnent les zoologistes, campe actuellement sur les hauts plateaux du Caucase. La mission qu'ils poursuivent est de découvrir et de capturer un ou plusieurs « Kaptars ».

Le « Kaptar », c'est un être d'apparence humaine qui ressemble comme un frère jumeau à « l'abominable homme des neiges » himalayen.

Les Russes assurent qu'ils ont découvert avant quiconque la brouette et la radio, la photo et le fil à couper le beurre ; ils ont les « Spoutniks » et les « Luniks ». Pourquoi n'auraient-ils pas aussi « l'abominable homme des neiges » ?

L'expédition actuelle a été organisée à la suite de déclarations — un peu tardives — faites par un médecin militaire de l'armée soviétique, lequel, en 1941, aurait pu examiner et même ausculter un « Kaptar » capturé dans la région montagneuse du Daghestan.

Voici ce qu'a déclaré ce médecin, le lieutenant-colonel Vazguen Karapetian :

« Devant nous se trouvait un être du sexe masculin, complètement nu. C'était indiscutablement un homme : toutes ses formes étaient humaines. La poitrine, le dos et les épaules étaient toutefois couverts de poils de couleur marron foncé, d'une longueur de deux à trois centimètres, l'ensemble rappelant la toison d'un ours. Au-dessous de la poitrine le poil était beaucoup plus long, doux et fin. Les mains étaient assez grossières, avec de rares poils. En revanche, les cheveux étaient longs, tombant jusqu'aux épaules et couvrant en partie le front. Le « Kaptar » ne portait ni barbe ni moustache, mais toute la figure était légèrement velue . . . »

Le médecin-colonel ajouta que cet être se tenait parfaitement droit, les mains aux hanches, que sa taille était d'environ un mètre 80, qu'il était très large d'épaules, très musclé, que sa figure était de couleur très foncée. Il avait été vivement frappé, d'autre part, par le regard « purement bestial » du « Kaptar ».

Mais en 1941, c'était la guerre, Vazguen Karapetian ne put remettre l'étrange créature à des savants qui l'auraient étudiée ; par la suite, personne ne put dire ce qu'il était advenu du « Kaptar » et la Science subit ainsi une perte sensible. Mais peut-être n'est-ce que partie remise : en effet, en 1957, un garde-chasse du Daghestan, V. K. Leontiev aperçut dans la montagne un autre de ces animaux d'apparence humaine. Des paysans lui contèrent que souvent les « Kaptars » viennent leur dérober du maïs et des pommes de terre.

V. K. Leontiev fait partie de l'expédition qui campe actuellement sur les plateaux du Caucase et l'on pense que son expérience sera précieuse à ceux qui veulent s'emparer d'un de ces êtres dont la description correspond si parfaitement à celle du « Yéti », « l'abominable homme des neiges » dont Sir Eric Shipton photographia les empreintes gigantesques sur un glacier hymalayen.

Les poulets victimes de l'automation

Une firme anglaise annonce qu'elle a mis au point une machine à tuer et à parer les poulets. C'est presque la fameuse machine des abattoirs de Chicago qui avale un cochon vivant par un bout et crache par l'autre bout des jambons et de saucissons !

En une heure, cet engin, peut « traiter » 1,250 poulets qui en sortent saignés, plumés, vidés et prêts à être mis au four. Les bêtes vivantes sont accrochées par les pattes à une chaîne de transmission qui n'arrête jamais de progresser. Une décharge électrique plonge les poulets dans l'inconscience, une lame leur tranche ensuite la veine jugulaire ; un premier traitement enlève le plus gros des plumes ; un bain de cire fait disparaître le restant du duvet, et ainsi de suite.

Un seul homme suffit à surveiller la machine.

Mieux que la chèvre de Monsieur Seguin

La chèvre de Monsieur Seguin, à ce que racontait Alphonse Daudet, s'était enfuie dans la montagne. Au soir, le loup survint et, toute la nuit, la chevrette lutta contre lui avec vaillance. Puis, au matin, épuisée, elle se coucha sur l'herbe tendre et le loup la mangea. La chèvre de Monsieur Ronzoni a fait mieux :

M. Ronzoni est un fermier de Dumenza, à une quarantaine de kilomètres de Varese, dans l'Italie du Nord. Or, une de ses chèvres disparut un soir. Le fermier crut que des voleurs l'avaient enlevée. Mais quelle ne fut pas sa surprise, un mois plus tard, de revoir la bête dans la montagne : dans un vallon du Mont Paglione, à 1,500 mètres d'altitude, elle allaitait deux bébés-chamois.

Les petits chamois s'enfuirent à toutes jambes dès qu'ils virent M. Ronzoni. La chèvre, elle, eut un moment d'hésitation. Elle se rapprocha d'abord de son maître puis, au moment où déjà le fermier tendait la main vers elle, elle fit un bond et prit la fuite, suivant ses deux nourrissons.

Espérons que le loup ne mangera pas la chèvre de M. Ronzoni comme il mangea la chèvre de Monsieur Seguin.

Le torpilleur se torpille lui-même

Une vedette lance-torpille de la marine italienne a réussi l'exploit de se torpiller elle-même :

Le petit bâtiment, mis à l'eau depuis une semaine à l'arsenal de La Spezia, effectuait au large de ce port ses essais de lancement : la première torpille, mal réglée, ne partit pas en ligne droite comme elle l'aurait dû, mais accomplit un demi-cercle parfait et vint frapper la vedette en plein milieu. Il s'agissait heureusement d'un engin d'exercice, sans charge détonnante. Mais les dégâts provoqués à la coque furent tels que le bâtiment eut quelque peine à regagner le port par ses propres moyens.

Le cerf assassin

Un fermier de la région de Wurzburg, en Bavière, n'étant pas revenu d'une partie de chasse, des recherches avaient permis de retrouver dans une clairière son cadavre percé de coups de poignard. Après un mois d'enquête, la police a acquis la preuve que l'assassin était . . . un cerf, dont les bois, aigus comme des stylets, avaient traversé le coeur du chasseur.

La perruche connaissait son adresse

Une perruche évadée avait été reprise sur un arbre, dans un jardin public d'Ealing, faubourg de Londres, et confiée à Mme Franklin, qui possède chez elle une grande volière. Pendant une semaine, l'oiseau se confina dans un silence boudeur. Puis un jour, il dit :

« B.B.C. . . . Programme populaire . . . B.B.C. . . . Programme populaire »

Mme Franklin se souvint alors avoir entendu, à la B.B.C. des disques enregistrés par la perruche Billy Squire, vedette du microsillon. Par la station de radio, elle eut l'adresse de la vraie propriétaire de Billy Squire, Mme Avis Squire, qui pleura d'émotion en retrouvant la fugitive.

L'estampillage des appareils ménagers: synonyme de sécurité et d'économie

Au cours de ces dernières années, l'emploi des appareils ménagers s'est beaucoup généralisé. Le nombre de foyers équipés d'un matériel moderne augmente constamment et les usagers deviennent de plus en plus difficiles. Mais, chose étrange, c'est surtout de l'aspect extérieur qu'ils se préoccupent en général sans se soucier de la mécanique. Or, tout comme « l'habit ne fait pas le moine », la carrosserie ne fait pas la machine ; les femmes n'y pensent pas toujours et se laissent séduire par une jolie couleur ou par des formes harmonieuses.

Madame, savez-vous qu'une couverture-chauffante doit subir treize épreuves avant d'être estampillée ? Ce qui vous permet d'éviter d'être électrocutée si vous êtes distraite et oubliez soit de la débrancher, soit de trop la plier ou de la laisser entre des draps humides. Vous pouvez donc dormir en toute tranquillité. Le fer à repasser subit un traitement qu'il doit supporter sans défaillance pour obtenir l'estampillage : pensez qu'il sera précipité dans le vide sur une plaque d'acier plus de dix mille fois ! S'il sort vainqueur d'une telle épreuve il ne risquera rien s'il vous arrive de le laisser tomber de temps à autre. Le chauffe-eau, lui, est particulièrement rudoyé : vingt dures épreuves l'attendent avant d'obtenir son « certificat de capacité ».

Les nombreux tests exigent des sacrifices financiers que le fabricant ne peut supporter sans en demander à l'usager une petite contre-partie qui s'amortit d'ailleurs rapidement : une sécurité absolue n'est pas le seul avantage donné par les machines estampillées, ces dernières sont également plus rationnelles et par conséquence plus économique.

Avant d'acheter son équipement ménager il faut se renseigner en comparant les différentes marques et bien peser les qualités de chaque appareil. On vérifiera si le modèle convoité est bien muni de son *label*, on étudiera le fonctionnement du moteur pour voir s'il est silencieux, pour contrôler la consommation et pour juger de sa capacité et de son rendement ; on terminera alors par des considérations d'ordre esthétique. Se laisser persuader par un excellent vendeur sans avoir pris toutes ces précautions serait une grave erreur, il faut pouvoir confronter vos propres observations avec ses arguments. On ne change pas d'appareils tous les ans, ils doivent pouvoir durer de longues années ; bien entretenus et utilisés d'après les recommandations du constructeur, ils ne nécessiteront pour ainsi dire aucune réparation.

Ne demandez pas trop à vos engins et dites-vous que la machine « à-tout-faire » est encore à l'heure actuelle une utopie. La technique et le progrès vont vite, mais ils ne peuvent pas vous munir d'un véritable robot pour le prix d'achat d'un seul appareil. Si vous avez entendu parler de ces merveilles électroniques susceptibles de résoudre tous vos problèmes en un clin d'oeil et sans que vous ayez besoin de faire autre chose que de commander, dites-vous qu'elles n'existent encore qu'au stade de prototype et ne seront fabriquées en série que d'ici de longues années.

Soyez bonne avec votre matériel, ne le traitez ni avec brusquerie ni avec négligence. Ne soyez pas curieuse et n'imitez pas votre fils qui pour voir ce qu'elle a dedans éventre la poupée de sa soeur ; laissez ce boîtier fermé et ne vous en préoccupez pas. Le moteur fonctionnera si vous n'entravez pas sa marche par une injection d'huile dont il n'a pas besoin ou par une mise au point que seul un professionnel saurait effectuer. Suivez les instructions fournies par le constructeur à la lettre et votre appareil et vous resterez bons amis.

Ne cherchez pas à faire des économies en achetant « bon marché ». Dans le domaine de l'équipement ménager la qualité est le premier facteur qui entre en jeu. Si vous n'avez pas assez d'argent pour faire l'acquisition d'un modèle sûr et garanti, attendez plutôt et continuez à faire des économies. C'est beaucoup plus sage que de prendre un matériel de deuxième ordre. Procédez par étapes et suivant vos moyens si vous voulez bénéficier de tous les avantages du confort moderne. Les femmes n'ayant pas jugé nécessaire de prendre cette précaution l'ont toujours amèrement regretté : elles se sont créé des soucis supplémentaires et inutiles au lieu de se libérer de tant de corvées.

Mais ne croyez pas qu'il faille toujours attendre pour avoir un engin encore plus perfectionné. En demandant constamment autre chose les constructeurs ne peuvent jamais amortir leurs installations et au lieu de pouvoir baisser leur prix en fabriquant en série un matériel ayant fait ses preuves, ils sont alors obligés d'investir trop souvent des sommes énormes pour changer leur production ...

CHARLOTTE RIX









a PRESSE-FRUITS DELUXE SILEX APPROUVÉ PAR SUNKIST — avec passe-jus magique à mouvements oscillants 30.25
MODÈLE RÉGULIER 22.25

b ENSEMBLE À COCKTAILS ÉLECTRIQUE PAR SILEX — Cadeau idéal pour le barman amateur 31.75

c AIGUISEUR ÉLECTRIQUE SILEX POUR COUTEAUX ET CISEAUX — nouveau modèle, tranchant parfait en un clin d'oeil 20.25

d NOUVELLE CARAFE STARBURST AVEC RÉCHAUD À CHANDELLE — modèle nouveau et moderne, idéal pour servir le café instantané. 8 tasses 8.50 12 tasses 9.50

e NOUVEAU PERCOLATEUR AUTOMATIQUE EN VERRE Admirez sa propreté étincelante — dégustez un meilleur café! 39.95

f CAFETIÈRE ÉLECTRIQUE SILEX 23.50
Autres modèles à partir de $4.50 en montant.

g MÉLANGEUR ÉLECTRIQUE SILEX — HAUTE VÉLOCITÉ — 2 VITESSES — Multiples opérations, depuis mélanger jusqu'à liquéfier 39.95

h GRILLEUR-RÔTISSEUR SILEX — AVEC CONTRÔLE AUTOMATIQUE DE CHALEUR — grille, rôtit et réchauffe 21.25

i NOUVEL APPAREIL ÉLECTRIQUE — 3 DANS 1 — TRANCHE, DÉCHIQUETTE ET RAPE variété d'usage, idéal pour salades, etc. 39.95

j RÉCHAUD POUR ALIMENTS ET PETITS PAINS — conserve les mets chauds, idéal pour service genre buffet 13.25

Pour obtenir gratuitement le livre de suggestions pour cadeaux SILEX intitulé "GIFT IDEA BOOK" en couleurs, écrivez à:

THE SILEX COMPANY LIMITED, IBERVILLE, QUE.

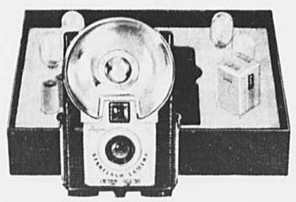


Captez à tout jamais l'expression joyeuse d'un enfant le matin de Noël !

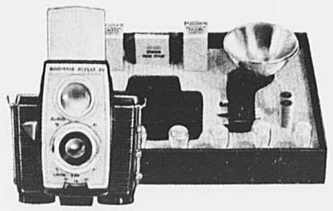
Kodak suggère un Noël

Donnez des cadeaux Kodak pour un joyeux Noël !

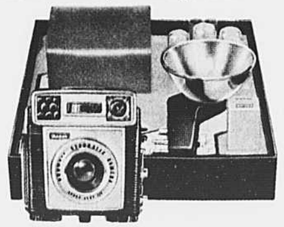
La joie de Noël commence de très bonne heure—et ne finit *jamais*—avec des cadeaux Kodak qui disent: "Ouvrez-moi le premier !" Un cadeau Kodak est ce qu'il y a de mieux dans son genre, qu'il coûte environ $10 ou bien plus cher que cela.



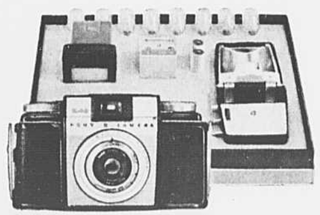
Toujours prêt pour des instantanés: Nécessaire complet—idéal pour les débutants; parfait comme camera "supplémentaire". Camera Brownie Starflash avec *flasholder à même*, lampes, piles, film . . . $11.55.



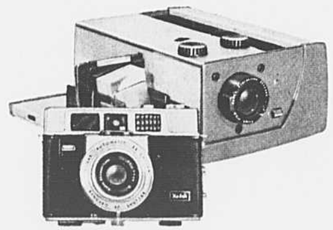
Visée sûre et facile. La Camera Brownie Reflex 20 a la commodité de la visée reflex. Vous voyez la photo en grand *avant* de la prendre. Camera, flasholder, lampes, piles, films . . . le tout pour $26.75.



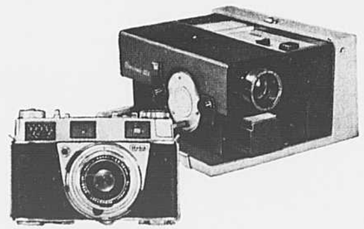
Photos automatiques—prix d'une Brownie! Camera Brownie Starmatic à oeil électrique à même. Mesure la lumière, règle l'objectif. Camera, étui, flasholder, lampes, piles, film . . . le tout pour $52.50.



Diapositives en couleurs étincelantes. La Camera Kodak Pony II a un aspect et un rendement superbes. Camera avec Flasholder de poche Kodak, lampes, piles, Film Kodachrome, visionneuse . . . $47.50.



Automatique — pour diapositives en couleurs. Camera Kodak Automatic 35 à oeil électrique et contrôle automatique du temps de pose; objectif *f*/2.8 . . . $98.50. Projecteur Kodak 300 . . . à partir de $74.50.



Superbes pour le 35mm. Camera Kodak Retina IIIS avec contrôle du temps de pose par posemètre électrique, objectifs interchangeables . . . $157.50. Projecteur Kodak Cavalcade 520 . . . $157.50.

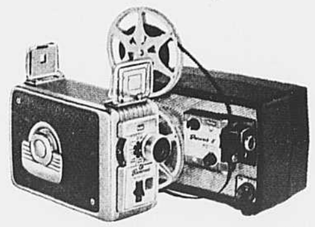
Beaucoup de marchands Kodak offrent des facilités de paiement. Les prix sont sujets à changement sans préavis.

CANADIAN KODAK

"Donnez et Prenez"

Prenez des photos pour capter toute la joie !

A Noël, on peut *donner* . . . et aussi *prendre*. Avec un cadeau Kodak, vous prendrez beaucoup de jolies photos claires et nettes qui vous rappelleront toute la joie de votre Noël, et que vous pourrez envoyer à ceux qui n'étaient pas là.



Ciné-camera et projecteur—seulement $93.20! Camera Brownie Movie *f*/2.3 qui prend de jolies vues animées de 8mm . . . $38.25. Projecteur Brownie 8 Movie qui les montre clairement . . . $54.95.



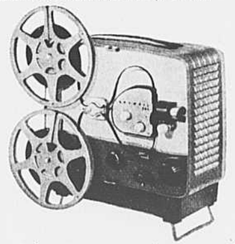
Trois cameras de 8mm en une — valeur exceptionnelle: Camera Brownie Movie *f*/1.9 à Tourelle, à 3 objectifs: vues ordinaires, téléphoto et grand angle sur rotation de la tourelle . . . $79.95.



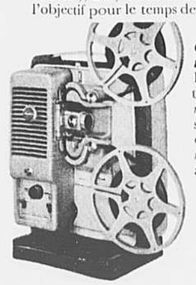
Ciné-camera automatique — prix d'une Brownie! Remarquable Camera de 8mm Brownie Automatic Movie *f*/2.3; l'oeil électrique règle *automatiquement* l'objectif pour le temps de pose . . . $89.50.



Ciné-camera à tourelle avec posemètre. Camera de 8mm Kodak Cine Scopemeter *f*/1.9 à Tourelle, avec posemètre et filtres à même. Prend des vues ordinaires, grand angle et téléphoto . . . $119.50.



Brillant ciné-projecteur — valeur merveilleuse! Projecteur Brownie 500 Movie pour 8mm, lampe ultra-brillante. Action inversée et "vue par vue" ainsi que projection ordinaire . . . $99.50.



Ciné-projecteur de 8mm entièrement automatique. Le Projecteur Kodak Cine Showtime enfile lui-même *complètement* le film—le place même sur la bobine d'enroulement—et la projection commence *automatiquement*. Nouvelle lampe à intensité élevée . . . $175.

Kodak
— une marque déposée depuis 1888

CO., LIMITED, Toronto 15, Ontario

SUR TOUTES LES SCÈNES

par Francine Montpetit-Poirier

GILLES PELLETIER — EN VEDETTE

La gendarmerie Royale du Canada, l'un des plus célèbres corps policiers au monde, est maintenant à l'honneur sur nos écrans de télévision. Depuis longtemps, documentaires et dramatisations cinématographiques nous ont familiarisés avec Scotland Yard, le F.B.I. ou le Deuxième Bureau français. Seul, le corps policier canadien, que le langage populaire désigne sous le nom de « Police Montée », manquait à l'appel. Cette lacune, avouons-le, méritait d'être comblée. Le Canada se devait de faire connaître, à son tour, aux Canadiens d'abord, peut-être au monde entier, son illustre police fédérale.

Pour la première fois, en effet, une des plus importantes industries du film au pays, la Crawley Films Ltd., vient de tourner pour la télévision, en deux versions originales, une série de 39 courts métrages intitulée comme il se doit : *Gendarmerie Royale*.

Le scénario raconte les aventures vécues par un détachement de trois policiers fédéraux en mission sur un territoire de 200 milles dont le coeur se situe à Shamattawa, village fictif d'environ 4,000 âmes. Le caporal Gagnier et les constables Frank Scott et Mitchell ont la lourde responsabilité de faire régner l'ordre et respecter la loi dans cette région.

Les scènes d'extérieur se déroulant à Shamattawa furent tournées à Aylmer, dans la province de Québec, cette petite ville offrant les mêmes caractéristiques que le bourg fictif. Les scènes d'intérieur furent réalisées au studio de la Crawley à Old Chelsea. Quelques épisodes furent tournées sur place, directement dans les Prairies.

Le caporal Gagnier, rôle tenu par Gilles Pelletier, commande le détachement. Ce vétéran de la Gendarmerie compte 17 ans de service. C'est un fin gourmet, doté d'un caractère de chef, collectionneur de sculptures esquimaudes par surcroît. Policier accompli, le caporal Gagnier laisse planer une sorte de mystère sur sa situation de célibataire.

Les jeunes comme les moins jeunes seront intéressés par cette série qui fera revivre, à travers une action dramatique, la vie et les préoccupations quotidiennes d'un officier de la Gendarmerie. Les membres de ce corps sont souvent mis en face de situations extraordinaires : ainsi, ils peuvent aussi bien aider un jour à l'accouchement d'un bébé et le lendemain procéder à l'arrestation d'un grand criminel ou à un sauvetage dramatique dans les vastes étendues de l'Arctique.

Un studio construit pour la série

A 14 milles au nord d'Ottawa, sur les hauteurs de la Gatineau, se dresse un nouvel édifice : le studio d'Old Chelsea que la Crawley a fait spécialement construire pour la production de la série. Bâti sur l'emplacement d'une vieille ferme, avec ses 40 acres de terrain, le nouveau studio couvre 10,400 pieds carrés. Ce site a été choisi parce qu'il répondait exactement aux exigences du film.

Les décors offrent une ressemblance frappante avec l'extérieur des rues et des maisons d'Aylmer dont nous avons parlé tantôt.

C'est en juin 1958 que commencèrent les travaux de construction du centre cinématographique dont le plateau mesure 60 pieds sur 80 et s'élève jusqu'à 27 pieds de haut. Il comprend également un atelier, une cantine, des salles d'habillage, des loges et des locaux pour l'entreposage des caméras.

Difficultés techniques

Le premier tour de manivelle de l'émission, fut donné le lundi 1er décembre 1958. Venu d'Hollywood spécialement pour tourner les premiers épisodes, le réalisateur Bernard Girard dut affronter une température très rigoureuse, le thermomètre descendant sous « zéro ». A six heures trente du soir, Girard devait lancer le fameux *Silence, on tourne.* Le froid était si vif qu'il fallut se servir de radiateurs spéciaux pour réchauffer les caméras et leur permettre de fonctionner. Les éclairagistes accomplirent, ce jour-là, de véritables tours de force. Traînant à travers la poudrerie qui faisait rage leur lourd et encombrant matériel, ils réussirent malgré tout à se placer aux endroits prévus par le réalisateur. On alla même jusqu'à fabriquer, à l'aide d'un vieil avion dont les ailes avaient été sciées, un ventilateur spécial afin de dégager les tourbillons de neige qui encombraient les lieux du tournage. Toujours dans le but de combattre la poudrerie, on dut faire venir des souffleuses géantes normalement utilisées pour enlever la neige sur les pistes d'aérodrome.

Comment parler des prouesses et des difficultés techniques sans faire allusion à un être extraordinaire, l'accessoiriste Ed Fowlie ? Il avait quitté le groupe de Walt Disney, qui tournait alors des scènes dans les Alpes suisses, pour se joindre à l'équipe de la Crawley. C'est lui qui mit au point la fameuse chute du train dans le film *Le Pont de la Rivière Kwaï*, et lui encore qui conduisit la locomotive à l'instant du plongeon ! . . .

L'accessoiriste en question trouva à Old Chelsea plus d'une occasion de mettre son talent en valeur. Il prépara l'incendie d'une grange, organisa, pour les besoins de la cause, une bataille entre un chien et un renard enragé ; imagina une étendue de glace qui craquait sous les pieds des trois policiers fédéraux. Cette dernière scène donne l'illusion que les héros traversent, à leurs risques et périls, un lac à peine gelé . . .

Gilles Pelletier

Le rôle du caporal Gagnier, nous l'avons dit tantôt, a été confié à Gilles Pelletier.

Fils du notaire et de madame Albert Pelletier et frère de la grande comédienne Denise Pelletier, il est né le 22 mars 1925 à St-Jovite. Il fit ses études à Montréal, aux collèges Ste-Marie et Jean-de-Brébeuf et s'inscrivit ensuite à l'école Polytechnique. En 1942, alors que la Deuxième Grande Guerre entre dans une phase critique, Gilles, qui n'a que 17 ans, s'engage dans les Forces Françaises Libres. Grâce à une autorisation spéciale du général de Gaulle, il est admis à l'école Navale, repliée à Portsmouth en Angleterre. C'est là que, entre les cours théoriques, il part avec ses camarades accompagner les convois alliés qui traversent l'Atlantique. Cependant, devant renoncer à sa citoyenneté canadienne pour devenir officier dans la marine nationale française, il ne peut s'y résoudre. Démobilisé, il rentre au pays et s'inscrit à l'Ecole des Beaux Arts de Montréal. Six mois plus tard, il part pour New-York où il vient d'obtenir un poste à bord d'un bateau de la marine marchande. Le navire coule et son capitaine meurt dans la tragédie. Cette fois, Gilles Pelletier doit définitivement renoncer à se tailler une carrière maritime. Il se lance alors dans l'art dramatique où sa soeur Denise l'a précédé de quatre ans.

Il étudie avec Sita Riddez et ensuite avec Marcel Chabrier. En 1946, il fait ses débuts à la radio avec Jacques Auger qui dirige alors le programme *Les Grands Classiques*. Ses rôles, depuis, ne se comptent plus tant à la scène, à la radio qu'à la télévision. Le « Théâtre-Club » lui confie l'un des principaux rôles dans *Les Trois Mousquetaires* ; *Topaze* de

[*Lire la suite page* 51]



Ils se sont offert à chacun un Parker 61

Elle avait cherché à lui donner ce qu'il désirait—
Il avait cherché à lui donner quelque chose de personnel—
Et ils ont tous les deux réussi!

Germaine avait décidé que cette fois-ci, elle chercherait quelque chose d'original. Plus de balles de golf, plus de portefeuille . . . et que Robert s'achète lui-même ses cravates. Pour ce Noël, elle lui donnera ce que vraiment il désire . . . ce que tous, au bureau, lui envieront. Elle a choisi pour Robert un Parker 61. $22.50, après tout, ce n'est pas tellement cher pour avoir ce qui se fait de mieux dans le genre. Et puis, à chaque fois qu'il s'en servira, il pensera à elle.

Il avait décidé de donner à Germaine quelque chose d'utile . . . mais quelque chose qu'elle aime. Il pensa d'abord aux cadeaux classiques—boucles d'oreilles, parfums, chandails (mais il ne peut jamais se rappeler sa taille) . . . puis il bondit sur le Parker 61. On peut dire d'ailleurs que c'est un vrai bijou. Elle se sert de son Parker 61 chaque jour et pense à lui.

$22.50*
JUSQU'À $185
PORTE-MINES ASSORTIS À PARTIR DE $7.50
* *Prix de détail suggéré*

Le Parker 61 se remplit par capillarité . . . pas de levier, pas de tube de remplissage; partant, pas de tache. En modèle avec capuchon doublé or 14 carats ou en Lustraloy ton argent. Choix de couleurs originales: Furie Rouge, Bleu Horizon, Vert Ondine, Noir, Fusain.

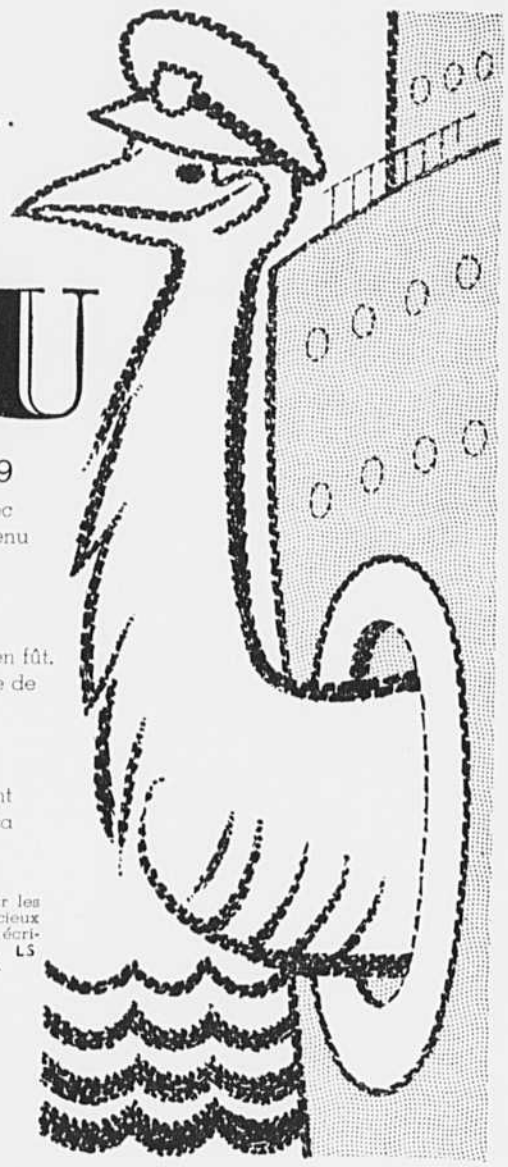
LE STYLO 61 À ACTION CAPILLAIRE **Parker**

LE STYLO LE PLUS RECHERCHÉ AU MONDE

PARKER PEN CO., LTD., DON MILLS, ONTARIO (METROPOLITAN TORONTO)

ORGUEIL
DE L'AUSTRALIE...

VINS
EMU



Le porto rouge Emu 999

Longuement vieilli et mélangé avec art, ce grand vin de dessert a obtenu 4 médailles d'or internationales.

Le sherry Emu

Demi-sec, bien équilibré et vieilli en fût. C'est faire preuve de bon goût que de servir ce délicieux apéritif.

Le sherry Dryad

Ce sherry blanc, sec, est hautement réputé pour son bouquet subtil et sa délicate couleur ambrée.

GRATIS: Une superbe brochure sur les vins australiens Emu . . . un guide précieux pour vos réceptions. Demandez-la en écrivant à Emu (Canada) Ltd., Dép. LS 1126 ouest, rue Sherbrooke, Montréal.

Marque déposée

[*Suite de la page* 9] impatience. Le dimanche 21 juillet, à 1 h. 45, assise dans un coin de couloir, elle quitte Paris. Il fait beau. Elle rit. Elle est gaie. Elle ne se doute pas que les mois qui vont venir vont être les plus pénibles de sa vie.

VIII. — *Son film va rapporter deux millions. — Hollywood lui offre des contrats de* 300 *mille dollars. Mais B.B., continuant de douter, murmure : « Je m'ennuie ! »*

Torremolinos, c'est au bout du monde, c'est-à-dire à six milles de Malaga, un village perdu au milieu d'une terre rouge et brûlée. Un peu à l'écart des maisons, Brigitte habite une villa blanche que protège une haie de roseaux secs.

Elle n'en sort que pour tourner les séquences des *Bijoutiers du clair de lune*.

La chaleur est terrible. Dans l'ombre de sa chambre, Brigitte passe ses soirées sur son lit. Sur sa table de chevet, il y a un gros livre dont le titre surprend : *Le voyage au bout de la nuit.*

En septembre, elle a fêté ses vingt-trois ans. Dans un restaurant on a bu de la sangria. Il y avait un gâteau avec des bougies. Brigitte a dansé avec Stephen Boyd, son partenaire. Un instant, elle a semblé heureuse. Elle a même invité tout le monde dans sa petite maison blanche.

— Venez, disait-elle, on va s'amuser. Il y aura des gitans On va bien s'amuser.

A 1 heure du matin, il y avait trois cents personnes un peu ivres et un âne étonné, Chorro. Des gens ont commencé à se disputer. Brigitte a pris peur. Elle a voulu soudain qu'ils s'en aillent tous. On s'est alors aperçu que des objets avaient disparu : une montre, un appareil de photo, un portefeuille. Et B.B. a pleuré.

Pour la consoler, il n'y avait que ses hôtes, les animaux qu'elle ramasse un peu partout et sa petite suite, sa maquilleuse, et Beauvalet, son photographe personnel. Tous trois vivent avec elle dans la petite maison. Ils font bourse commune. Ils ont une indemnité journalière de 18 dollars par personne. En Espagne, c'est la richesse. Pourtant, c'est à peine s'ils équilibrent leur budget, car B.B. dépense une fortune en téléphone. Presque tous les jours, parfois plusieurs fois par jour, elle téléphone à Paris. Le roman où Jean-Louis Trintignant apportait sa simplicité est déjà sur sa fin. B.B. a rencontré un hidalgo si beau qu'on le croirait entretenu par le syndicat d'initiative. Il s'appelle Gustavo Rojo.

Gustavo psychanalyse Brigitte

Deux ou trois fois, Gustavo Rojo a été reçu à la villa aux roseaux. Il en a profité pour alerter la presse espagnole. Le *Sabado Grafito* a publié un article sur « l'amoureux de B.B. ». Détail humain et propre à éprouver les âmes sensibles, Gustavo Rojo vient de perdre sa femme. Avec ce souci de la confession qu'ont les vedettes avant la gloire — après, toute allusion à leur vie privée, qu'elles ont largement étalée leur paraît comme généralement diffamatoire — il le dit d'ailleurs aux journalistes accourus :

— Nous sommes de grands amis. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un grand amour et d'ailleurs nos carrières l'interdiraient. La mienne est au Mexique et en Espagne, celle de B.B. en France. Mais nous continuerons à nous voir. Nous nous plaisons parce que nous nous sommes rencontrés dans des circonstances sentimentales semblables. Nous étions désespérés, moi de la mort de ma femme, elle d'un échec sentimental. Nous nous sommes tout de suite compris profondément. Brigitte a un grand besoin d'affection. C'est une enfant dans un corps de femme. Elle s'est mariée à un âge où les filles jouent encore à la poupée et il a fallu vivre une vie de personne adulte. Depuis, on s'est ingénié à satisfaire tous ses caprices, mais on ne lui a apporté ni affection ni tendresse. Elle est seule. Elle me l'a dit. A Torremolinos, je lui ai montré l'article du *Sabado Grafico* et lui ai demandé si cela ne risquait pas de lui nuire. « Oh non ! m'a-t-elle répondu. Cela ne me gêne pas du tout. En France, je n'ai plus personne. Je suis libre, je puis faire ce qu'il me plaît ».

Naturellement, les journaux français s'emparaient de l'affaire. Pour apaiser Trintignant, B.B. démentait. Puis, à Rojo, elle démentait qu'elle avait démenti en même temps qu'elle annonçait son prochain mariage avec Jean-Louis. Ce qui était pour le moins curieux puisque Trintignant était toujours marié avec une dame dénommée Colette et qui ne semblait pas décidée à s'en laisser conter. Tout cela témoignait du désarroi où se trouvait Brigitte. Epuisée nerveusement, fatiguée par un tournage long et difficultueux, éprouvée par le climat, il lui paraissait soudain que sa vie était ratée, parce qu'elle n'avait pas rencontré l'homme qu'il lui aurait fallu. Le désordre de son existence n'était que la preuve d'un secret besoin d'unité et de paix que devait aviver la présence de Vadim et d'Annette, sa nouvelle épouse. Et les crises qui allaient suivre n'étaient que les conséquences de cette quête éperdue de certitude et de confiance.

Mais le diable créa B. B.

On le vit ces dernières semaines où Brigitte, disposant enfin de quelques jours de vacances, se livra à d'incessants voyages, sans but, partant en pleine nuit pour Cassis, ne tenant pas en place, filant à Saint-Tropez, allant, venant, comme si elle se fuyait elle-même, et toujours se plaignant au téléphone :

— Je m'ennuie.

Pourtant, jamais actrice n'a été aussi comblée. Dans son grand bureau de l'avenue Kléber, M. Raoul Levy, producteur associé de Mlle Bardot, est en relations quotidiennes avec les Etats-Unis où déferle le « raz de marée B.B. ».

— Il y a dix jours c'était bien, dit-il. Maintenant c'est formidable. *Et Dieu créa la femme (and God created woman)*, à quoi la publicité répond par *But Devil invented Brigitte Bardot (mais le Diable inventa Brigitte Bardot)* va rapporter 2 millions de dollars. On n'aura jamais vu ça : les recettes d'un film français en Amérique dépasser celles des grandes machines d'Hollywood, du style *Les Dix Commandements* par exemple.

C'est vrai. On n'a jamais vu ça et c'est ce qui donne quelque intérêt au cas Bardot. Elle peut agacer, paraître sans intérêt, provoquer des réactions hostiles, il y a tout de même un phénomène Bardot : celui d'une jeune femme à peine sortie de l'enfance et dont le film rapportera des bénéfices inespérés. Avant elle, les films français présentés aux Etats-Unis n'étaient pas doublés en anglais mais sous-titrés. Ils n'étaient pas normalement projetés dans tout le pays, suivant le système de distribution normal mais simplement donnés dans quelques salles spécialisées de deux ou trois grandes villes.

Avec Brigitte Bardot, cela change. Les films sont doublés ou projetés en version anglaise parce que pour *Et Dieu créa la femme*, en neuf semaines d'exclusivité dans un seul cinéma de New-York, les recettes ont été de 150,000 dollars, quand à Paris elles n'étaient que de 140,000. Même les plus mauvais films comme *La lumière d'en face (The light across the street)* sont demandés. *En effeuillant la marguerite* devient *Please, Mr. Balzac*, et *La mariée est trop belle, The bride is much too beautiful.*

Devant cette vague, quelques états protestent. A Memphis (Tennessee), un tribunal de femmes a interdit de séjour B.B. :

— Son film est impudique, lascif et immoral, a déclaré Mme B. F. Edwards.

Mais cela n'empêche pas Hollywood de lui offrir des contrats de 300,000 dollars. Et cela ne fait que commencer, dit M. Raoul Levy. Brigitte, c'est dans dix ans qu'elle sera le mieux. Morphologiquement, elle est longue. Elle n'est pas de celles qui épaississent.

Un continent nouveau l'attend. Depuis Garbo, Marlène Dietrich et Danielle Darieux nous n'avions pas eu de pareils phénomènes d'engouement collectif. Les plus grands metteurs en scène l'espèrent. Les plus grands comédiens redoutent de tourner avec elle car ils ont peur de n'être qu'un faire-valoir et cependant dans la solitude de son appartement, B.B. triomphante et vulnérable continue de douter d'elle, de scruter son miroir et de répéter :

— Je m'ennuie.

IX. — *L'aventure est au bout de la rue.*

Nous sommes à ce moment au début du printemps 1958. Brigitte a commencé de tourner *La Femme et le Pantin* sous la direction de Julien Duvivier. Sa gloire est au zénith. On la voit souvent dans un petit bistrot non loin de Notre-Dame acompagnée de la dernière coqueluche de Paris, le comédien athlète Raf Valone. Celui-ci fait d'elle une curieuse déclaration qui semble annoncer déjà la mue prochaine :

— La plus belle chose de Brigitte, ce ne sont pas ses jambes, c'est son front. Lorsque Arthur Miller disait « Marilyn a aussi un cerveau » tout le monde le moquait. Et puis Marilyn Monroe a prouvé effectivement qu'elle avait aussi un cerveau. Moi je vous dis que Brigitte Bardot peut être une vraie actrice et une vraie femme. Il suffira pour cela de peu de choses.

Mais ce peu de chose, il ne paraît pas que B.B. soit encore prête à l'accueillir. Ces mois d'avril et de mai 1958 sont parmi les plus fous de sa vie. *Look*, le plus grand journal familial américain paraît avec une couverture représentant d'un côté le Président Eisenhower et de l'autre B.B. Un grand journal du soir français lui consacre un feuilleton qui dure huit jours et que reprend la presse mondiale. Cela n'empêche pas Brigitte de déclarer « que tous les journalistes sont des s . . . » et de se brouiller avec ses meilleurs amis de la presse.

C'est dans ce climat psychologique qu'elle se rend un jour rue Caumartin. On y enregistre sur disque la musique de *Et Dieu créa la femme*. Dans l'antichambre, un jeune homme de taille moyenne, joli garçon, habillé sans ce débraillé artiste qu'affectent souvent d'aimer les amis de B.B. est assis sur le coin d'une table. Près de lui, dans un étui de cuir fauve, il y a une guitare.

Ray Ventura fait les présentations :

— Vous connaissez Sacha Distel, Brigitte ? C'est mon neveu.

Brigitte a son petit sourire mécanique. Elle pense : « Il a l'air tranquille et doux ». Elle remarque surtout qu'il a des yeux verts : « On dirait des feuilles de marronnier », songe-t-elle. Elle se rappelle vaguement l'avoir vu un jour avec Greco. On a dit aussi qu'il avait été un moment le chevalier servant de Jeanne Moreau.

« Au bonheur des Dames, quoi ! » ricane Brigitte pour elle-même.

Le garçon se sentant observé rosit légèrement. Malgré une certaine habitude du « Tout-Paris », il ne s'est jamais défait de sa timidité. Quand il était chez Gréco, et que les journalistes arrivaient, il faisait discrètement la jeune fille de la maison, servait le whisky, bafouillait quelques mots inintelligibles et s'enfuyait en rasant la rampe de l'escalier, si bien que la concierge disait :

— Je vois quelquefois entrer ce jeune homme mais je ne le vois jamais ressortir.

Brigitte écoute les premiers enregistrements de *Et Dieu créa la femme*, puis elle s'en va. Elle ne se doute pas qu'une aventure vient de naître au coin de cette rue Caumartin.

Le bonheur dans l'été

Trois mois plus tard, en juillet, Brigitte Bardot termine *La Femme et le Pantin* au studio de Boulogne Billancourt. Un matin, en arrivant, dans le couloir de la production, elle rencontre le nonchalant garçon aux yeux verts

— Tiens, c'est vous, dit Brigitte.

— Bonjour, madame, dit Sacha Distel toujours cérémonieux. Vous n'êtes pas encore en vacances ?

La conversation s'engage. Sacha Distel a été pressenti pour jouer un rôle dans *Christine*, le prochain film de Romy Schneider. Il est venu faire un bout d'essai.

— Mais j'ai été très mauvais, dit-il. On ne me retiendra sûrement pas.

Effectivement, le rôle devait être donné à Alain Delon.

Brigitte éclate de rire :

— Vous ne serez jamais aussi mauvais que j'ai pu l'être, dit-elle. Et pourtant, voyez, ça ne m'a pas trop mal réussi.

Et puis, après un temps d'arrêt :

— Et si vous n'êtes pas pris, qu'allez-vous faire cet été ?

— Les casinos, sur la côte.

— Vous viendrez à Saint-Trop ?

— Certainement.

— Alors à Saint-Trop, Sacha.

— A Saint-Trop, Brigitte.

En une seconde, la super-star et l'apprenti-vedette se sont transformés en une jeune femme de vingt-trois ans et un jeune homme de vingt-cinq qui a des yeux très tendres.

A Saint-Tropez, serrée entre les roseaux et la mer, Brigitte Bardot a acheté une villa qui s'appelle *La Madrague*. Le dernier tour de manivelle de *La Femme et le Pantin* donné, elle a traversé Paris à 90 milles-heure pour venir s'y enfermer avec quelques amis. Il y a là le pianiste de jazz Claude Bolling, Maguy la doublure de B. B., Jean-Claude Simon et un professeur de plongée sous-marine qui est antiquaire dans le civil : Gérard Appel.

Pour entrer dans le domaine et pénétrer sur la plage privée, il faut montrer patte blanche et rares sont les élus. On voit pourtant quelquefois Christian Marquand, Franco Interlenghi, qui joua dans *Sciuscia*. En route pour Rome où il va retrouver sa femme et ses enfants, Raf Valone s'arrête également, le temps d'un week-end. A tous, Brigitte impose son rythme de vie. Lever à midi, bain, déjeuner de crudités, sieste, musique, courses à bord du Chriscraft de Jean-Claude Simon. Bain, dîner, danse dans la salle commune ou sortie en force pour aller faire la révolution à l'*Esquinaude*, au *Tropicana*, au *Club des Murènes* ou à *La Licorne*.

Parfois, le matin, quand elle s'est réveillée avec beaucoup d'appétit, Brigitte part faire son marché. En pantalon de Léopard, et corsage moulé, les reins creusés sur sa grosse bicyclette hollandaise. Apparemment indifférente à l'émotion qu'elle provoque. Elle roule le long du port des Canoubiers et s'arrête dans les boutiques pour marchander des légumes et des fruits.

Telle est la vie qu'elle aime dans la chaleur de l'été et de l'amitié des garçons. Elle ne boit pas. Elle fume à peine. Il lui suffit de demeurer épanouie au soleil, des heures durant, mais nul ne se demande quels sont les rêves qui l'habitent lorsqu'on la voit derrière ses lunettes noires.

Un jour, de l'autre côté du mur qui défend la propriété, elle entend chanter. C'est une chanson espagnole : *Soldato di Levitano*. La voix est fraîche que soutient une frémissante guitare. Curieuse, Brigitte se hisse, se hausse et brusquement découvre Sacha Distel.

— Tiens, c'est vous.

C'est lui.

— Faites donc le tour. Venez vous baigner ici.

Il feint d'avoir peur de gêner. Brigitte insiste. Bientôt, ensemble ils nagent vers le large, seuls sur la mer où palpitent des paillettes de soleil. Sur la plage, ils se sèchent ensemble. Comme beaucoup de jeunes, leur conversation se réduit à quelques phrases mais qui suffisent à exprimer le bonheur qui les envahit. En mots rapides, Sacha dit sa jeunesse :

— J'ai passé mon bachot au lycée Claude Bernard. La seule chose qui m'intéressait, c'était la musique.

— Moi aussi, dit Brigitte. La seule chose qui me fait sortir de moi, c'est la musique et la danse.

— La musique de jazz, bien sûr, dit Sacha.

— Oui, la musique de jazz.

— Maintenant, je commence à chanter. Je viens d'enregistrer quatre disques.

— Ça marche ?

— On ne peut pas dire, c'est encore trop tôt.

— Où habitez-vous, demande Brigitte.

— A Paris, j'ai un petit appartement près du Quai aux Fleurs. C'est pratique puisque je joue dans l'orchestre du Club St-Germain, rue Saint-Benoît.

— Et ici ?

— Ici ? Je suis à l'hôtel.

— Ça n'existe pas, dit Brigitte. Vous allez venir à *La Madrague*, comme tous les copains.

— Pensez-vous ; je ne veux pas vous déranger.

Mais le lendemain, quand B. B. s'éveille il y a la chanson d'une guitare dans le jardin. Petit à petit, ce sont les autres amis qui disparaissent discrètement. Brigitte et Sacha se promènent maintenant seuls, à pied dans la nuit bleue de Saint-Tropez. C'est le bonheur dans l'été.

Sacha Distel : "Voici ma fiancée"

Antibes a la fièvre. A la mairie le batteur Moustache se marie. Dans la salle il y a les couples de l'actualité 1958. Belinda Lee et le Prince Orsini, Noëlle Adam et Sidney Chaplin, Brigitte Bardot et Sacha Distel.

Le soir, à la Californie, chez Eddie Barclay, on assiste à un véritable Niagara de Whisky et de champagne. Deux starlettes font des matches de poitrine. Henri Salvador et Hazel Scott chantent ensemble du New-Orleans. Brigitte et Sacha ne se quittent pas, dansent ensemble, se promènent ensemble, se tiennent les mains et se sourient. On les presse de questions.

— Alors, à quand les fiançailles ?

— Mais non, proteste Distel. J'apprends seulement la guitare à Brigitte, un point c'est tout.

Cependant, quelques jours plus tard, la voiture de B. B. s'arrête devant une villa de Villefranche-sur-Mer. C'est là qu'habitent les parents de Sacha Distel. Sacha a déjà dit à sa mère :

— Tu sais, elle est beaucoup mieux que tout ce qu'on en dit.

Quelques jours plus tard, Madame Distel confie à des amis :

— C'est vrai que Brigitte est charmante. Pendant deux heures nous avons parlé « maison ». Je crois qu'il y a en elle comme une nostalgie de n'avoir pas été une simple bourgeoise.

— Est-ce vrai qu'elle a mauvais caractère ?

— Je n'ai pu m'en rendre compte. Elle m'a donné l'impression de n'avoir qu'une idée en tête : faire plaisir à Sacha.

De fait, pour Sacha, Brigitte, qui est très craintive, a osé apprendre à faire du ski nautique. Pour lui, elle s'est rendue à Venise alors qu'elle a horreur du Festival. Avec une touchante gentillesse, dès son retour à Paris à la fin de l'été, elle a tout fait pour aider au lancement du jeune guitariste. Alors qu'actuellement elle n'a aucun besoin de scandale publicitaire, qu'elle redoute même les manifestations de foule, elle a accepté de venir signer le disque *Brigitte* à l'Olympia. Et, ce soir-là, Bruno Coquatrix a encore tremblé pour ses fauteuils.

Partout on les a vus ensemble. Partout elle a fait bénéficier Sacha Distel de son crédit et de sa gloire et c'est elle qui l'a poussé à partir pour New-York afin de montrer aux Américains le visage de l'homme qui a saisi l'insaisissable B. B.

Est-ce dire pour autant que sa vie est désormais fixée ? Qui peut le prétendre ? 1959 vient de naître au Casino de Cannes. Sacha Distel a pris Brigitte dans ses bras.

— Je te souhaite beaucoup de bonheur, dit-il. Je souhaite que se réalise tout ce dont tu rêves depuis longtemps.

Brigitte ne répond pas. Sa lèvre se gonfle comme lorsqu'elle est émue et elle serre longuement la main de ce garçon.

X. — *« Avec Jacques, je fais peut-être une bêtise, mais c'est plus fort que moi. »*

Tous les techniciens ont les yeux fixés sur la carcasse d'avion en carton ondulé installée sur l'un des plateaux du studio de Joinville. Pour cette scène de *Babette s'en va-t-en guerre*, Brigitte Bardot et Jacques Charrier doivent échanger un court baiser.

— Est-ce vraiment de la conscience professionnelle ? murmure quelqu'un entre ses dents.

Le baiser s'est prolongé quarante-sept secondes après le temps prévu.

Une fois de plus Brigitte vogue dans le bleu, après avoir été pendant quelques jours « dans le cirage », selon l'expression de son producteur Raoul Levy, qui a pris à temps les mesures nécessaires pour empêcher une interruption du tournage. B. B. se sent prise entre deux feux ! Sacha Distel lui plaît encore un peu, plus assez, et Jacques Charrier déjà beaucoup, un peu trop ! « Pas d'hésitation. Tranche dans le vif. Fais ce qui te chante et fous-toi du reste. Mais surtout pas de dépression nerveuse. »

Il n'y en a pas eu, cette fois, mais tout juste. Au début, Sacha est souvent venu sur le plateau. Brigitte accourait près de lui, et lui tenait longuement la main. Puis on l'a vue infiniment embarrassée. Il est arrivé à Sacha de survenir au mauvais moment. Il est venu plus rarement, puis plus du tout. A partir de ce moment, Brigitte est rentrée de plus en plus tard dans son appartement du 71, avenue Paul-Doumer, où Sacha Distel, son piano et sa guitare s'étaient installés depuis plusieurs mois, et où l'ambiance n'est plus seulement bruyante, mais lourde d'orage.

Tout de même, quand Sacha a commencé par déménager son piano, B. B. s'est sentie au bord des larmes...

Pendant deux jours, elle a fait preuve d'une immense bonne volonté : elle n'est pas sortie avec Jacques.

Au studio, chacun sent approcher la crise. On regarde Brigitte avec des airs bizarres. Les journalistes commencent à insinuer des choses que Sacha Distel, en tournée en Italie, dément avec beaucoup d'énergie sans convaincre personne. Le journaliste anglais Simon Ward fait savoir à ses lecteurs qu'il ne prononcera plus dans ses colonnes le nom de Sacha Distel tant que la date de son mariage avec Brigitte n'aura pas été fixée ou l'annonce de leur rupture officiellement confirmée.

Au gala de la Callas, on avait enregistré une première dispute B. B.-Sacha. Au gala de l'Union des artistes, Jacques Charrier doit remplacer Sacha Distel comme partenaire de Brigitte (qui finalement n'y apparaît pas).

— Vous verrez, les nouvelles fiançailles seront annoncées pour le Festival de Cannes, dit-on.

C'est vrai, et même avant. Jacques Charrier s'est décidé à trancher le noeud gordien à la fin du tournage de *Babette*.

— Je t'aime, a-t-il dit à Brigitte. Partons ensemble, dès la fin du film.

Brigitte a hésité quelques jours, à nouveau « dans le cirage » jusqu'à son propre départ à *La Madrague*. Alors, Jacques Charrier lui a posé l'ultimatum :

— Si tu pars seule, ce n'est plus la peine de me revoir.

A 5 heures de l'après-midi, elle doit partir à la gare de Lyon. A 5 heures moins 5, Brigitte Bardot a choisi :

— Viens, je t'emmène. Mais dépêche-toi.

Sacha Distel, qui est bien placé pour savoir comment la presse et les agents de publicité font et défont les amours des vedettes, se refuse encore à admettre la réalité. Dès son retour, en France, il se présente à *La Madrague*, que Jacques Charrier, rappelé par son travail, vient de quitter.

La scène de rupture est brève, rapide comme elle ne l'est jamais au cinéma. Même dans le drame, Brigitte ne s'embarrasse pas de paroles. En dépit de la température tiède, elle frissonne un peu, lève un regard gêné, frotte son nez :

—C'est fini. Je fais peut-être une bêtise. Mais je ne peux pas m'en empêcher. Pardonne-moi.

Sacha n'a pas un reproche. Il sait que c'est inutile. Deux jours plus tard, lors d'un gala, à Bourges, on le photographiera en compagnie d'une ravissante copie conforme de B. B. : Miss France 1959...

Le lendemain, la nouvelle fait officiellement le tour des salles de rédaction, selon l'usage qui veut maintenant que les vedettes tiennent des conférences de presse pour informer le monde entier de leurs affaires de coeur. C'est Alain Carré, le secrétaire de Brigitte, qui a rédigé le communiqué final dans sa simplicité cornélienne :

« Mlle Bardot m'a prié d'informer la presse qu'elle a rompu toutes relations avec M. Sacha Distel ».

Le Festival de Cannes a conclu l'idylle d'une saison née au Festival de Venise.

Nous ne sommes plus à l'époque d'Isadora Duncan, et la brièveté des amours de Brigitte n'a pas l'heur de plaire à tout le monde. Dès le retour à Paris B. B. le constate d'une manière plus pénible qu'à l'ordinaire. Sa doublure et amie Maguy Mortini a été transportée d'urgence dans une clinique de Passy, pour y être opérée de l'appendicite. Elle va lui rendre visite presque chaque jour, plusieurs fois accompagnée de Jacques Charrier.

— C'est honteux ! Vous êtes une...

B. B. sursaute. Une infirmière, qui accompagne un malade, s'est précipitée sur elle, déchaînée :

— C'est une honte ! On n'a pas idée de s'amuser pareillement pendant que nos soldats se font tuer en Algérie !

Du coup, Brigitte sourit, tandis qu'un médecin essaie de calmer la furie. Voilà ce que c'est que d'être une gloire nationale. Et encore, elle n'a jamais incarné Jeanne d'Arc, comme Ingrid Bergman... C'est d'ailleurs ce qu'explique le médecin : B. B. n'est pour rien dans la guerre d'Algérie. Au contraire, ses films permettent parfois aux soldats français de passer un bon moment.

Brigitte hausse les épaules, mais elle est tout de même un peu nerveuse. Jacques, à coups de petits mots gentils, lui remonte le moral.

Lui aussi est désormais grande vedette, ce qui lui permettra au moins d'éviter l'appellation de « M. Bardot ». Mais rien ne le prédispose à être un enfant gâté. Elevé dans des villes de garnison, dans une famille où les hommes sont officiers de carrière, il s'occupe encore lui-même de son ménage, de sa cuisine et de son linge. Pour le public, et d'abord pour le public féminin, il est « l'anti-tricheur », le charmant Bob du XVIe arrondissement fourvoyé à Saint-Germani-des-Prés. Brigitte n'y est pas insensible, elle qui vient vraiment du XVIe et dont l'esprit ne se distingue en rien de celui de la jeune spectatrice moyenne.

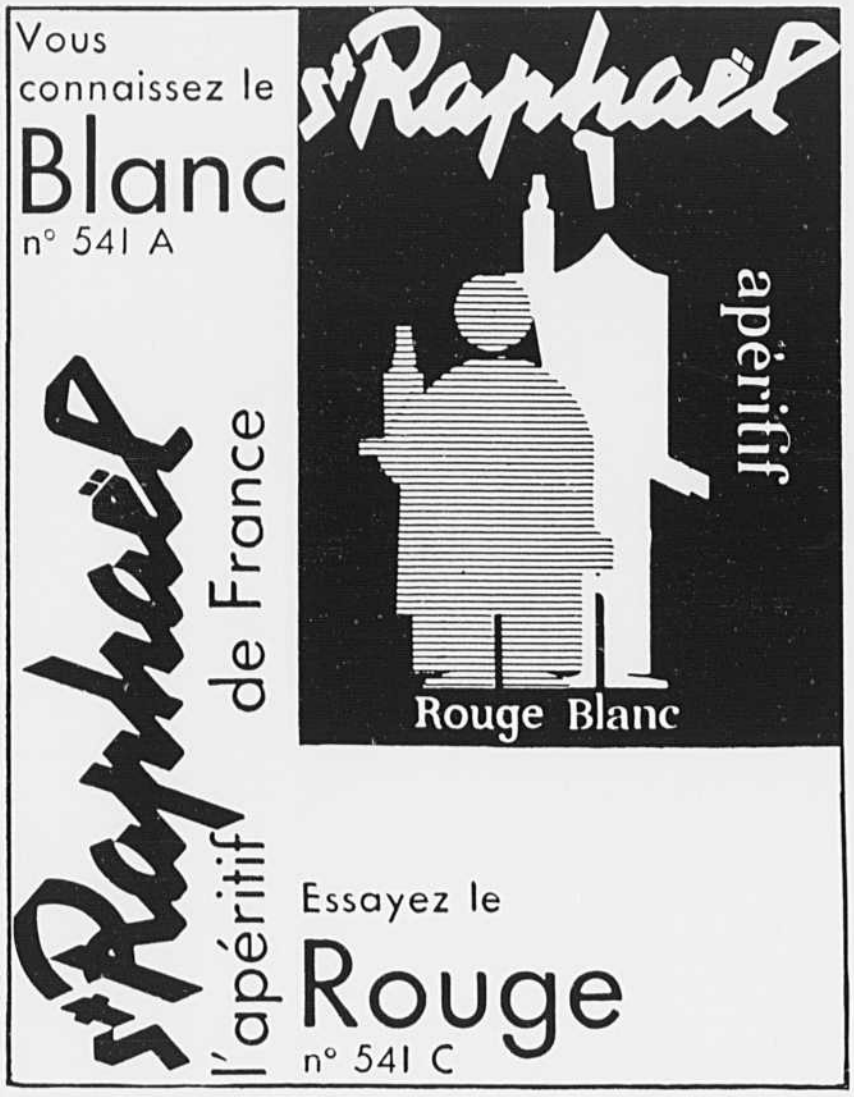
Brigitte la bourgeoise est sensible à la gentillesse désinvolte mais de bon ton de ce rejeton de famille nombreuse, une famille où l'on ne plaisante pas avec les principes. Il y a gros à parier que lorsque B. B. deviendra mère de famille, elle sera un curieux mélange d'indulgence et de rigorisme.

Jacques, quatrième d'une famille de sept enfants, ignore le caprice et ne le tolère chez les autres que jusqu'à un certain point. Pour payer ses cours d'art dramatique, il a travaillé à la plonge dans un restaurant universitaire ; il a, certaines nuits, été porteur occasionnel aux Halles. Il ne semble pas disposé à s'en laisser compter par le mythe de Brigitte Bardot. Il ne s'est pas montré un instant intimidé à l'idée de tourner avec une si grande vedette. Tout de suite, il lui a pris le menton entre ses doigts, et sa fossette s'est creusée, un peu plus. S'il s'est mis en colère à Saint-Tropez, c'est parce qu'il n'admet pas plus les caprices des journalistes que ceux des stars.

Son entrée dans la vie de B. B. est un nouveau coup dur pour Gaston Lacaille.

— Hé ! Brigitte, attends-moi ! C'est moi, Gaston ! J'arrive !

[*Lire la suite page 35*]





La préparation de CONCERT, programme de concerts populaires, exige de longues heures de préparations. On voit ici JEAN-YVES LANDRY, en compagnie de sa secrétaire Mlle ANDREE GINGRAS, en train de régler les derniers détails.

Sur les pas d'Edgar Varèse?

CONCERT

par Gabriel Langlais

Qu'on se rassure, cet article ne servira pas qu'à vous dire que « la musique est l'ensemble des arts auxquels présidaient les Muses chez les anciens ». Il n'aura pour simple but que de vous la redéfinir : « l'art de combiner les sons d'une manière agréable à l'oreille, ou la science des sons considérée quant à la mélodie, au rythme et à l'harmonie ». Il ne fera pas que vous rappeler que la musique se divise, dans ses grandes lignes, en musique *vocale* et en musique *instrumentale*, bref que l'optique moderne nous la fait voir sous ses deux principales dénominations : classique et légère, à moins de s'attaquer à l'instar d'Edgar Varèse, à la musique « spatiale ». Non, nous laisserons à de plus experts que nous, la tâche délicate de vous révéler les arcanes de la musique pure ; nous nous contenterons, en compagnie de Jean-Yves Landry, de traiter de musique populaire, puisqu'il est le réalisateur attitré du nouveau programme de télévision intitulé *Concert*, qui passe au réseau français de Radio-Canada, tous les dimanches après-midi, de 3 à 4 heures, depuis le 25 octobre dernier.

Quelques notes biographiques

Jeune musicien de 33 ans, Jean-Yves Landry, né à Rimouski, émigré aux Trois-Rivières et devenu Montréalais depuis bon nombre d'années, étudie la musique et le chant depuis sa tendre enfance. Ancien élève de Honegger et d'Eugène Bigot, Landry n'avait que vingt ans quand il dirigea aux Trois-Rivières son premier concert, en remplacement du directeur de l'orchestre symphonique de Québec, le lieutenant Edwin Bélanger. Le concert fut si bien réussi, qu'après le spectacle on l'engagea à titre de directeur permanent de l'orchestre symphonique des Trois-Rivières.

Il devint, par la suite, le jeune chef d'orchestre le plus choyé de la province de Québec. Le 4 novembre 1948, la ville des Trois-Rivières lui obtient une bourse qui l'aide à poursuivre ses études à Chicago.

Il obtient plus tard du gouvernement provincial une bourse qui lui permet d'étudier pendant deux ans, à l'Ecole normale de musique de Paris, avec Honegger et Bigot. A partir de ce moment, ses succès ne se comptent plus. Devenu entre-temps réalisateur du programme de télévision *Concerts pour la jeunesse*, à Radio-Canada, on l'invite, le 18 septembre 1958, à diriger, au Plateau, un orchestre de la Guilde des musiciens. Avant la fin de l'année, il dirigera un autre concert de la Guilde des musiciens de Montréal (60 musiciens), à l'auditorium le Plateau.

Si on se souvient que ses *Concerts pour la jeunesse* lui valurent en 1957, deux trophées, le premier pour la réalisation et l'autre pour le son, et qu'il a participé à *Sérénade pour cordes, A la Claire fontaine* et à *Sérénade estivale*, on comprendra qu'il était tout désigné pour réaliser la nouvelle série de concerts populaires télévisés, intitulée *Concert*.

Concert

Des concerts populaires, dans le genre, par exemple des « Boston Pops » de Arthur Fiedler, nous en avons eus et nous en aurons encore, mais il nous préoccupait de savoir, si cette nouvelle série serait vraiment populaire, si elle pourrait accrocher l'homme de la rue, la femme ou les jeunes gens qui aiment la musique, mais qui ne se donnent pas la peine d'aller au concert. La question peut paraître naïve, mais elle se posait à un expert, au nom de tous les profanes en musique :

— *En lançant la série* Concert, *le 25 octobre, nous visons deux buts : le premier est de venir en aide à nos chefs d'orchestre, qu'ils soient de langue française ou anglaise, ou des Néo-Canadiens tout court. Nous nous proposons également d'aider les artistes canadiens qui voient diminuer leurs chances de se faire valoir. Le second but que nous nous proposons est de présenter, avec cet effectif, des oeuvres pour lesquelles le public n'aura pas à tirer des équations, ou à faire des problèmes d'arithmétique, pour les comprendre. Je cite quelques noms de compositeurs pour vous prouver que nos concerts, loin d'effrayer, attireront les mélomanes : Strauss, Tchaikovsky, Rachmaninoff ou Saint-Saëns, pour n'en nommer que quelques-uns. Ce sont tous, comme vous pouvez le constater, des compositeurs qui sont actuellement en faveur auprès des mélomanes.*

— Et vous ne craignez pas de tomber dans l'excès contraire, soit de faire trop populaire ?

— *Non, il ne faudrait pas croire, comme l'auront démontré nos huit premiers concerts, au moment où paraîtra cet article, que le choix d'oeuvres aussi populaires va oblitérer la qualité de ces programmes. Car avec les artistes invités que nous avons et le brio des chefs d'orchestre invités, nous sommes sûrs de donner un souffle nouveau à ces oeuvres qui semblent être oubliées par un certain nombre d'esthètes. C'est ainsi que nous aurons pu entendre ou que nous entendrons des artistes de la trempe de Neil Chotem, Arthur Garami et Richard Verreau, et des chefs d'orchestre comme Wilfrid Pelletier, Roland Leduc, Jacques Beaudry, Jean Beaudet, Otto Werner-Muëller, Jean Deslauriers, Alexander Brott, Charles Houdret. Autant de noms qui auront contribué à faire de l'émission* Concert *un programme pour le public.*

— Et la série *Concert* se composera de combien de télémissions ?

— *De 26 concerts populaires en tout qui auront débuté le 25 octobre de 3 heures à 4 heures de l'après-midi, et qui se prolongeront jusqu'au 20 décembre inclusivement. Ils reprendront ensuite le 3 janvier, pour se terminer le 24 avril inclusivement. Je tiens à ajouter que nous regrettons que l'exiguïté de la salle où ces concerts se donnent nous empêche d'y admettre plus de spectateurs. Somme toute, nous espérons réellement atteindre, par le truchement plus attrayant de la télévision, celui qui aime la musique populaire qu'il n'entendait jusqu'ici, qu'à la radio. Le dimanche, entre 3 et 4 heures, nous considérons que l'homme d'affaires, ou l'homme tout court, est chez lui, qu'il a bien mangé, qu'il a même eu le temps de prendre sa sieste, et qu'il est alors dans un état de réception idéal pour apprécier nos concerts.*

Henri Bergeron

— Je me suis laissé dire qu'au cours de ces concerts, vous nous feriez entendre des interviews avec vos invités ?

— *C'est exact. Nous profiterons des quatre ou cinq minutes de l'entracte pour demander à Henri Bergeron, l'annonceur attitré et* invisible *des pièces du concert, d'interviewer l'artiste invité ou, parfois, quand les circonstances le permettront, également le chef d'orchestre. Nous n'avons pas jugé par contre qu'il était nécessaire d'apporter aux oeuvres présentées, les commentaires d'usage. Nous considérons que ces oeuvres sont trop populaires et trop connues, et nous laissons aux auditeurs le soin de juger et de comprendre cette musique à leur façon.*

[Lire la suite page 53]

[*Suite de la page 33*]

Voilà un bout de temps qu'il crie et qu'il écrit cela, Gaston. Il est le ver amoureux de l'étoile, mais un ver qui a tout de même réussi à faire un peu de chemin.

Il est grand, solide. Avec des mains en battoir, et un oeil qui regarde toujours de côté, comme celui de Sartre. C'est d'ailleurs tout ce qu'il a d'intellectuel. Son sourire est plutôt niais, et ses illusions naïves, avec pourtant un fonds d'astuce paysanne.

Ce paysan normand de Valliquerville s'est mis en tête d'épouser B. B. Il n'a guère de chances d'y parvenir, à moins de la prendre au dépourvu à la suite de toute une nouvelle série de déceptions sentimentales. Son autosuggestion aurait alors une petite chance de devenir contagieuse.

Depuis six ans déjà, depuis qu'il est un jour tombé en arrêt devant une photo de Brigitte Bardot, il répète à qui veut l'entendre :

— Brigitte m'attend. Je lui écris tous les jours, et je sais qu'elle m'attend. Nous sommes faits l'un pour l'autre. Il me faut une femme comme elle. Elle a besoin d'un homme calme et fort comme moi. Mes parents, ils ne sont pas d'accord parce qu'ils ont peur qu'elle ne prennent tout mon argent. Mais moi, j'ai confiance. Je la laisserai faire des films jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans.

Le meilleur moyen, en effet, de récupérer . . .

Pour réaliser son rêve, il a vendu sa ferme, ses vaches, ses terres à betterave. Son grand béret enfoncé sur le crâne, il est allé à Paris. B. B. ne l'a pas reçu, car c'est toujours Alain Carré qui a répondu à ses lettres. Et c'est un ami qui lui a fait la blague de poster au début de cette année, à la gare d'Austerlitz, une carte postale portant ces mots « A mon Gastounet — B. B. »

Il est allé jusqu'à Saint-Tropez, où Sacha Distel l'aurait assez mal reçu. Il en a conclu que Sacha n'était pas fait pour B. B. La suite des événements paraît lui avoir donné raison. Mais il n'a pas prévu Jacques Charrier.

Il attendra encore. Et d'autant plus facilement que le cinéma et la publicité se sont mêlés de son aventure, s'ils n'y ont jamais été tout à fait étrangers.

On ne sait plus très bien, dans ce monde où B. B. elle-même soutint un instant — et crut peut-être — que Jacques Charrier ne lui faisait la cour qu'à des fins publicitaires.

Dans *Retour à la nature*, Gaston Lacaille va tourner sa propre aventure aux côtés d'une sosie de sa Brigitte. Il songerait déjà davantage à devenir un nouveau Bourvil qu'à épouser B. B. A Valliquerville, on rit déjà beaucoup moins, et l'on commence à penser que le Lacaille, au fond, c'est un gros malin : s'il devient une grande vedette, il a peut-être même, dans l'avenir, sa chance auprès de B. B. Dans le cas où elle serait tout à fait lasse des jolis garçons. *Retour à la Nature*, un court métrage, passera sans doute au même programme que *Babette s'en va-t-en guerre*. Gaston et Brigitte sont déjà confrères et presque partenaires.

Après tout, le niveau intellectuel de Brigitte n'est pas tellement plus élevé que celui de Gaston, qui lui-même est déjà presque sophistiqué. Le miracle du cinéma, ce n'est pas autre chose que cela.

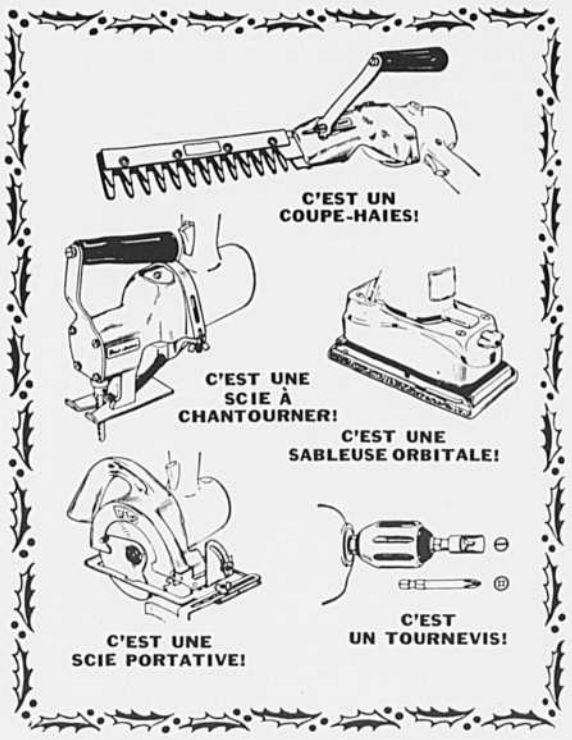
F. B.



Spécial de Noël $32.95 — Ordinairement $35.95

Offrez un cadeau qui durera longtemps après Noël

MOTEUR Black & Decker



—entraîne 24 accessoires—actionne tout un outillage!

Ce moteur bien connu, portatif et électrique, sert à actionner tout un outillage. Il est idéal comme cadeau de Noël. Qu'il veuille bricoler ou cirer sa voiture, 24 accessoires B&D et des douzaines d'autres accessoires peu dispendieux l'aideront à faire un travail de spécialiste. Qu'importe les travaux qu'il entreprendra, il pourra ajouter d'autres accessoires d'un bas prix étonnant à l'outillage actionné par ce moteur d'usage pratique et durable. *Demandez notre catalogue en couleurs GRATUIT maintenant!*

Voyez votre marchand local Black & Decker

Black & Decker®

Outils électriques portatifs de qualité Brockville, Ont.

AVEC UNE PUISSANCE SUR LAQUELLE VOUS POUVEZ COMPTER!

[*Suite de la page 7*]

● Pour faire patienter les clients, un restaurateur connu de Philadelphie, remet à chaque table un napperon sur lequel est imprimé un problème de mots croisés, avec un crayon dont l'écriture est lavable.

● Pour lutter contre les accidents routiers, les Ministères des Transports et de la Santé publique français ont créé des menus de « repas légers », qui sont servis aux automobilistes dans plus de 6,000 restaurants du pays. Les menus ont été composés par l'Institut d'Hygiène Alimentaire. Vont-ils diminuer le nombre des accidents graves dont un pourcentage important se produisait après le déjeuner trop copieux et trop bien arrosé ?

● Au Danemark, pays de vieux châteaux et de . . . fantômes, on parlait depuis vingt ans du fantôme du Château de Beldringe, près de Funen. Ces rumeurs persistantes ont déclenché l'intervention du . . . Club des Vétérans Automobiles du Danemark, qui avaient appris que le fantôme était une voiture de luxe (Rolls-Royce) emmurée dans une pièce du château il y a 32 ans. Le propriétaire actuel du château, le Baron Rasen-Levetzau, assura n'avoir jamais vu de *Fantôme d'Argent* (nom du modèle *Silver Ghost* Rolls-Royce) au château. Mais on découvrit que son père avait essayé, avant 1930, de vendre sa « Rolls », mais n'avait pu obtenir un prix intéressant. La voiture était restée à l'abandon dans le garage, qui fut plus tard condamné par un mur de briques. Et la « Rolls » 1911 y a été retrouvée presque à l'état de neuf. Quelques pièces ont été remplacées, ainsi que le radiateur d'argent. Et aujourd'hui, le Baron Rasen-Levetzau a remis la voiture en service . . .

IMPORTÉE D'ANGLETERRE

Byford "98"

La Chaussette Pure Laine



Irrétrécissable. Indéformable. Mi-chaussette $1.50. Chaussette montante $1.75. En vente dans les meilleurs magasins pour hommes. Distribution par Caulfeild, Burns & Gibson Ltd., Toronto.

La fin d'un malaise : celui des

FAUSSES DENTS

mal en place

N'endurez pas plus longtemps l'ennui et le malaise causés par des fausses dents qui ne tiennent pas en place. FASTEETH, une poudre *alcaline* (non-acide) améliorée qui, lorsque saupoudrée sur le dentier, le tient plus fermement en place et avec confort. Mettez fin aux embarras causés par des fausses dents mal en place. Procurez-vous FASTEETH aujourd'hui même dans n'importe quelle pharmacie. 9



EXTRA SPECIAL

GOLD LABEL

Bulloch Lade

SCOTCH WHISKY

Embouteillé en Ecosse

Le feuilleton du Samedi

LA VISITEUSE INATTENDUE

par Claude Virmonne

No 4

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Par suite de son mariage rompu, Nancy Guerrand se dirige vers sa propriété de Kermen, petit bien hérité deux ans plus tôt et, à son insu, se rend à un rendez-vous fixé par le destin. Elle y fait la connaissance de Ronan Gaël, célèbre artiste de l'écran, atteint de poliomyélite et fiancé à Cynthia Duchesne, fille d'un riche armateur de Nantes.

Oubliant sa propre peine, Nancy essaye de redonner le goût de vivre à Ronan en l'encourageant à devenir écrivain, lui promettant son appui puisqu'elle est la secrétaire de la grande romancière, Dorine Bernard.

X

Le premier mouvement de Nancy avait été de refuser, puis elle se ravisa et décida d'accompagner Ronan qui, d'ailleurs, ne s'étant pas encore remis au volant, comptait sur elle pour lui servir de chauffeur. La cousine Bouchard se montra fort déçue de ce changement au programme prévu, car elle pensait que le souper de Noël serait particulièrement gastronomique ; elle s'en consola en se disant que le menu serait vraisemblablement reporté au lendemain Quant à Linaïck, elle ne témoigna, comme d'habitude, rien de ses pensées, repassant son plus beau « canezou » (fichu) pour aller à la messe.

Le soir de Noël venu, après avoir minutieusement étudié son image dans le miroir tavelé de sa chambre — qui la lui renvoya comme du fond d'un étang verdi — Nancy noua comme d'habitude ses cheveux en une torsade serrée qui, dégageant la nuque, accentuait le charme du délicat profil. Ensuite, elle revêtit un fourreau noir pailleté, acheté pour mettre au cours de son voyage de noces, et jamais revêtu jusqu'à ce jour. C'était une de ces robes faussement innocentes qui semblait, à première vue, avoir la grâce décente commandant autrefois la parure des jeunes filles, avec des manches montantes, et un col allant jusqu'au menton, accentuant l'ovale parfait du visage, mais révélait en même temps les lignes souples et charmantes d'une silhouette très féminine. Quand il la vit apparaître dans le hall où il l'attendait, Ronan ne cacha pas sa stupeur devant cette édition inattendue de sa parfaite secrétaire.

— Vous êtes une petite sorcière, dit-il en l'aidant à mettre son manteau. Vous vous découvrez différente chaque jour.

Il regardait le visage pur, les lèvres tendres et gonflées, la chevelure bien tirée ; malgré lui, sous le chignon serré, il cherchait les doux cheveux ébouriffés, gonflés comme un plumage en séchant, cette chevelure de Mélisande, tentation des hommes — et cachée comme un secret qu'il avait vue répandue sur les épaules de Nancy, en une nappe ondoyante, et à nouveau une étrange curiosité lui venait de pénétrer l'âme cachée de cette enfant qui, par moments, lui apparaissait si étonnamment femme.

— Faut-il être toujours semblable ? demanda Nancy.

Elle parlait, un léger sourire aux lèvres, en enfilant ses gants avec application.

— L'ennui, dit-on, naquit de l'uniformité.

Il ne répondit pas directement.

— Cette robe est une nouvelle révélation, fit-il.

Il avait aux bords des lèvres, un autre compliment qu'il retint, de peur de l'effaroucher, puis ensemble, ils gagnèrent la voiture que Nancy mit en marche. Une brume voilait les choses, la mer grondait doucement, comme un monstre assoupi. Dans les ports, les bateaux profilaient sur le ciel sans étoiles leurs mâts immobiles, pareils à des cages où s'emprisonnaient les rêves.

M. et Mme Duchesne, les parents de Cynthia, ocupaient dans une rue paisible de Nantes, un bel hôtel particulier, devant lequel, bien qu'il fût tôt encore, stationnaient déjà de nombreuses voitures. A l'arrivée des visiteurs, Cynthia, semblable à une idole dans une robe dorée, qui dévoilait beaucoup de sa personne, regarda Nancy avec stupeur... Manifestement elle reconnaissait mal, dans cette élégante personne, la discrète secrétaire de Ronan, reléguée une fois pour toutes dans la catégorie des filles insignifiantes, dont il n'y a pas à redouter la concurrence, et dans sa surprise il n'y avait aucune satisfaction, bien au contraire. Toutefois, un regard jeté au miroir sur sa propre image la rasséréna et lui permit de faire son accueil à la visiteuse.

Mince, petit, avec un profil de mouton, l'air rusé et chafouin, M. Duchesne semblait destiné à mettre en valeur la beauté sculpturale de sa femme, pour le moins aussi décolletée que sa fille, et paraissant presque aussi jeune que celle-ci. Elle appartenait d'ailleurs à cette catégorie de femmes qui ne consentent jamais à vieillir ; quand la vieillesse serait venue pour elle comme pour les autres, elle ne s'en apercevrait pas, et continuerait à montrer d'aussi grandes étendues de peau flétrie qu'elle le faisait actuellement d'épiderme ferme et savamment doré aux rayons ultra-violets.

Elle recevait avec beaucoup d'aisance, et ce fut elle qui présenta à Nancy un homme d'une quarantaine d'années, de belle prestance, très élégant, et qui marchait comme si devant lui un héraut d'armes eût proclamé à tout venant sa richesse et son importance. Il se nommait Mathias Landereau, et Nancy se rappela avoir entendu prononcer ce nom par Cynthia à une de ses visites, avec le respect qu'on doit à la fortune et tout de suite l'important personnage lui témoigna beaucoup d'intérêt.

D'ailleurs, elle était beaucoup regardée. Sous les lumières, sa chevelure cendrée s'argentait comme si un rayon de lune l'eût touchée, à l'abri de ses grands cils, ses yeux bruns brillaient d'un éclat mystérieux, et l'extrême simplicité de sa robe, de sa coiffure, son absence de fards et de bijoux, parmi ces femmes parées et endiamantées, semblait une originalité délicate qui attirait l'attention. Et à un moment donné, M. Landereau, dont jusque-là la conversation alternativement roulait sur ses exploits cynégétiques et ses succès industriels, s'interrompit pour remarquer :

— Savez-vous que vous êtes délicieuse ?

Penchant vers elle sa belle tête aux traits fatigués mais séduisants, il poursuivit.

— Toutes ces jolies femmes qui nous entourent, si bien maquillées et parées, font penser à des fleurs trop épanouies et bientôt fanées. Vous, vous ressemblez à un bouton de rose... qui aurait reçu le don de durée.

Tout en lui répondant distraitement, Nancy regardait autour d'elle. Dans les pièces de réception décorées de houx et de gui, ceux qui ne dansaient pas se groupaient au fumoir, ou autour des tables de bridge, tandis que les jeunes se préparaient à danser autour du sapin de Noël, enrubanné d'argent, orné d'étoiles, de boules brillantes, garni de bonbons et de menus cadeaux pour les invités. Mais Mathias Landereau entendait bien ne pas être classé parmi les barbons, et il invita Nancy à danser.

Commencé dans l'édition du 24 octobre 1959. Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms des personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

— Comment se fait-il que je n'ai pas encore eu l'occasion de vous rencontrer ? demanda-t-il en exécutant, avec maîtrise, les mouvements compliqués d'un pas à la mode.

— Je suis depuis peu de temps dans la région, expliqua Nancy. Avant j'habitais Paris...

Selon la musique, ils firent un pas en arrière, puis un en avant, et il reprit :

— Je comprends... Sans cela, je vous aurais remarquée... Comptez-vous demeurer longtemps ici ?

Elle eut un vague mouvement d'épaules :

— Je ne sais pas.

— Mais nous ne pouvons en rester là, reprit l'industriel d'un ton pressant. Il faut absolument nous revoir... beaucoup.

Mais Nancy ne tenait pas à revoir son danseur, et son empressement lui était fastidieux. Elle s'efforça de se tirer avec humour de la situation.

— Je ne gagne pas à être vue trop souvent, dit-elle. J'ai un caractère insupportable.

Comprenant qu'elle se dérobait, il fit la grimace.

— Je n'en crois rien.

Il la regarda un instant d'un air songeur, puis reprit.

— Savez-vous que dans cette réunion très peu de femmes auraient répondu par un refus à ma demande de les revoir ? Non, vous l'ignorez et peu vous importe. Peut-être est-ce pour cela que vous m'intéresserez.

Il avait perdu son apparence mondaine d'amabilité et de raillerie, car il y avait dans la délicate créature qu'il tenait dans ses bras pour les besoins de la danse, dont la douce tête parfois effleurait la sienne, quelque chose qui émouvait son coeur froid et blasé, accoutumé aux succès faciles.

— Vous pouvez au moins me donner votre adresse ? reprit-il.

Elle hésita, puis songeant qu'il serait facile à M. Landereau de l'obtenir des Duchesne, acquiesça.

— Ce n'est pas un secret. J'habite Kermen, une vieille maison dont j'ai hérité, à la pointe du Croisic.

— Peut-être me permettrai-je d'aller vous y rendre visite...

Il continua à lui faire des compliments, à lui dire combien il la trouvait rare et charmante... Nancy l'écoutait en souriant d'une façon lointaine. Les paroles de son interlocuteur tombaient dans son oreille comme les gouttes ininterrompues d'une pluie persistante, et n'avaient pas plus d'intérêt ; elle se contentait d'y répondre poliment. M. Landereau ne paraissait pas se froisser de sa réserve. Sa fortune, sa prestance, ses succès que lui valaient l'une et l'autre, lui permettaient toutes les illusions.

— Je suis sûr que vous n'avez encore rien pris, fit-il à un moment donné. Que diriez-vous d'une coupe de champagne ?

— Pourquoi pas ? fit Nancy.

Empressé, son compagnon héla l'un des serveurs qui circulaient, un plateau à la main puis entraîna Nancy dans un angle où étaient placés deux fauteuils côte à côte et s'assit près d'elle, veillant à ce qu'elle ne manquât pas de petits fours et que sa coupe aussitôt vidée fut remplacée par une pleine. Nancy le laissait faire — sans trop se rendre compte. Peu lui importait que ce fut M. Landereau où un autre qui s'occupât d'elle ; elle ne s'apercevait même pas que l'on chuchotait en remarquant les attentions du riche fabricant de conserves envers cette jeune fille inconnue...

— Je n'ai jamais vu une expression pareille sur un visage, disait Mathias Landereau — aussi secrète, aussi ardente... A quoi donc pensez-vous ?

Nancy tressaillit...

— Oh ! A rien de particulier...

Si elle eut révélé le fond de sa pensée, elle eut dit que tout cela, les salons pleins de monde, le houx, le gui, les fleurs lui semblaient le cadre non d'une fête mais d'une tragédie ; et que, beaucoup plus que les compliments de son compagnon la préoccupait, le sort de Ronan qui ne dansait pas et se traînait lamentablement le long des murs, presque toujours seul, tandis que Cynthia dans sa robe d'or, tournoyait sans arrêt aux bras de danseurs divers. Nancy devinait combien dans cette ambiance le fardeau de son infirmité devait accabler le jeune homme, elle en souffrait pour lui, elle portait comme une plaie la pensée qu'il était malheureux, elle en voulait à Cynthia de ne pas renoncer à danser pour demeurer près de lui — et elle-même se sentait coupable de ne pas être à ses côtés. Il l'appelait son ange gardien parce qu'elle l'avait sauvé du suicide, elle aurait voulu être également pour lui celle qui console, qui a le pouvoir de faire tout oublier, et de donner la joie. Enigme troublante de son coeur, tandis que son corps demeurait prisonnier sur son siège, qu'elle souriait mécaniquement aux compliments hyperboliques de son voisin, un élan de tout son être la portait vers cet homme qui souffrait, solitaire et triste, appuyé sur sa canne d'infirme — et lui faisait désirer presser contre sa poitrine cette belle tête meurtrie.

* * *

Enfin, sous un vague prétexte, elle put se débarrasser de son admirateur, et comme elle soupirait du plaisir en se croyant seule dans un petit salon écarté où, des lilas de serre répandaient leur parfum léger de fleurs forcées, elle eut la surprise de voir surgir en face d'elle Cynthia dont plusieurs fois au cours de la soirée elle avait rencontré les yeux incompréhensiblement irrités... Pour dire quelque chose, elle murmura :

— Cette soirée est très bien réussie...

— Très flattée de votre opinion, répondit Cynthia. Cela d'ailleurs ne m'étonne pas que vous en jugiez ainsi...

Sa voix toujours un peu haute et affectée était stridente et, tandis que Nancy fronçait les sourcils à ce préambule, elle poursuivit :

— Car il faut convenir que vous ne vous êtes pas mal débrouillée, pour une petite secrétaire !

Elle souriait, mais son expression était insolente et, tout en parlant elle dévisageait Nancy comme si elle ne l'avait jamais vue avant ce jour, et qu'elle lui apparut sous un aspect nouveau...

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, fit Nancy.

L'autre ricana.

— Oh non ! je vous en prie, ne jouez pas avec moi le rôle de l'innocence outragée ! Ça ne prend pas...

« Vous savez très bien ce que vous faisiez.

Nancy la regarda en face, de ses yeux loyaux.

— Expliquez-vous, je pourrai vous répondre, dit-elle ; me serais-je conduite d'une façon incorrecte ? Je n'en ai pas conscience...

— Vous vous êtes affichée avec M. Landereau, jeta furieusement Cynthia. Vous êtes restés ensemble presque tout le temps !

— En quoi est-ce blâmable ? demanda Nancy.

Puisqu'on lui parlait avec insolence, elle répondait de même.

— Pourquoi ne l'aurait-il pas fait, s'il se plaisait avec moi ?

Cynthia se mordit les lèvres avec colère. Elle pensait qu'aux premiers mots Nancy se serait effondrée, humiliée et tremblante, prête aux excuses ; or l'enfant timide se révélait plus coriace qu'elle ne l'imaginait... D'impa-





Si vous êtes LAS TOUT LE TEMPS

De temps en temps, tout le monde se sent épuisé et souffre peut-être de mal de dos. Probablement rien de grave, simplement un trouble passager causé par une irritation des voies urinaires ou un malaise de la vessie. C'est le moment de prendre des Pilules Dodd's pour les Reins. Les Dodd's aident à stimuler les reins pour remédier à cet état causant souvent mal de dos et sensation de fatigue. Vous vous sentez mieux—dormez mieux—travaillez mieux. Achetez des Pilules Dodd's pour les Reins maintenant. Recherchez la boite bleue avec bande rouge à tous les comptoirs de produits pharmaceutiques. Vous pouvez vous fier aux Dodd's. 60F

tience elle casse en deux une des branches de lilas qui ornaient le vase.

— Je ne vois pas en quoi la présence de M. Landereau près de moi manquait de correction, acheva calmement Nancy. Je vous serais reconnaissante de m'éclairer sur ce point.

Cynthia eut un haussement d'épaules qui renvoyait la correction à sa place, c'est-à-dire très loin.

— Vous vous êtes arrangée pour accaparer l'homme le plus riche de la réunion, après l'avoir outrageusement provoqué ! dit-elle.

Une vague d'indignation déferla dans le coeur de Nancy.

— Je n'ai nullement provoqué M. Landereau.

Et puis, parce qu'elle était déchaînée, et que le champagne absorbé au cours de la soirée par les soins de l'industriel agissait sur elle dans un geste venant d'elle, semblait d'une audace inouïe, elle sortit une cigarette de son sac, l'alluma, en souffla une boufée en l'air et mit la main sur la hanche dans une attitude de vamp.

— D'ailleurs, si cela était, en quoi cela vous regarde-t-il ? fit-elle.

Qu'est-ce qui me prend ? se demanda-t-elle. Mais elle continuait le jeu, redressait son buste charmant à la manière des stars.

Cynthia la regardait avec effarement.

— Je me suis trompée sur votre compte, cria-t-elle. Je vous croyais réservée, discrète.

Nancy acheva pour elle.

— Et surtout parfaitement insignifiante. Eh bien ! vous vous êtes trompée, il faut croire, puisque j'ai attiré l'aimable intérêt de M. Landereau. Cela vous apprendra à ne pas avoir d'idées préconçues...

Leur antagonisme caché se révélait, elles se regardaient en ennemies. Accentuant son attitude de vamp sous les yeux exorbités de Cynthia, elle poursuivit.

— Il faut vous faire une raison, ma chère, vous ne pouvez monopoliser tous les personnages.

Sa voix changea ; d'ironique elle devint dure.

— De qui êtes-vous la fiancée ? Vous le laissez croire à Ronan Gaël, et il vous aime... Dieu, comme il vous aime ! Vous êtes le pain et le sel pour lui... Que demandez-vous de plus ? En quoi vous intéresse le comportement des autres hommes, alors que vous possédez cet amour ?

Quelque chose montait en elle qu'elle ne connaissait pas, une haine, une fureur maîtrisée à grand-peine. Elle se tut, de crainte de ne pouvoir empêcher sa voix de trembler.

— D'abord, je ne sais si j'épouserai Ronan, dit Cynthia, dans un vague essai de justification. Je ne me suis pas engagée définitivement, je n'ai rien décidé encore. Ce n'est pas drôle d'épouser un infirme, je m'en suis rendue compte aujourd'hui ! Sans compter que je ne connais pas sa situation financière. Tandis que M. Landereau...

Elle ne se rendait même pas compte qu'elle était infâme et dévoilait sans honte tous ses secrets calculs. Dans la pièce, le parfum des lilas de serre était triste comme l'est celui des fleurs sur les tombes. Nancy hocha la tête :

— Oh ! je comprends bien. Votre décision dépendra de ce qu'il reste de fortune à Ronan et de la réussite de son livre. Et M. Landereau, qui est ingambe et fort riche, ferait un honorable fiancé de remplacement... D'où votre dépit de ce qu'il ait paru me porter intérêt.

Cynthia semblait prête à trépigner.

— Je n'ai pas à vous donner d'explications.

— Oh ! c'est inutile ; elles s'imposent d'elles-mêmes.

Cynthia tapa du pied.

— Allez-vous... Que je regrette de vous avoir invitée !

Nancy la regarda de la tête aux pieds d'un air qui paraissait à la fois mépriser la belle robe d'or et celle qui la portait.

— Moi, je ne regrette pas d'être venue, car cette soirée a été pour moi très instructive ; elle m'en a appris long sur la mentalité de certaines jeunes filles du monde. Et qu'elles trouvent normal, par exemple, de briguer l'intérêt d'un homme tout en laissant croire à un autre qu'il est aimé...

Sans qu'elle parvînt à s'en empêcher, sa voix devenait rauque, elle sentait que les larmes étaient proches. D'un violent effort elle se reprit et poursuivit d'un ton railleur :

— Cela s'appelle, je crois, courir deux lièvres à la fois. Outre que ce n'est pas loyal — mais ceci ne vous atteint pas — vous risquez de vous trouver... comment dire ? assises entre deux chaises.

Le champagne que Cynthia avait également bu lui donnait une humeur combative.

— Si vous osez vous moquer de moi, je vous gifle ! fit-elle, les dents serrées.

Nancy considéra sa cigarette d'un air songeur.

— Il n'est pas expliqué dans les manuels d'éducation ce qu'on doit faire dans ce cas-là, dit-elle, mais je pense que je vous le rendrai. Cela ne manquerait pas de divertir vos invités...

Cynthia la considéra un instant de ses yeux étincelants, puis, dans sa colère impuissante, elle déchira en menus morceaux l'infortunée grappe de lilas.

Après un instant de silence, Nancy reprit :

— Toutefois, Cynthia Duchesne, si vous vous imaginez que je cherche à faire la conquête de M. Landereau, vous vous trompez ; je tiens à bien préciser ce point. Je vais vous étonner, j'en suis certaine, mais le fait qu'il soit riche ne signifie rien pour moi. Je trouve la vie sufisamment difficile pour ne pas l'aggraver de rivalités telles que celle-ci, où il y a seulement conflit de vanité et recherche d'argent. S'il vous plaît d'avoir deux prétendants, libre à vous, c'est affaire à débattre avec votre conscience. Je me demande seulement comment je peux me trouver mêlée à cette peu intéressante comédie.

Elle écrasa dans une coupe sa cigarette à peine fumée et acheva :

— Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous saluer...

Quand elle quitta Cynthia, abandonnant son calme forcé, elle tremblait comme sans doute tremblent ceux qui viennent de livrer un combat, et dut s'appuyer un instant au mur. Elle eut un sursaut en découvrant Ronan tout près de la tenture qui séparait le grand salon de la pièce où venait d'avoir lieu l'entretien.

— Vous étiez là... depuis longtemps ? demanda-t-elle, le souffle court.

Il acquiesça.

— Oui, un bon moment.

De sa place, il pouvait avoir entendu la conversation et même aperçu les deux interlocutrices. Toutefois, sa voix ne révélait rien ; s'il paraissait fatigué, sa lassitude physique ne s'expliquait que trop ; si ses joues semblaient plus blèmes, plus creuses, l'éclairage pouvait en être cause.

— Rentrons, dit-il. J'en ai assez de tout cela.

Ils filèrent à l'anglaise, sans prendre congé, et remontèrent dans la voiture qui traversa la ville, puis roula à nouveau dans la campagne. La brume autour d'eux s'étendait comme un océan et Nancy, penchée sur son volant, avait l'air d'un marin crispé à la barre d'un navire en dérive. Parfois, un arbre penchait sa silhouette torturée ; mais il y avait peu de monde sur les routes, car il est un fait connu en Bretagne, c'est que la nuit de Noël est fertile en faits surnaturels, bienfaisants ou malfaisants, mais que beaucoup n'osent affronter.

Dans la voiture, le vrombissement de l'essuie-glace troublait seul le silence ; vu de profil, le visage de Ronan apparaissait dur et mécontent, et ses grandes et belles mains étalées sur ses genoux tremblaient. Muet jusque-là, il prit soudain la parole.

— J'ai détesté cette soirée, dit-il. Comment ai-je pu m'y fourvoyer ? Quelle erreur a été la mienne ! De tels endroits ne sont plus pour moi, je n'y rencontre que douleur et humiliation.

Mesurant soigneusement le timbre de sa voix, mais le coeur martelant la poitrine à grands coups, Nancy demanda :

— Cynthia ne se serait-elle pas montrée telle que vous l'espériez ?

Il ne répondit pas tout de suite, puis fit d'un ton brisé :

— Cynthia...

Ensuite, il se tut. Quels autres mots, quelles plaintes retenaient son mutisme ? Dans un rapide regard que Nancy lui jeta, elle vit son visage magnifié par la détresse, les narines frémissantes, les lèvres crispées, et promptement se détourna. Après quelques instants, Ronan reprit d'un ton âpre, mordant :

— Vous, vous avez eu du succès, vous vous êtes amusée, je l'ai vu. Je vous ai détestée pour cela.

— Moi ?

Elle tournait vers lui son beau regard qui interogeait.

— Oui, vous, dit-il durement.

Un instant, elle le considéra avec avidité, cherchant à comprendre, à deviner ce qui se passait en lui ; leurs yeux se heurtèrent, vacillants, un peu égarés, où volaient des pensées, des questions, puis se détournèrent. Ronan se passa la main dans les cheveux.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il. Je ne sais plus ce que je dis.

Il parlait d'une voix changée, cotonneuse, et sans doute, en vérité, ne savait-il pas ce qui l'avait fait le plus souffrir au cours de la soirée — l'indifférence de Cynthia, le sentiment renouvelé de son infirmité ou de voir un autre homme près de Nancy.

Ils ne parlèrent plus, Ronan se tenait la tête dans les mains. Leurs genoux se touchaient, partageant la même tiédeur. On dit que la nuit de Noël est la nuit des prodiges, que les bêtes parlent, que les âmes en peine trouvent le pardon — et sans doute bien d'autres miracles aussi merveilleux se produisent-ils — ; un profond sentiment de paix peu à peu gagnait les voyageurs. Mais lorsqu'ils arrivèrent à Kermen, la maison sans lumière n'était qu'un bloc d'ombre noir et menaçant.

XI

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas ; il n'y a qu'une nuit de Noël et les miracles sont intermittents. Le fragile et mystérieux enchantement dont Ronan et Nancy avaient subi le charme se déroba vite ; il sembla que les rêves, les promesses, les questions sans réponse, les perspectives troublantes, enivrantes, entr'aperçues ne fusent plus qu'un songe étrange ayant rejoint à présent les lointains invisibles d'où ils étaient venus.

Le lendemain, Ronan ne se présenta pas à la cuisine à l'heure habituelle du petit déjeuner ; Linaïck, partie aux nouvelles, revint en disant que, souffrant et enrhumé, il préférait garder la chambre. Elle retourna peu après, chargée du plateau du petit déjeuner, tandis que cousine Lisa, près d'elle, trottinait chargée d'un broc d'eau chaude. Dès lors, les deux femmes rivalisèrent de zèle pour servir le jeune homme dans la pièce de la tour où il demeurait confiné ; elles se relayaient pour lui porter, avec une dignité de suisse d'église, tout ce dont il exprimait le désir, et se réjouissaient visiblement de ce que Nancy fût exclue de ce privilège.

Certains jours, Ronan faisait remettre à la jeune fille, par sa parente ou Linaïck toute gonflée de l'importance de leur mission, les pages qu'il avait composées afin qu'elle fussent tapées à la machine. Nancy donnait ensuite les feuillets dactylographiés à l'une des deux femmes.. Car Ronan ne demandait pas à la voir, elle n'osait aller frapper à cette porte qu'on semblait lui condamner. Elle soupçonnait la maladie de Ronan de n'être qu'un subterfuge pour rechercher la solitude, elle le devinait las et abattu. Si elle ne s'était retenue elle aurait été le voir pour lui dire :

— Etes-vous souffrant ou malheureux ? Pourquoi ne puis-je vous soigner, ou souffrir avec vous ?

Elle n'en faisait rien. Un mélange d'orgueil et de timidité lui interdisait de s'imposer à qui ne la demandait pas.

Ce furent pour Nancy de longues et tristes heures d'un désarroi total, d'une détresse dont elle évitait de chercher le nom. Parfois une colère sourde, aveugle, la même que celle qu'elle avait éprouvée à Nantes, le soir de la réception, en face de Cynthia dans ce petit salon embaumé par le mélancolique parfum des lilas de serre, la soulevait à l'idée que Ronan souffrait à cause de cette poupée fausse et infidèle, de cette fille sans coeur et sans loyauté qui attendait de connaître sa fortune pour décider si elle l'épouserait ou non — et nourrissait en secret l'espoir d'en

[*Lire la suite page* 47]

LE GLAS DE MINUIT

Nouvelle policière d'Allan Vaugham

Adaptée par André Clairval

" Acquitté " à la faveur d'un doute raisonnable ", Joel Fallon fut relaxé. Il quitta la salle des Assises sous cent regards hostiles pour regagner sa ferme solitaire, espérant oublier ... Mais la sonnerie du vieux clocher allait hanter ses nuits ".

Le dix mars à minuit, un glas réveilla les habitants de Bass Valley. Durant dix minutes, la cloche de l'école tinta, lugubrement, dans le grand silence.

— « On » veut m'effrayer, se dit Joel Fallon. « On » continue à croire que je l'ai tué ... C'est pour me dire cela qu' « on » fait sonner cette cloche.

Après soixante-dix nuits passées dans l'angoisse sur le bas-flanc d'une cellule, il n'avait pu trouver le sommeil dans son lit trop tendre. Immobile, il écouta, jusqu'à ce que le dernier battement se fût évanoui. Ses ennemis ne désarmaient pas et ils lui feraient la vie dure. D'abord, cette sonnerie, le jour même de son retour chez lui. Ensuite ... Quoi ?

Mais, en ce même instant, les habitants des fermes, réveillés en sursaut, se disaient :

— C'est une véritable provocation ... Fallon fête son scandaleux acquittement en sonnant la cloche.

Ce même glas avait retenti, le trente et un décembre précédent, à minuit, pour annoncer la naissance de l'année nouvelle ... et celui qui lançait aux échos de la vallée le traditionnel salut était tombé — assassiné certainement par Joel Fallon, l'homme que la Cour avait eu la faiblesse d'acquitter, faute de preuves absolument suffisantes.

Tout en se retournant dans son lit, Joel se remémorait dans tous ses détails, la longue procédure. Les dépositions des témoins s'étaient gravées dans son esprit et il pouvait réciter par coeur les interrogatoires. Celui de Youngblood, par exemple :

« Joel Fallon et Stanley Boone courtisaient tous deux Myra Morgan. Le soir du réveillon, tous les voisins s'étaient rassemblés à la ferme. A 11 heures, Myra annonça ses fiançailles avec Stanley.

— Quelle fut à ce moment l'attitude de Fallon ?

— Il tourna le dos avec colère et ne se joignit pas aux félicitations des convives. Il parut très touché. Il resta dans un coin, tout seul, buvant beaucoup. Personne, d'ailleurs, ne s'occupait de lui. Tous les autres invités parlaient joyeusement entre eux.

— Quand Stanley a-t-il décidé d'aller sonner la cloche ?

— Vers 11 h. 45. Ce n'est pas lui qui aurait dû y aller mais, quand ses fiançailles ont été annoncées, quelqu'un a dit : « Il faut envoyer Stan au clocher avec Myra ... Ils ne demandent pas mieux que d'être un peu seuls ensemble ! » Nous avons placé les chaînes à neige car il faisait une forte bourrasque, Puis Stan et Myra sont partis en voiture vers l'école.

— Ainsi, Joel Fallon savait que Stanley Boone irait à minuit jusqu'au clocher?

— Certainement, il l'a entendu. Il est sorti peu avant Stan et nous ne l'avons plus revu ce soir.

— A part Joel Fallon, quelqu'un a-t-il quitté la ferme avant Stanley Boone ou peu après lui ?

— Non. Tout le monde attendait que la cloche sonne. Personne n'a bougé avant minuit et demie, quand nous nous sommes inquiétés parce que la voiture ne revenait pas. Nous sommes allés à sa rencontre. Nous avons trouvé l'auto à environ un quart de mille de l'école, à moitié enfoncée dans une congère. Myra y était seule ; elle nous a dit que Stanley était peut-être resté dans le clocher pour attendre une accalmie, ou bien qu'il s'était égaré en voulant revenir vers la voiture. Nous avons marché jusqu'à l'école, sans rien apercevoir. Quand nous sommes entrés dans le vestibule, nous y avons découvert Stan, étendu sur les dalles, la nuque enfoncée et une large entaille au front. Il était mort, mais pas depuis longtemps ... le sang coulait encore.

— Avez-vous remarqué des traces quelconques ? De pas, ou de roues ? Ou quoi que ce soit ?

— Non. Il neigeait très fort et aucune trace ne serait demeurée visible plus de quelques minutes.

L'interrogatoire de Myra Morgan avait, lui aussi, été accablant pour Joel Fallon :

— Nous n'avons pu atteindre l'école en auto. Après un quart de mille à peu près, nous avons dérapé et, malgré les efforts de Stan, il a été impossible de dégager la voiture. Stan a déclaré qu'il fallait pourtant sonner la cloche à minuit et qu'il avait le temps d'y aller à pied. Je pouvais rester au chaud dans la voiture jusqu'à son retour et nous ne parvenions pas à la retirer de la congère, il irait à la ferme chercher de l'aide. Il reviendrait dans une demi-heure.

— Ainsi, lorsque pour la dernière fois vous avez vu Stanley Boone vivant, il marchait dans la neige, se dirigeant vers le clocher distant d'environ un quart de mille. Il était seul ?

— Certainement. Je ne l'ai pas vu longtemps, parce qu'il neigeait très fort. Il est parti vers minuit moins dix. La cloche a sonné un peu après minuit. J'ai attendu dans la voiture jusqu'à minuit et demie, sans bouger. Nos amis sont arrivés et ils ont dégagé l'auto. Stanley n'était pas de retour. Il n'était pas possible d'approcher davantage de l'école même avec les chaînes et ils sont allés à pied voir ce qui était arrivé. Je n'ai appris le crime que vers une heure du matin.

Le procureur fit un réquisitoire solide : Fallon avait un puissant mobile : la jalousie. Il savait que Stanley Boone se rendrait à l'école et il était parti assez tôt pour atteindre le clocher avant lui et l'y attendre : Ainsi, il avait eu l'occasion de commettre le crime. Quant au moyen, il se trouvait sous sa main un tisonnier, qu'il suffisait de ramasser, pour frapper l'homme pendant qu'il sonnait la cloche. Mais, surtout, l'enquête avait démontré, personne d'autre que Fallon n'avait le plus léger motif d'en vouloir à la vie de Stanley Boone, et aucun de ceux qui avaient entendu parler du départ, à minuit, vers le clocher, n'avait quitté la ferme ...

La tâche de la défense semblait malaisée. L'avocat plaida le doute suffisant : Un rôleur, qui aurait cherché dans le clocher un abri contre la tempête « aurait pu » frapper Stanley Boone, par exemple s'il était un fugitif, un évadé, et s'il s'était imaginé que le jeune homme le dénoncerait. Il se serait enfui avant l'arrivée de Youngblood et de ses amis ...

A la surprise générale, cet argument désespéré convainquit la majorité des jurés : ils estimèrent qu'en l'absence de tout aveu et de toute preuve directe, « un doute raisonnable » sur la culpabilité de l'accusé subsistait dans leur esprit, et ils prononcèrent l'acquittement.

Et c'est pourquoi, cette nuit-là, Joel Fallon se retournait dans son lit au lieu d'attendre la mort sur la couchette d'une cellule ... Mais il n'avait pas retrouvé la paix et se demandait :

— Vont-ils donc toujours me considérer comme un criminel, en dépit de la sentence de la Cour ? Hélas, s'ils ne changent pas d'avis, l'existence sera dure, pour moi, à Bass Valley !

* * *

Le lendemain, exactement à minuit, le glas tinta encore. Joel Fallon qui, cette fois, dormait profondément, fut réveillé en sursaut comme le furent tous les fermiers, à deux milles à la ronde, et il ne put retrouver le sommeil. Levé de grand matin, il partit, décidé à se plaindre au constable.

Devant sa petite maison dont le verger touchait le clocher, le vieux Jethro, assis au soleil, fumait sa pipe. Il était également concierge de l'école et, le dimanche, faisait l'office de sacristain. Joel Fallon l'interpella d'un ton exaspéré :

— Tu es le constable de ce district, ou non ? Ton devoir est de faire taire ce maudit sonneur, et rapidement parce que, tu dois le comprendre, j'en ai assez entendu parler de celle-là !

Le doigt pointé vers le clocher désignait la cloche ventrue, bien visible derrière l'abat-son.

— Eh bien, tu n'es pas le seul à vouloir qu'elle se taise ... Lem Youngblood et Walt Wooten m'en ont déjà parlé hier. Seulement, eux, ils sont convaincus que c'est toi, le sonneur. Naturellement, je monterai la garde, pendant une nuit ou deux ... et j'ai demandé un mandat d'arrêt !

Fallon s'en retourna, à peu près certain que c'était Lem Youngblood qui sonnait le glas. Il resta debout jusqu'à minuit, mais il ne se passa rien cette nuit, ni la suivante. Donc « on » savait que Jethro serait aux aguets et « on » se tenait tranquille... Jusqu'à quand ?

Une semaine s'écoula. La cloche restait silencieuse. Un soir, Joel Fallon se glissa sans bruit dans le cimetière et il attendit, couché derrière un monument... A 11 heures, il vit une ombre, qui traversait précautionneusement le verger et allait se dissimuler derrière un gros arbre. Jethro prenait sa faction. Il avait voulu tendre un piège, en parlant de monter la garde « une nuit ou deux », mais le coupable ne s'était pas laissé prendre et il se tenait coit. Le vieux constable manquait d'adresse et sa surveillance ne pouvait passer inaperçue !

Une nouvelle semaine passa. La cloche ne troubla plus le sommeil des fermiers, mais Joel sentait autour de lui l'hostilité persistante de ses voisins. Il travaillait seul dans ses champs. Nul ne le saluait. Le facteur, qui lui apportait régulièrement son courrier, partait très vite, sans dire un mot aimable. L'opinion était contre Fallon, et il en souffrait terriblement.

Puis, le vingt-huit mars, le lugubre tintement fit une fois de plus résonner les échos de la vallée. Dès l'aube, Joel était chez le constable et lui criait, plein d'espoir :

— Qui est-ce ?

— Personne ! répondit le vieux Jethro, en le regardant d'un air buté.

— Tu l'as laissé filer ! hurla Fallon... Ce n'est pas bien malin de ta part !

— Je te dis que ce n'est personne... En tout cas, pas un homme !... et il faudra trouver quelqu'un d'autre que moi pour le prendre, si c'est un revenant... Je t'assure que j'ouvrais l'oeil : aucun être vivant ne pouvait approcher de cette maudite cloche sans que je le voie... Elle s'est mise en branle toute seule. juste à minuit. Je puis jurer que je n'ai vu personne dans le clocher.

Il fut impossible de l'en faire démordre : La cloche sonnait toute seule, à moins que le sonneur ne fût invisible ! Joel se persuada que le constable s'était endormi à son poste, ou même qu'il avait renoncé à la surveillance et inventait cette histoire ridicule pour s'excuser.

A son retour, Fallon trouva devant sa porte un groupe de cavaliers qui l'attendaient, d'un air menaçant : Lem Youngblood, Wooten, Swanner et William le regardaient s'approcher, et leurs yeux ne présageaient rien de bon. Dès qu'il fut à portée, Wooten cria :

— Nous sommes venus te donner un dernier avertissement, au nom de toute la vallée. Si cette cloche sonne encore une fois, nous te ferons mettre en prison... Oui, nous viendrons t'arrêter et nous te traînerons devant le juge. Tu n'échapperas pas, cette fois !

Haussant les épaules d'un air méprisant, Joel riposta :

— Vous ne m'effrayez pas. Ce n'est pas moi qui sonne. Ne serait-ce pas toi-même, Wooten ?

L'interpellé sauta à terre et s'avança vers Fallon, qui l'étendit d'un coup de poing. Il était chez lui : si on venait l'attaquer, il se défendrait... L'affaire devenait mauvaise pour les visiteurs, qui le comprirent et s'éloignèrent en répétant :

— Tiens-toi sur tes gardes... Si tu recommences une seule fois, c'est la prison... On te prendra bien... Le vieux Jethro s'est laissé berner, mais Ira Tood a de bons yeux et ne croit pas aux fantômes... Nous n'y croyons pas non plus, si tu veux le savoir !

Joel apprit ainsi que la nouvelle institutrice — après le drame, Myra était allée se fixer à la ville et ne revenait que de temps en temps chez ses parents — avait repris la surveillance que Jethro exerçait si mal. Il alla lui parler et elle déclara franchement :

— Je considère que c'est mon devoir de prendre le sonneur... simplement pour prouver qu'il s'agit bien d'un vivant... Je ne puis laisser courir cette histoire de revenants, ce serait funeste à la discipline scolaire... et, d'ailleurs, je crois que c'est un de mes élèves qui a imaginé cette mauvaise plaisanterie. Aucun homme raisonnable ne s'amuserait à sonner ce glas. Jethro n'est qu'une vieille bête superstitieuse et je ne puis guère compter sur son appui, mais vous pourriez m'aider.

Dès lors, nuit après nuit, Joel et Ira s'embusquèrent dans le verger. Ce fut longtemps en vain mais, le vingt et un avril, à minuit, le glas se fit entendre. Tous deux n'avaient cessé de surveiller les issues et pouvaient jurer que les portes ne s'étaient pas ouvertes. Le jeune homme s'élança vers le clocher en criant à sa compagne :

« Il s' s'est caché à l'intérieur avant que nous arrivions. Appelez Jethro et surveillez la porte de derrière. Vous allez le prendre aisément quand il essayera de sortir, s'il réussit à m'échapper. »

La porte n'était pas fermée à clef. Quand Joel atteignit le vestibule, la cloche sonnait encore. Le dernier battement retentit au moment même où il s'y élançait, une torche électrique à la main. La corde oscillait devant ses yeux mais le rayon de la lampe fouilla en vain toute la pièce : il n'y avait absolument personne... On frappait à la porte opposée, fermée au verrou. Avant d'ouvrir à l'institutrice, Joel eut soin de bloquer la porte par laquelle il était lui-même entré en poussant contre elle une des armoires. Il barricada de la même façon la seconde issue. Puis il dit :

— Il n'a pas pu sortir. Puisqu'il n'est pas dans cette pièce, il faut qu'il se soit réfugié sur le toit. Je vais monter. Jethro est-il arrivé ?

— Oui, je l'ai trouvé dans le verger. Il surveille l'extérieur. Le sonneur ne peut s'échapper.

Joel et Ira escaladèrent ensemble l'échelle qui menait au clocher, soulevèrent la trappe et atteignirent la cloche, à présent immobile derrière ses barreaux. A travers cette sorte de grille, on pouvait se glisser sur la toiture. Joel inspecta soigneusement tout l'extérieur. Non seulement il n'y découvrit personne, mais il ne put relever aucune trace d'escalade, aucune marque d'échelle. Au-dessous de lui, Jethro était à son poste... Personne n'avait pu passer sans être aperçu.

La cloche ne présentait rien de particulier : Aucun ressort, aucun levier, aucun électro-aimant ou mouvement d'horlogerie. Elle reposait honnêtement sur ses tourillons et il semblait bien qu'on ne pouvait la mettre en branle autrement qu'en tirant la corde... cette même corde qui, lorsque Joel était entré dans la chambre, oscillait encore devant ses yeux.

Quand les deux jeunes gens dégagèrent une des portes pour sortir, Jethro s'élança en criant :

— J'ai le mandat... quel nom faut-il y mettre ?

— Nous ne l'avons pas pris... c'est à n'y rien comprendre... Aidez-nous à chercher dans le cimetière et dans le verger. Il faut bien qu'il soit passé par là. Il ne nous aura pas attendu, mais nous pourrons trouver des traces.

— Oh, je veux bien vous aider, mais c'est inutile... « Il » ne laisse pas de traces, allez !

Le vieux Jethro prononça cette phrase étrange avec un rire triste et un peu inquiet.

— De qui voulez-vous parler, et qu'en savez-vous ? demanda Ira Tood.

Le constable dirigea sa lampe vers l'entrée du cimetière, sur la croix la plus proche :

— Lui... Stanley Boone... l'assassiné. Il revient demander justice. C'est son fantôme qui sonne ce glas. Vous ne pouvez pas retrouver les traces d'un revenant, je pense ? Ni l'arrêter !

* * *

Le lendemain, le Conseil convoqua Joel Fallon. Il était hors de cause, après les événements de la veille. On l'informa qu'une douzaine de fermiers avaient décidé d'assurer désormais, en se relayant, une surveillance rigoureuse autour du chocher. Il accepta naturellement d'y participer.

DIS-MOI TON NOM... je te dirai qui tu es

VINCENT

Un excellent prénom, réalisant un harmonieux équilibre ; un esprit très fin, très intuitif ; le goût du beau sous toutes ses formes ; deux Vincent furent des compositeurs de talent ; une volonté tenace, manquant un peu de souplesse et qui peut donner un air rébarbatif aux Vincent qui ont pourtant un coeur d'or, sensible à toutes les misères comme leur homonyme, le grand apôtre de la charité ; comme lui, ils sont aussi des réalisateurs pratiques et ingénieux.

Un peu d'afféterie, chez Voiture, ce qui a nui à son talent.

VIOLETTE

Pas si modestes que la fleur symbolique qui leur sert de prénom, les Violette ! Mais gentilles, aimables, primesautières, toujours prêtes à jouir du moindre plaisir et à en faire profiter leur entourage. Intelligentes et fines sous des dehors un peu légers, elles savent fort bien guider leur barque, en évitant les récifs et les écueuils.

VIRGINIE

Pas de violence, pas de raideur chez les Virginie ; une intelligence fine qui s'adapte facilement, et se complaît dans la recherche des détails, une volonté souple, un peu chancelante même et qui ne résiste pas à une pression continue ou à un choc violent. Un caractère très arrangeant, très dévoué, un peu lympathique. Les Virginie aiment à ne voir autour d'elles que des visages riants, aussi font-elles tout ce qui est en leur pouvoir pour aplanir les difficultés, mais ce ne sont pas de grandes héroïnes ; dans les conjonctures graves, facilement, elles perdent pied et se laissent aller au découragement.

Horreur de la trivialité, de la grossièreté ; sentiments purs, désintéressés, loyaux.

VITAL

Les Vital — assez rares — ont une belle intelligence créatrice et lumineuse. Laborieux, francs, énergiques et décidés, ce sont des hommes d'action, en dépit d'une certaine mélancolie qui les effleure, parfois, mais qu'ils savent chasser par un effort de volonté. Coeurs loyaux et fidèles dont les manifestations extérieures, loin d'être outrées, restent en dessous de la réalité profonde.

On veilla en vain jusqu'au seize mai où, une fois de plus, la cloche tinta. Les veilleurs furent catégoriques : ils avaient atteint le vestibule pendant que le glas sonnait encore. La corde se balançait devant eux, mais personne ne la tirait. Dans le bâtiment, fouillé minutieusement, ils n'avaient même pas découvert une chauve-souris.

Le quatorze et le quinze juillet, le sonneur-fantôme éveilla encore de son glas les échos de Bass Valley. La garde fut renforcée, sans aucun résultat. Jusqu'à la fin d'août, il ne se passa plus rien. Espérant que le sonneur s'était lassé, on décida d'interrompre la surveillance. Joel en fut heureux. Lui ne renonçait pas à capturer le coupable. Il ne croyait pas au fantôme et se disait que, voyant la voie libre, le mystificateur reviendrait bientôt. Il passait des heures à dresser des plans compliqués, pour leur tendre un traquenard auquel il ne pourrait échapper.

La longue surveillance exercée en commun avait eu au moins un résultat : L'hostilité que les habitants de Bass Valley avaient montrée à Fallon s'était dissipée, et Lem Youngblood lui parlait à présent amicalement. Un jour, il fut question de l'ancienne institutrice et il fit remarquer :

— Elle ne vient plus guère... Il y a plusieurs mois que je ne l'ai vue. La dernière fois, c'était au début d'août... non, plutôt vers la mi-juillet. Elle se trouvait à la ferme lorsque la maudite cloche s'est fait entendre les deux dernières fois... Elle n'est pas mariée, pourtant !

Plus tard, Joel devait se souvenir de cette conversation. Alors, il se demanda s'il existait un rapport entre les visites de la jeune fille et le glas mystérieux. Cette idée le tracassant, il passa une soirée à établir la liste exacte des dates auxquelles on avait entendu la cloche. Sa manie de conserver les vieux journaux lui fut utile et lui permit de rectifier ses souvenirs incertains. Puis, dès le lendemain, il fit une discrète enquête... Le soir, il savait exactement quand Myra avait passé la nuit chez ses parents... et il resta des heures en face de ses deux listes, essayant de comprendre : Chaque fois que la jeune institutrice était à Bass Valley, la cloche tintait... et elle ne s'était pas fait entendre une seule fois en l'absence de Myra ! La relation était évidente... mais était-ce la jeune fille qui sonnait le glas ? Et comment s'y prenait-elle ?

De toute façon, la surveillance se simplifiait... Il suffisait de guetter la prochaine arrivée de Myra. Joel était convaincu que rien ne se produirait en son absence. Mais, lorsqu'il apprit que l'institutrice passait le week-end à la ferme paternelle, il se tint sur ses gardes... Le soir venu, au lieu de se tapir dans le verger ou dans le cimetière, il estima plus indiqué de s'embusquer sur le sentier, à l'endroit même où il rejoignait la route, et il attendit patiemment.

Myra sortit peu après 11 heures. Elle marchait silencieusement sur ses sandales de tennis et sa main serrait un assez gros sac. Quand elle passa à quelques pieds de Fallon, il constata qu'elle s'était vêtue d'une sorte de combinaison de mécanicien, de couleur sombre, et qu'un serre-tête cachait parfaitement sa chevelure. Elle tenait à passer inaperçue ! Joel la suivit avec mille précautions. Elle se dirigeait vers l'école, dont le clocher se détachait dans le clair de lune. Quand elle en fut proche, Myra redoubla de prudence. Elle fit un crochet pour éviter de passer en vue des fenêtres du constable, attendit un moment pour s'assurer que rien ne bougeait, puis se glissa dans le verger... Appuyée au tronc d'un gros arbre, on ne la distinguait presque plus... Fallon mit fort longtemps à se rapprocher d'elle, mais elle ne s'en aperçut pas et il parvint à s'adosser lui aussi à un pommier, dans l'ombre des basses branches...

Jusqu'aux environs de minuit, rien ne bougea dans le verger puis, derrière la palissade, des branches craquèrent... quelqu'un venait, sans trop se presser et sans se dissimuler. La silhouette du vieux constable se découpa dans le clair de lune... Jethro prenait sa faction. Myra se déplaça légèrement, se campa solidement sur ses jambes, puis leva le bras, visant le dos voûté du policier.

— Attention, Jethro ! hurla Fallon en s'élançant. Un coup de feu jaillit, tiré sous l'effet de la surprise, puis la jeune fille se retourna, au moment où, d'une main solide, Joel lui arrachait le gros pistolet... Elle n'essaya même pas de résister. Le constable accourait... la balle l'avait manqué de peu. Il ne parut pas surpris de voir l'institutrice qui, anéantie par la rapidité des événements, avait pris sa tête dans ses mains et sanglotait bruyamment, debout entre les deux hommes qui la surveillaient, l'air satisfait et soulagé. Jethro demanda à Fallon :

— Eh bien, quand l'avez-vous soupçonnée ? Vous y avez mis le temps !

— Il y a quelques semaines... j'ai constaté que la cloche se faisait entendre uniquement lorsque Myra venait voir ses parents... Je l'ai guettée et suivie jusqu'ici. J'espérais la prendre sur le fait... mais je ne m'attendais pas à la voir jouer du pistolet sur votre dos !

— Cela prouve que vous n'y avez rien compris... Elle n'est pas le mystérieux sonneur... mais l'assassin de Stanley Boone... tout simplement.

Le hurlement de l'institutrice déchira la nuit :

— Ce n'est pas vrai... je ne l'ai pas tué... Pourquoi l'aurais-je fait ? Nous venions de nous fiancer ! D'ailleurs, je suis restée tout le temps dans la voiture !

Le vieux constable expliqua, en quelques phrases, ce qui s'était passé :

— Vous seule, aviez annoncé que Stanley voulait vous épouser. Lui n'a rien dit. Bien sûr, il était trop poli pour faire un scandale en vous donnant un démenti public, mais il n'avait jamais envisagé de conduire jusqu'au mariage ce qui n'était pour lui qu'un flirt sans importance. C'est ce qu'il vous a dit dans la voiture. Vous vous êtes disputés. Puis, dans le clocher, quand il a déclaré formellement qu'il ne vous épouserait pas, vous l'avez frappé... Vous l'avez fait, avec le tisonnier, juste au moment où il finissait de sonner la cloche... Un coup sur la nuque lui a brisé une vertèbre et en tombant, il s'est fendu le front sur le décrottoir.

— Ce n'est qu'un tissu de mensonges ! Je ne suis pas entrée dans le clocher... La voiture est restée bloquée dans une congère et je ne l'ai pas quittée. J'étais à un quart de mille de l'école quand Stanley a été frappé. Youngblood et ses amis m'ont trouvée dans l'auto.

Jethro haussa les épaules d'un air excédé et reprit :

— Il est inutile de répéter cette histoire. Vous l'avez racontée à l'enquête et à l'audience. D'abord, j'ai cru que les choses s'étaient passées comme vous le dites mais, le dégel venu, j'ai compris que vous aviez menti... parce que, dans la boue, devant le clocher, j'ai trouvé ceci :

Le constable tira de sa poche un maillon de fer, usé et rongé par la rouille :

— Voilà ce qui démontre que l'auto est arrivée jusqu'à l'école. Il ne peut y avoir aucun doute. J'ai vérifié qu'il s'adapte exactement aux chaînes de la voiture que conduisait Stan ce soir-là. Et Youngblood, qui les avait placées, est absolument ferme : Elles étaient entières quand vous êtes partis. Au contraire, quand il a ramené l'auto, une maille avait cédé et la chaîne heurtait le garde-boue... Les autres passagers l'ont entendu et s'en souviennent fort bien. Oh, si l'auto est allée jusqu'à l'école, vous étiez au moins devant le clocher... Expliquez donc pourquoi vous auriez abandonné Stan, pour revenir seule vous lancer dans une congère... en retournant la voiture dans le sens opposé à votre marche ? Cela, et vos mensonges, vous condamnent. Vous aviez calculé que la neige aurait effacé toutes les traces et, sans ce maillon rompu, vous abusiez tout le monde.

« Naturellement, c'était une preuve assez mince pour un jury et, d'ailleurs, l'enquête était faite quand je l'ai trouvé. Si l'on avait condamné Fallon, j'aurais parlé mais, puisqu'il était acquitté, j'ai préféré continuer l'enquête moi-même et obliger le coupable à se démasquer... C'est pour cela que, chaque fois que Myra couchait à Bass Valley, je lui faisais entendre le glas qui devait, en lui rappelant de terribles instants, l'amener à commetre une imprudence. La cloche lui dirait que quelqu'un connaissait son crime et pouvait la dénoncer... Tôt ou tard, elle tenterait quelque chose et se ferait prendre... et c'est bien ce qui est arrivé ! A présent, même si on ne peut la convaincre du meurtre de Stan, elle sera condamnée pour tentative d'assassinat sur un constable... Sans votre cri, Joel, elle l'aurait d'ailleurs été pour un meurtre véritable...

A ce moment, la jeune fille s'abattit sur le sol. Elle eut le temps de murmurer :

— Vous ne me traînerez pas devant les juges... Maintenant tout est terminé.

— Empoisonnement par du cyanure, murmura le vieillard... C'est exactement ce que j'espérais... J'aurais eu de la peine à la faire condamner avec si peu de preuves... elle a avoué ! Si ses nerfs avaient tenu bon, si elle n'avait pas tiré sur moi, elle échappait à la justice, vraisemblablement. C'est une chance que bien des meurtriers perdent la tête avant de perdre la vie...

— Mais vous aussi, vous avez risqué d'y laisser la vôtre ! s'écria Joel.

Le constable répondit en haussant les épaules :

— Ce sont les risques du métier. Maintenant, il ne nous reste plus qu'à avertir les autorités et pour faire venir les voisins, le plus simple est de sonner la cloche. Vous allez voir opérer le fantôme et vous serez tout surpris de constater que le procédé est enfantin.

Jethro s'approcha d'un gros pommier, éloigné de quelques pieds à peine du clocher. Il se hissa sans beaucoup d'efforts dans les branches et s'assit à l'enfourchure des deux plus fortes. Bien qu'il se fût avancé jusqu'au pied de l'arbre, Fallon ne distinguait qu'une masse sombre au milieu des feuilles. Il attendit et, quelques minutes plus tard, le glas déchira le silence...

Quand le constable redescendit, il tenait à la main une longue canne à pêche, et il expliqua :

— Avez-vous compris, à présent ? Vous voyez, ce n'est pas bien malin, de jouer au sonneur-fantôme... Dès la tombée de la nuit, le jour choisi, je grimpais dans le clocher et j'enroulais un fil de soie noire autour de la panse de la cloche, sans le fixer, mais simplement en faisant une boucle. Je n'avais qu'à laisser descendre les deux bout du fil dans le verger, puis à les reprendre de l'extérieur pour les attacher à une branche... Dans l'obscurité, personne ne pouvait rien remarquer... un fil noir est invisible la nuit. Et, pendant qu'on surveillait les portes du bâtiment, il m'était facile de me glisser dans le verger, de grimper dans le pommier où je retrouvais la canne à pêche que j'avais soin d'y placer d'avance... C'était un jeu d'attraper le fil et de tirer doucement, en cadence, jusqu'à ce que la cloche résonne... Naturellement, vous ne pouviez rien trouver en examinant l'intérieur du clocher... Il me suffisait de tirer assez fort pour rompre un des fils et toute l'installation disparaissait dans ma poche.. Je pouvais alors dégringoler de mon arbre et courir vers vous... pour aider à garder les issues avant que le sonneur se soit échappé !

« Vous voyez, conclut le vieillard... je ne suis pas encore gâteux... ni superstitieux... Il m'a fallu jouer un rôle d'imbécile... Il en est souvent ainsi, dans la police, lorsqu'on veut tromper un criminel qui se croit très malin...

C'est ainsi que, pour la huitième fois, en cette nuit de septembre, le Glas de minuit se fit entendre sur Bass Valey. Il annonçait la mort de Myra Morgan, qui s'était fait justice...

Et, du même coup, deux mystères se trouvèrent éclaircis.

André Clairval

LE DESTIN JOUE ET GAGNE

Une nouvelle sentimentale de Dominique Verneuil

CAROLINE ferma la porte derrière son mari et s'appuya un instant au battant. Elle se sentait lasse à mourir.

Ce baiser hâtif et cet air lointain, comme si la rue l'avait déjà happé, sans qu'il reste rien d'elle, c'était la même chose depuis trois mois !

Et depuis trois mois Caroline luttait contre un danger sournois, imprécis, qu'elle avait immédiatement reconnu avec le flair commun à toutes les femmes amoureuses.

Au moment de leur mariage, cinq ans auparavant, Caroline avait pris quelques solides résolutions. A vingt-trois ans, elle avait déjà rencontré suffisamment de ménages désunis pour ne pas se lancer dans la vie à deux comme dans une merveilleuse aventure bleu et rose.

Quand elle avait dit « oui » à Marc, c'était en pleine connaissance de cause. Ainsi, elle avait su enjamber allégrement les premiers obstacles qui se présentent fatalement à un jeune ménage privé d'appartement, ayant un minmum d'argent pour subsister et dont les parents n'ont pas la possibilité de les aider.

Ils s'étaient tirés de ces épreuves avec un courage et une bonne humeur qui suscita l'admiration de leurs intimes et ils étaient peu à peu parvenus au stade plus reposant de l'appartement confortable, de la femme de ménage quotidienne et des vacances assurées.

Très sagement, Caroline avait savamment gradué son équipement vestimentaire et ménager, dosant le tout du superflu au nécessaire. Du moins, elle en était fermement convaincue ! Marc ne lui répétait-il pas sans cesse qu'elle avait du génie, l'appelant « mon petit bélier » sur un ton franchement admiratif. Du bélier, Caroline avait le regard têtu et les boucles courtes. Pour le reste, c'était une ravissante jeune femme brune, mince et gracieuse, aux immenses yeux gris dans un petit visage aux traits nets et charmants.

La glace qui occupait un panneau de l'entrée lui disait encore à cet instant combien elle était jolie, sans fards, avec son visage clair et reposé, sa silhouette harmonieuse dans le peignoir gaiement coloré ! Alors pourquoi ? ... Pourquoi Marc l'embrassait-il comme si sa bouche eût été ombragée d'affreux poils noirs ? Pourquoi ne la regardait-il pas plus que si sa taille eût été celle de la grosse crémière du coin ? ... La réponse s'inscrivait implacablement dans la tête douloureuse de Caroline : Une femme ! ... La femme-piège qu'ils rencontrent tous : vamp, midinette, existentialiste ou autre ... L'ennemie aux cent visages était là, présente, derrière le regard perdu de Marc, dans ses gestes distraits et dans cette sorte d'absence continuelle.

— Chéri, veux-tu un peu plus de café ?

— Hein ? ...

Il sursautait comme le gamin à l'école en train de rêver au hanneton qu'il cache dans son pupitre ...

Caroline s'efforçait de ne rien lui montrer de son angoisse, mais les larmes lui montaient aux yeux de plus en plus souvent et elle craignait de se laisser aller un jour, bientôt, à sa nervosité.

Marc descendait le boulevard Saint-Michel de son pas décidé. Il pensait à Jerry, l'extraordinaire Jerry, aussi étrange que son nom !

Quand il arrivait chez elle, il ne savait jamais ce qui allait se passer de l'autre côté de la porte. Depuis le jour où une horrible petite guenon lui avait sauté au cou, pendant que Jerry se tordait comme si c'était la chose la plus drôle du monde, il pensait que tout était possible dans cette boîte à surprise de trois mètres sur trois, où les coussins traînaient sur le sol avec la guitare enrubannée et les tasses dépareillées ... Dans ce décor, Jerry surgissait, longue et blonde, moulée dans un corsaire de Jersey noir, ceinturée de jersey rouge, ses ravissantes épaules presque toujours nues ...

Etait-elle jolie ? Comment le savoir ? Son visage était plus mobile que l'eau d'un torrent, ses yeux changeaient de couleur à chaque minute et son rire bas, roucoulant, produisait chez les hommes une curieuse impression d'irritation à fleur de peau, une sorte de charme qui leur donnait à tous l'envie de la prendre dans leurs bras, de la battre, de la mordre et de la réduire à leur merci.

Un bizarre petit animal fait femme par erreur, voilà ce qu'était Jerry, et les mains moites de Marc se souvinrent soudain, avec une acuité presque douloureuse, du contour ferme et lisse de ses épaules dorées qu'elle levait si fréquemment en signe de moquerie. Ne s'était-elle pas moquée de lui, au début, quand il la rencontrait dans les couloirs du journal et qu'il évitait presque peureusement son regard. Et le jour où il était entré chez Melguy, alors qu'elle changeait pour une nouvelle photo, comme elle avait ri, à demi-nue, de son trouble et de sa pâleur ! De rires en rires, il en était arrivé à ce pigeonnier plein de couleurs et de désordre ... Ils n'avaient plus ri l'un et l'autre sur le divan bas ...

Ses cils blonds voilaient la joue pâle de Jerry et une larme avait roulé que Marc avait bue tendrement.

Chaque fois, la chambre minuscule était pleine de joie turbulente. Jerry jetait au hasard les fleurs et les bonbons qu'il lui apportait et elle se blottissait dans ses bras avec des mots tendres et décousus. Elle lui racontait mille choses qui ne tenaient pas debout, des histoires dont elle ne se rappelait jamais la fin, et tout cela en riant comme une folle ... Comme deux fous, car il riait aussi ! C'était merveilleux ! ...

A midi, il la retrouverait au « Méphisto » et ils iraient déjeuner dans un restaurant extravagant, où elle insisterait pour lui faire absorber des nourritures soi-disant exotiques qui se solderaient par une crise de foie ! Cela aussi, Marc le supportait avec un plaisir presque pervers, en songeant aux plats raffinés et parfaitement servis qui l'attendaient chez lui.

Quelle chance il avait eu de rencontrer Jerry ! La perfection de Caroline aurait eu raison de lui, si Jerry n'avait surgi avec sa fantaisie et sa charmante loufoquerie.

Bien sûr, Marc ne voulait absolument pas que Caroline en souffrît. Dieu merci ! Elle ne se doutait de rien ! Elle était bien trop occupée à remonter la petite pendule dorée de leur vie conjugale, à en huiler soigneusement les rouages et à l'exposer fièrement à la vue de leurs amis ...

Caroline sortit dans la lumière du matin. Les arbres du boulevard Saint-Michel commençaient à perdre de petits flocons blancs qui se posaient un peu partout et s'accrochaient aux vêtements. Caroline en détacha un qui s'était fixé sur l'épaule de son tailleur bleu et qui s'envola comme un oiseau ayant retrouvé sa liberté.

Quand elle était enfant, Caroline appelait ces petites choses légères des « nouvelles ». Celui qui parvenait à attraper l'une d'elles était assuré d'une agréable surprise au cours de la journée ... Caroline soupira ... Elle fit quelques pas indécis. Marc ne rentrait jamais déjeuner et elle avait l'habitude de prendre ses repas de midi avec des amies ou chez sa mère qui habitait Auteuil. Mais ce jour-là elle se sentait incapable de la moindre conversation et n'avait pas faim ... L'horloge du carrefour de l'Odéon lui apprit qu'il était presque midi ...

En passant devant le « Méphisto », un air lui parvint de l'intérieur, telle d'une bouffée soudaine de souvenirs. Marc adorait cet air-là et c'était l'un des premiers disques qu'ils avaient achetés pour leur électrophone : la voix de Piaf rauque et douloureuse, se plaignait de l'abandon de son bien-aimé ...

Subjuguée, Caroline se dirigea vers l'appareil devant lequel se tenait une grande fille blonde dont les cheveux voilaient le profil penché. Elle paraissait écouter attentivement et ses mains se crispaient sur le bord de la machine d'où s'échappaient les phrases blessées :

Il a juré fidélité ...
Il a menti le bien-aimé ...

Caroline se demanda comment cette fille pouvait oser se promener dans la rue avec un jersey si collant qu'elle semblait sortir de l'eau, et un corsage tellement généreusement échancré qu'on apercevait les seins nus de l'impudique créature ! Comble d'horreur, quand elle se redressa, Caroline s'aperçut qu'elle mâchonnait quelque chose qui devait être du chewing-gum ! Elle pensa néanmoins que cette curieuse fille avait un regard étrange et un physique assez fascinant !

L'examen dont elle était victime ne gênait pas Jerry, qui se jucha sur un tabouret et commanda un double whisky d'une voix que Caroline trouva terriblement vulgaire . . .

Marc regarda sa montre : midi. Et Jerry qui avait horreur d'attendre ! Il était déjà sur le trottoir quand une main se posa sur son épaule. Il se retourna. C'était Melguy !

— Je suis désolé, Marc, mais il faut absolumnet que vous me disiez ce que je dois faire pour la photo de Léantaud ! Georgina ne veut rien savoir pour couper dans l'interview ! Il paraît que vous êtes de son avis et elle a presque piqué une crise de nerfs, tout à l'heure ! Moi, j'ai besoin de cette page et Léantaud sera furieux si on ne voit plus ses chats ! J'ai essayé de vous joindre toute la matinée, mais vous étiez en conférence, et après vous êtes parti pendant que je me faisais incendier par Georgina !

Marc poussa un soupir agacé :

— Rentre au journal, dit-il, j'arrive.

Le déjeuner avec Jerry était fichu ! Georgina était furieuse et il ne faudrait pas moins d'une heure de diplomatie pour la convaincre . . .

Marc était presque arrivé en face du « Méphisto ». Il hésita avant de traverser. D'où il se trouvait, il apercevait Jerry, accoudée au bar, les jambes gracieusement enroulées autour des pieds du tabouret . . .

Une voix le fit sursauter :

— La bonne aventure, monsieur ? Je vois des choses dans tes yeux . . .

— Non, merci, dit-il distraitement, sans même un regard pour la Gitane qui l'interpellait.

Celle-ci n'insista pas et s'éloigna nonchalamment, faisant danser sur ses hanches rondes sa longue jupe où la crasse triomphait des bariolages rouges et verts . . .

Une idée vint soudain à Marc, une idée bien faite pour plaire à Jerry.

— Hé, madame ! . . .

La Gitane se retourna, mais ne fit pas un pas vers Marc. Celui-ci se dirigea vers elle.

— Tu veux faire une commission pour moi ?

— Quelle commission ? demanda-t-elle d'un air méfiant.

— Tu vas aller dans le café là-bas, le « Méphisto » . . .

— Je le connais !

— Bon ! Tu verras une dame, devant le bar. Tu ne peux pas te tromper. Elle est toute seule sur un tabouret. Tu lui répéteras exactement ce que je vais te dire . . .

— Combien tu me donnes pour ça ?

— Deux cents francs.

— Cinq cents !

— Va pour cinq cents ! Mais si tu ne fais pas la commission, gare à toi ! Je le saurai et je te retrouverai ! Surtout ne demande pas d'argent à la dame, elle n'en a pas !

La Gitane regarda Marc dédaigneusement.

— Tu veux que je jure sur la croix ?

— Non, non, ça va ! Tiens, voilà cinq cents francs. Tu diras : « Marc vous faire dire qu'il viendra à cinq heures et qu'il vous aime toujours ! » Tu as compris ? Répète . . .

La Gitane répéta, encore plus dédaigneuse, et s'éloigna vers le « Méphisto », non sans avoir soigneusement caché le billet dans son corsage.

Marc la regarda pénétrer dans le bar et s'en alla, assez content de son idée. Jerry allait le trouver adorable, il en était certain . . .

Jerry descendit de son tabouret : midi et demi ! Marc ne la faisait pourtant jamais attendre . . . Une fois n'est pas coutume ! Elle se sentait un peu nerveuse . . . Rien de tel que de se refaire une beauté pour calmer des nerfs éprouvés par l'attente ! Elle se dirigea vers les lavabos . . .

Caroline s'avisa que la boisson qu'elle avait commandée, un quart d'heure auparavant, n'était toujours pas sur la table devant elle. Elle secoua son esprit engourdi qui remâchait la même tristesse et elle appela le garçon. Mais celui-ci était plongé dans une discussion sans fin avec la barmaid et il n'entendait rien. Caroline se leva, assez mécontente, et alla s'asseoir sur un des tabourets du bar. Au moins là prendrait-on peut-être sa demande en considération !

— Un whisky, dit-elle fortement, et tout de suite après elle s'en étonna ! Elle ne buvait pratiquement jamais d'alcool, or voilà que ses intentions de citron pressé se transformaient on ne sait pourquoi, en whisky. Cette fille en jersey devait l'avoir influencée. L'idée la fit sourire malgré sa mélancolie.

— Ma belle !

— Non ! dit nettement Caroline à la gitane qui agrippait son bras.

Celle-ci ne paraissait pas pressée de s'en aller.

— Je viens te faire une commission.

Caroline resta abasourdie. Ce devait être un nouveau truc pour apâter le client.

Mais la femme continuait avant que Caroline ait pu lui réitérer son refus.

— Marc te fait dire qu'il t'aime toujours et qu'il viendra à cinq heures !

Caroline eut la soudaine et désagréable conviction qu'elle était en train de devenir folle !

— Qui ? parvint-elle à balbutier.

— Lui, le monsieur ! La Gitane eut un mouvement du menton vers la porte . . . Caroline se précipita.

— Votre whisky, madame ! cria la barmaid.

Caroline n'écoutait pas. Elle regardait attentivement le boulevard presque désert et elle reconnut la silhouette de Marc qui s'en allait à pas pressés . . .

Elle retint son envie de se précipiter et de lui courir après et, revenant lentement vers le bar, elle ouvrit son sac et glissa un billet à la Gitane. Celle-ci, oubliant ses promesses, accepta allégrement, attirant sur Caroline les bénédictions d'une foule de saints aux noms étranges . . .

Caroline but son double whisky, dans cet état plus précieux que l'euphorie, où tant de pensées agréables se présentent à l'esprit que celui-ci hésite à les accueillir et retarde leur arrivée pour ne pas succomber à trop d'émotion.

Ainsi Marc était capable après cinq ans de mariage, de ce genre de choses ! Il avait beau ne rien dire, il avait bien senti qu'elle se tracassait, qu'elle avait peur de le perdre ! Quand il l'avait aperçue, solitaire et triste dans son coin, il avait cherché comment lui dire qu'il l'aimait, et il avait trouvé ce moyen ! C'était plus charmant et plus délicat que toutes les attentions qu'il avait jamais eues pour elle . . .

Caroline, qui s'en allait sans payer, fut rappelée sévèrement à l'ordre par la barmaid. Elle lui dédia en retour un sourire si heureux que l'autre en fut stupéfaite et mit un certain temps à répondre à la question de Jerry qui revenait des lavabos :

— Il n'est venu personne pendant mon absence ? Un monsieur brun, très grand ?

— Il n'est venu qu'une Gitane, finit par répondre la barmaid.

Jerry n'aimait pas les Gitanes et encore moins les hommes qui oublient leurs rendez-vous . . .

A cinq heures, Marc frappa à la porte de Jerry, dans l'attente du miracle quotidien.

Un bruit de pas traînant se fit entendre à l'intérieur et Marc fronça les sourcils en voyant l'inconnu qui se tenait sur le seuil.

Celui-ci s'effaça, un large sourire sur sa figure d'adolescent mal nourri. Il portait une chemise écossaise plutôt sale et des blue-jeans qui avaient dû connaître des jours meilleurs.

— Jerry est allée acheter du café. Elle va revenir. Entrez donc !

Marc se demanda qui pouvait être ce personnage. Il avait vraiment trop l'air d'être chez lui, se renversant sur le divan tout en présentant à Marc la petite chaise (celle qui avait un pied en moins). Et puis cette façon de le dévisager avec une curiosité de jeune chien !

— Vous êtes un ami de Jerry ?

Marc qui était sur le point de poser la même question, la trouva cependant idiote.

— Ah ! J'y suis, dit soudain l'autre en se frappant le front, vous êtes Marc Périard !

Marc ressentit un grand froid dans la région du coeur. Jerry avait parlé de lui à ce jeune voyou, elle lui avait même dit son nom !

Une petite lueur s'alluma dans l'oeil du garçon étendu sur le divan :

— Dites donc, vous n'auriez pas une cigarette ! D'habitude vous en laissez ici, mais la dernière fois vous avez dû oublier, la boîte est vide !

Il souriait, il avait l'air de trouver cela très drôle ! Marc était écoeuré . . . Où était l'enchantement ? La fantaisie ? . . . Cette pièce était sordide . . . Les coussins étaient vilainement tachés, le chat avait renversé sa soucoupe de lait sur le livre de poèmes que Marc avait offert à Jerry et qui traînait par terre comme quelque chose de parfaitement inutile . . . Marc le ramassa machinalement et constata que les pages n'avaient pas été coupées.

Il se sentait très vieux et très las . . . Les protestations volubiles du jeune homme à la chemise écossaise l'accompagnèrent jusqu'à la porte :

— Pourquoi ne l'attendez-vous pas, je vous assure qu'elle va rentrer !

Dehors, Marc respira profondément comme un nageur qui revient à la surface.

Il arriva devant chez lui sans avoir eu conscience de la direction de ses pas. Caroline vint lui ouvrir. Elle portait un déshabillé gris comme ses yeux . . . Jamais Marc ne lui avait vu ces joues roses ! Elle semblait aussi émue que le jour de leur mariage. Ils restaient là, sans rien dire, envahis d'émotion. Enfin, il ouvrit ses bras . . . Comme son parfum était doux et ses boucles soyeuses ! Quel imbécile il avait pu être ! . . .

Ce n'est que bien plus tard qu'elle lui dit, blottie dans ses bras comme un chaton confiant :

— Tu sais, chéri, je n'oublierai jamais la Gitane !

La main de Marc suspendait sa caresse au-dessus des boucles brunes . . .

— Quand elle est entrée au « Méphisto », poursuivit Caroline en riant, j'ai essayé de la renvoyer ! Je croyais qu'elle voulait me dire la bonne aventure, et puis quand elle m'a fait ta commission . . . Mais pourquoi ris-tu comme ça, chéri ?

Marc n'arrivait pas à répondre tant il riait. C'était trop absurde et en même temps trop miraculeux ! Tant de stupidités rattrapées habilement par un coup de pouce du destin ! Ce doigt de Dieu dont on le menaçait dans son enfance, se pouvait-il qu'il fît si bien les choses ? . . .

— Mon amour, dit-il enfin calmé, tu ne trouves pas que la vie est une chose extraordinaire ?

C'était bien l'avis de Caroline.

DOMINIQUE VERNEUIL.

Enigme criminelle

Une douille de cartouche a fait condamner deux meurtriers

par Alain Robert

La légende nous a déjà appris que les hommes de la Gendarmerie Royale Canadienne finissent toujours par mettre la main au collet des criminels qu'ils ont pour mission d'appréhender. Parfois c'est long et difficile, mais les « Mounties » sont patients, méthodiques et persévérants.

Quand ils ont finalement capturé leur homme, celui-ci, généralement, ne pourra échapper au châtiment qu'il s'est mérité. Car ces policiers d'élite savent étayer une preuve. Contrairement aux méthodes employées par certains autres corps de police, ils ne se fient pas surtout à des confessions préalables et discutables pour faire condamner un criminel. Non seulement ils rejoignent leur homme, mais ils savent présenter une preuve irréfutable à son procès.

L'efficacité de la Gendarmerie Royale Canadienne nous est clairement démontrée par l'enquête conduite par les officiers F. K. Russell et Robinson Armitage, de 1932 à 1934, et qui conduisit à la potence John et William MacLean, le père et le fils, les meurtriers de Walter Parsillé, fermier des environs de Vermillon, en Alberta.

La mort avait séparé deux amis

La porte de la petite maison battait au vent. Vernon Willis s'arrêta un moment dans sa course précipitée. Ce détail l'avait impressionné désagréablement. Il entra quand même. Personne dans la cuisine.

— Monsieur Parsillé ! . . . Monsieur Parsillé ! répéta-t-il à haute voix, tout en déposant ses sandwiches sur la table.

Personne ne répondait à ses appels. L'impression pénible qu'avait créée la porte ouverte sur le garçonnait s'aggravait maintenant en pressentiment de malheur. Les vaches, dans l'écurie, non loin de la maison, se lamentaient de façon étrange. Les chevaux hennissaient en longueur.

Le coeur serré, Vernon Willis inspecta chaque pièce de la maison. Où pouvait donc être son ami ? Car Walter Parsillé, encore célibataire à 65 ans, et Vernon, 13 ans seulement, avaient une passion commune : la chasse. Tous les dimanches, depuis plusieurs mois, le vieillard et l'adolescent allaient tirer ensemble. M. Parsillé possédait une carabine Savage de calibre .25, qui faisait l'admiration de Vernon. Il lui en avait appris le maniement, et maintenant le petit était devenu tellement habile qu'il atteignait la cible plus souvent que son vieil instructeur.

Ce matin du 2 octobre 1932, un dimanche, Vernon avait pressé sa maman de lui préparer un goûter, puis avait couru chez son voisin Parsillé, le coeur heureux de l'excursion anticipée.

Après avoir visité toute la maison, Vernon Willis se retrouva dans la cuisine. La carabine Savage n'était pas à sa place habituelle. M. Parsillé serait-il parti sans lui ? Impossible ! On n'agit pas ainsi entre vieux amis.

Pal, le chien fidèle de M. Parsillé, s'approcha alors de l'enfant. L'animal était nerveux et agité. Il saisit la culotte de Vernon entre ses dents et chercha à l'entraîner vers l'étable. Vernon comprit. Il courut.

Si M. Parsillé était demeuré introuvable dans la maison, c'est parce qu'il gisait, immobile et taché de sang, par terre, à la porte du bâtiment. Son cadavre était froid. Une balle l'avait tué. La carabine Savage cependant n'était pas plus visible là qu'ailleurs.

La douille de cartouche, calibre .303

Dès que Vernon eut rapporté sa découverte à son père, M. Willis prévint le poste de la Gendarmerie Royale Canadienne, à Vermillon. Car les deux fermes adjacentes de Willis et de Parsillé se trouvaient non loin de ce village, en Alberta. Et l'on sait que la Gendarmerie Royale Canadienne remplit les offices, dans cette partie du pays, de notre police provinciale québecoise.

Le constable Olsen et le Dr Knoll arrivèrent bientôt sur la scène de la tragédie. Walter Parsillé était mort depuis plusieurs heures. L'autopsie permit d'en fixer le moment au vendredi soir précédent ou au samedi matin.

Aucun argent dans les poches de la victime, ni dans la maison. On avait donc tué pour voler.

Au pied d'un arbre, non loin de la porte de l'écurie, le constable Olsen trouva une douille vide de cartouche, calibre .303. Des exepertises en balistique établirent que cette balle avait été tirée par une carabine Ross, du genre utilisé par l'Armée canadienne au début de la guerre de 1914.

Près de la route, à l'entrée qui conduisait à la maison, il y avait des traces de pneus d'automobile. Le ou les assassins avaient dû voyager en automobile.

La banque de Walter Parsillé

C'était les poches de ses salopettes. On disait qu'il étai à l'aise. Mais il gardait toujours son argent dans ses goussets. Il n'avait pas confiance aux banques. Tout le monde dans les environs savaient qu'il portait continuellement deux ou trois rouleaux de billets sur sa personne. Quelques jours avant sa mort violente, il avait retiré $2,724.75 pour la vente de son blé.

Qui l'aurait donc tué ? Des gens des environs ? On ne pouvait pa se faire à cette idée. Car tout le monde le connaissait et l'estimait à Vermillon.

La Chevrolet 1921

Le caporal détective F. K. Russell fut aussitôt adjoint au constable Olsen pour commencer l'enquête sur le meurtre révoltant.

Dès le 2 octobre, Mlle Thelma Anderson, institutrice à Vermillon, informa le constable Olsen qu'elle avait vu une vieille automobile Chevrolet, stationnée à l'entrée de la cour de Walter Parsillé, le vendredi soir précédent. Deux hommes, l'un âgé, l'autre beaucoup plus jeune, cherchaient à en faire fonctionner les phares. Ils démarrèrent cependant sans lumières, prenant la direction de Vermillon. Plus tard, dans la même soirée, Mlle Anderson vit la même Chevrolet et les deux mêmes hommes au garage Fallow, à Vermillon.

M. Fallow avait réussi à remettre les lumières de l'automobile en opération. C'était une vieille voiture, datant de 1921. L'arrière était plein d'accessoires de campeurs. Les plaques d'enregistrement étaient canadiennes. Mais les deux hommes semblaient plutôt des Américains, des « Yankees ». Par leur conversation, M. Fallow comprit qu'il s'agissait du père et du fils.

Bien qu'ils fussent tous les deux vêtus comme d'humbles travailleurs, l'aîné tira de sa poche un gros rouleau de billets pour solder la note du garagiste. Il expliqua alors qu'ils avaient gagné le magot, tous les deux, en travaillant avec une équipe volante de moissonneurs.

La chasse à l'homme

La vieille chevrolet avait été vue ailleurs, de même que ses deux occupants. Quelques jours avant le meurtre de Walter Parsillé, Jim Ferguson, un entrepreneur-moissonneur, leur avait remis de l'argent, en public, à la porte d'une banque.

A la description qu'on lui en fit, M. Ferguson reconnut facilement les deux types. Ils avaient travaillé pour lui dans son équipe volante de moissonneurs. Ils s'étaient engagés sous les noms de John et Bill Shea, le père et le fils. Mais M. Ferguson avait dû les congédier, le 27 septembre précédent, parce qu'ils s'enivraient souvent, se battaient, et devenaient une menace pour ses autres hommes.

Des hommes, dans le groupe de Jim Ferguson, attestèrent que John Shea possédait une carabine Ross, calibre .303, à laquelle il tenait beaucoup. Les soupçons qui, jusque là, avaient pesé sur les deux Shea, se transformaient maintenant en certitude dans l'opinion des gendarmes.

Les Shea paraissaient s'être envolés cependant. Aussi le constable Olsen fut-il remplacé dans la chasse aux suspects par l'inspecteur Robinson Armitage et put ainsi demeurer à son poste de Vermillon.

Un contretemps vint poser un obstacle sur la piste si bien originée. Personne n'avait enregistré de Chevrolet 1921 au bureau provincial des licences au nom de Shea, John ou William. Shea n'était probablement pas le véritable nom des deux suspects. Pourquoi avaient-ils changé de nom ? Ils devaient avoir quelque chose sur la conscience. S'ils étaient déjà des criminels, n'était-ce pas une raison de plus pour les soupçonner ?

L'année 1932 se termina sans que les deux officiers ne puissent retrouver la trace de leurs hommes, ni au Canada, ni aux Etats-Unis.

Mais le 4 avril 1933, le constable Ashby, en charge du poste de la Gendarmerie Royale Canadienne à Eastend, en Saskatchewan, télégraphiait à ses confrères Russell et Armitage. Quelque temps auparavant il avait vu une automobile Chevrolet, ainsi que deux hommes, répondant exactement à la description des Shea. Ils s'appelaient alors John et William Sullivan, et le permis d'enregistrement de la Chevrolet était inscrit au nom du premier. Leur conduite lui avait paru suspecte. C'est pourquoi il les avait tout spécialemetn gardés en mémoire.

Russell et Armitage se transportèrent immédiatement à Eastend. Quelques questions, ici et là, leur apprirent que les Sullivan étaient connus dans les environs. On s'accordait à dire qu'ils venaient des Etats-Unis.

Au cours de l'été 1932, on les avait vus dans la région. Ils roulaient dans leur vieille automobile, mais semblaient alors très pauvres. Ils s'étaient absentés d'Eastend pendant la période des moissons. Ils y étaient revenus passer l'hiver. Mais à leur retour, ils étaient étrangement pourvus d'argent

[*Lire la suite page* 46]

MAGALI

CINQ ANS APRÈS

Edith referma le placard du vestiaire sur sa blanche tenue amidonnée. Devant le miroir du lavabo, elle lissait ses cheveux noirs où ondulait précieusement une mèche d'argent vif qui ne devait rien à l'art du coiffeur.

— Vous en avez de la veine ! soupiraient ses collègues, en regardant avec envie cette neige précoce posée comme un flocon sur le sombre éclat de sa chevelure.

De la veine... Le regard d'Edith accrocha machinalement l'éphéméride suspendu au mur. Elle fronça ses sourcils arqués au dessus de ses yeux si gais où parfois passait un peu de brume, comme une risée sur un lac.

Elle resta une seconde à rêver, immobile, la houppe à poudre frémissant légèrement au bout de ses doigts.

— Cinq ans, murmura-t-elle.

Les coins de sa bouche s'abaissèrent. Des rides marquèrent son front d'une expression pathétique.

Puis, d'un coup d'épaule, elle repoussa la tristesse insidieuse.

— Allez, secoue-toi, ma fille !

L'interne entra brusquement.

— Oh ! Jardor, vous n'êtes pas encore partie ? Le patron vous demande. Il y a une urgence.

Le bras levé, Edith fixait les épingles de son béret de feutre bleu derrière sa nuque.

— Ah ! mon vieux, j'ai déjà passé la nuit. Mon service est terminé. Bye, bye, la clinique, jusqu'à demain.

— Le caïd ne l'entendra pas ainsi. Vous êtes sa meilleure assistante. Et il a une intervention sérieuse.

— Vous ne pouvez pas lui dire que je suis déjà partie ?

— Bon. Je vais essayer. Ah !... voulez-vous me rendre un service ? Dites au concierge d'appeler à cette adresse.

Il fouilla dans la poche de sa blouse, consulta un carré de papier chiffonné.

— Téléphonez : Un, six, zéro, deux fois... Monsieur Clarion.

La main d'Edith demeura en suspens au-dessus du porte-document qu'elle s'apprêtait à saisir. Elle eut dans la direction de son camarade un regard incrédule. Tout son visage sembla se figer.

— Qu'il avertisse ce monsieur que sa femme et sa petite fille ont eu un grave accident. Si Monsieur Clarion n'est pas là, qu'il laisse le message.

— Comment avez-vous dit ? exhala Edith d'une voix bizarre.

— Clarion. Michel Clarion. C'est à lui qu'appartient la grande maison derrière l'église.

Gaël fit craquer plusieurs fois sans succès son briquet récalcitrant, tendit vaguement son paquet de cigarettes à Edith qui refusa d'un bref signe de tête, et enchaîna :

— Il n'a pas de veine, ce gars-là. Il rentre chez lui après plusieurs années d'absence. Il était au Sahara, paraît-il. Il a envoyé sa femme et son enfant en avant-garde. Le taxi s'est fait accrocher par un camion. Le chauffeur est sorti indemne de la collision — c'est lui qui m'a donné tous ces détails —, l'enfant n'a que des égratignures mais la femme est dans le coma. Boscard va opérer tout de suite.

Edith retirait sa veste de tweed.

— Dites vous-même vos instructions au concierge, moi, je vais assister le patron, dit-elle résolument, comme si elle jetait un défi au destin.

*
* *

— Pince... Catgut... Bistouri.. Tension...

Les mots tombaient dans le silence feutré. Avec des gestes automatiques, les Hommes en Blanc poursuivent leur tâche. Edith les sert avec le même automatisme, la même attention sans faille, la même impassibilité. Pourtant, son coeur est plein de tumulte.

Tout à l'heure, en entrant, elle a eu un bref coup d'oeil vers la gisante — paupières closes dans un masque couleur de cire — et puis elle s'est détournée. Pour elle, cette femme est une créature à sauver... même si c'est la femme de Michel.

Sous la lumière sans ombre de la salle d'opération, tandis qu'elle accomplit mécaniquement les gestes que lui commande la voix brève du chirurgien, elle regarde se dérouler une autre scène, s'inscrire d'autres visions sur le champ de sa mémoire.

La maison derrière l'église... Elle y revoit cette juvénile apparition dansante comme le printemps et légère comme le bonheur ! c'était elle cinq ans plus tôt. Elle attendait Michel, le cher compagon d'enfance devenu le fiancé qu'elle allait épouser.

Toute sa vie, elle avait été fascinée par Michel. Toutes ses joies émerveillées d'enfant, tous ses rêves d'adolescente, tous ces espoirs de femme étaient accrochés à lui comme à un pôle magnétique. Elle n'avait jamais désiré d'autres caresses que les lèvres de Michel sur les siennes, d'autres félicités que de se blottir dans la prison de ses bras, d'autre ambition que de passer son existence dans son sillage.

Puis, Michel était revenu après des mois d'absence. Elle l'avait senti métamorphosé. Ses yeux restaient secrets, pleins de choses inavouées. En vain, désespérément, elle s'efforçait de repousser l'inquiétude, cette inquiétude qui, peu à peu, prenait une place obsédante. Et elle avait fini par apprendre que Michel avait connu, au cours de son stage, une fille dont il était devenu éperdument amoureux.

Et, comme une écoeurante vague de chagrin la submergeait, — trop visible sur ses traits chavirés et dans sa pâleur de détresse —, il avait dit, en lui caressant doucement la joue d'une voix tendre et apitoyée :

— Pauvre Edith ! Je m'en veux de te faire du mal. Tu mérites mieux que moi. Tu m'oublieras. Tu aimeras à nouveau et tu seras heureuse.

Michel s'était trompé. Elle n'avait pas aimé à nouveau. Son enthousiasme était mort avec son enfance et ses illusions perdues. Elle avait essayé d'oublier son rêve brisé et de se faire un bonheur raisonnable, sans passion, à l'abri des orages du coeur.

... Le chariot qui emporte l'opérée endormie passe devant Edith. Avant de quitter la clinique, elle va jusqu'à la salle où une petite fille blonde, sa petite tête posée sur l'oreiller la considère d'un air pensif... Cette petite fille qui a les yeux de Michel.

— Ta maman va mieux, chuchote Edith. Tu la verras bientôt. Et ton papa va venir.

Elle résiste à l'envie éperdue de prendre l'enfant dans ses bras et de la serrer sur son coeur. Toute sa détresse de femme frustrée lui broie l'âme.

... Dans le jardin, le visiteur pressé faillit passer sans la voir.

— Michel !

— Oh ! Edith, c'est toi ?

Il portait une veste fauve et au cou un foulard bleu qui avait le ton de ses yeux clairs. Son visage était buriné par le grand air et le soleil.

Non, elle n'avait pas oublié...

Elle vit l'inquiétude creuser ses traits et comprit l'interrogation muette de son regard :

— Ta femme est sauvée. Ton enfant n'a rien. Absolument rien.

—Doëtte ? Dieu soit loué !

Il s'adossa au chambranle de la porte comme si l'émotion avait été trop forte pour lui. Puis, il fronça le sourcil dans un mouvement qu'elle lui connaissait bien.

— Tu as dit que *ma femme* est sauvée ?

— L'opération a réussi. Tu pourras rester auprès d'elle, en attendant qu'elle se réveille.

Il secoua la tête.

— Je suis content que l'opération ait réussi. Mais... ce n'est pas ma femme. C'est la nurse de Doëtte. Son fiancé l'attend à Marseille.

La main d'Edith s'était portée à sa tempe. Le regard bleu ne la quittait pas.

— Ma femme est morte, dit-il simplement. Il y a un an. Méningite.

Il ajouta, tandis qu'elle le dévisageait intensément.

— Je n'ai pas été heureux, Edith. J'ai bien souvent pensé à toi, désespérément...

— Moi aussi, soupira-t-elle, comme si elle ne pouvait retenir les mots qui sortaient tout brûlants de son coeur.

— Je savais que tu n'étais pas mariée... J'en ai été profondément, secrètement heureux.

Il demanda, humblement :

— Crois-tu qu'on puisse raccommoder le bonheur ?

La joie qui suffoquait Edith l'empêchait de répondre. Elle se serra contre l'ami retrouvé. Elle pensait à cette petite fille blonde qui avait les yeux de Michel.

Ce jour était un jour faste, après tout...

MAGALI

► « Cela ne se fait pas, Altesse » ont sans doute voulu faire comprendre à la Princesse Borghèse, de vieille noblesse romaine, un groupe d'autres princesses, marquises et comtesses italiennes, en refusant de paraître à la réception offerte par la jeune et jolie Princesse dans son « palazzo » romain. La Princesse a été ainsi boycottée, parce qu'elle avait accepté — contre paiement bien entendu — de poser pour la publicité d'un produit de beauté américain. Car certains milieux considèrent encore qu'il est honteux de... gagner de l'argent ; l'argent, mais voyons, c'est fait pour être dépensé... Faire des dettes, c'est normal, mais travailler pour de l'argent, quelle horreur... !

► Une paysanne de 80 ans d'un village de Toscane, en Italie, a demandé à suivre les cours de l'école primaire locale. « J'en ai assez de ne pas savoir lire ni écrire, toutes mes voisines lisent journaux et revues. Je n'ai jamais lu une belle histoire d'amour et puis, surtout, je voudrais enfin pouvoir écrire à mes fils, émigrés aux Etats-Unis et au Canada ». Et la Signora Maria Pétronici est une bonne élève.

► Le dictateur espagnol Franco vient de récompenser, comme chaque année, un groupe de familles espagnoles très nombreuses. L'un des grands prix (qui enlèvent aux lauréats tout souci matériel...) a été décerné à un couple de Cordoue qui a donné la vie à 26 enfants, dont 18 sont encore vivants, — ainsi qu'à des époux de Madrid qui ont eu 20 enfants, dont 19 vivent encore. Outre le prix en espèces, qui est d'environ 2,000 dollars, les lauréats reçoivent une plaquette en argent et le portrait dédicacé du « caudillo ».

► On vient de voler une maison à l'aérodrome de Croydon, en Angleterre, mais une maison préfabriquée en aluminium et inoccupée en hiver. Quatre hommes descendirent d'un camion, démontèrent la maison en 20 minutes, la chargèrent et repartirent sans être inquiétés. Les voisins ont dit : « Nous avons cru que l'agence immobilière X avait envoyé ces ouvriers pour transférer la maison ailleurs » ...

L'INCONNUE DE LA FORET

[*Suite de la page* 18]

— Ces choses-là n'arrivent qu'à moi.

Ensuite, ayant bégayé des monosyllabes contradictoires :

— Oui... Non... Non... Oui... — il décida, avec un soupir, comme s'il laissait tomber un fardeau de ses larges épaules :

— Eh ben, voilà...

Mais ce qu'il avait à dire venait vraiment mal. Il se râcla la gorge, toussa, puis, d'un élan :

— Eh ben, voilà... Je vais repartir tout seul comme je suis venu et je dirai que je n'ai pu retrouver la personne en question. Je dirai même que j'ai renoncé à la rechercher parce que, toutes réflexions faites, je me suis aperçu qu'elle n'était pour rien dans l'affaire. Comme ça tout sera fini pour elle, et pour vous aussi madame...

— Ah ! merci, monsieur... balbutia Hélène Coudray.

Il prit dans sa grosse main pataude et rouge la main menue qu'elle lui tendait et il la tenait comme s'il ne savait qu'en faire et qu'il eût peur de la briser... Et il disait, tout bonnement, en brave homme :

— Il n'y a pas de quoi, madame... Je vous assure qu'il n'y a pas de quoi...

Puis, et sans doute parce qu'il était très ému, il ajouta, tourné vers Jean :

— Vous voyez bien, monsieur Lequin, que je ne suis pas aussi mauvais diable que j'en ai l'air...

Mais Jean ne répondit pas. Il allait vers Claire.

— Vous êtes sauvée, dit-il en entrant dans la chambre. Votre mère...

— Vous savez ? interrompit-elle faiblement.

— Oui, Claire, tout. Et ce que vous êtes et que vous avez fait.

Marion sortait de la chambre où ils restèrent seuls. Il ajouta :

— Vous ne serez ni arrêtée ni inquiétée. Vous êtes vraiment sauvée, Claire, et votre mère avec vous.

Il retrouva alors dans le visage qu'elle levait vers lui ce même sourire qui tout à l'heure ressemblait à un miracle. Le court silence fut très doux entre eux.

— Et maintenant, reprit Jean d'une voix que troublait son inquiétude profonde, souvenez-vous, Claire, souvenez-vous de ce que je vous ai dit quand vous êtes entrée dans ma maison. Je vous aime... J'ai voulu vous le dire, souvenez-vous encore, avant que vous n'ayez été défendue, parce que je voulais que mon amour fût un acte de foi. Et, cependant, j'ai douté de vous. Pardonnez-moi...

— Vous pardonner, Jean ? murmura-t-elle.

C'était la première fois qu'il entendait son nom dit par elle et il ne le reconnaissait pas.

— Je m'accusais et vous ne pouviez pas croire en moi... Vous ne le pouviez plus... Je m'accusais parce que je le devais, parce que je voulais que personne ne pût me défendre, mais en m'accusant devant vous, j'ai souffert au-delà de mes forces...

— Souffert, Claire ? dit-il avec toute sa tendresse. Souffert par moi, pour moi ?... Comprenez avec quelle crainte et quelle espérance à la fois j'attends vos paroles. Je vous aime, Claire... Je vous ai aimée dès mon premier regard vers vous et pour toute ma vie. Même quand je doutais de vous, je savais bien que jamais je ne pourrais cesser de vous aimer ni vous oublier. Je vous aime... M'aimez-vous, Claire ? Non, ne dites rien... C'est dans votre silence que je veux trouver votre réponse et votre acquiescement. Je vous aime... M'aimez-vous ?

Elle se tut...

Dans le jardin, on entendait le pas de l'inspecteur Joliet qui s'éloignait...

JEAN BONNERY.

UNE DOUCHE DE CARTOUCHE A FAIT...

[*Suite de la page* 44]

et avaient dépensé des sommes importantes en boissons alcooliques pendant tout l'hiver.

A l'été de 1932, John Sullivan exhibait fièrement une carabine Ross, calibre .303. Il ne l'avait plus à son retour. Elle avait été remplacée par une Savage, calibre .25.

Un de leurs voisins avait déjà vu des lettres adressées aux Sullivan. Toutes venaient d'une petite ville de l'état de Tennessee, aux Etats-Unis.

Quelques jours après leur visite à Eastend, Rusell et Armitage apprirent que les Sullivan et leur vieille Chevrolet avaient franchi la frontière canadienne à Emerson, Manitoba. Ils étaient alors passés dans l'état de Minnesota. Les Gendarmes se lancèrent donc à leur poursuite à travers les Etats-Unis.

C'est alors que le shérif de Knox County, dans le Tennessee, informa les policiers canadiens que la description des deux fugitifs répondait à celle de John et de William MacLean. Tous deux s'étaient évadés de la prison du comté, en 1930, alors que le père purgeait une sentence de 10 ans pour homicide, et William, de trois ans, pour un vol d'automobile.

Quelques jours après qu'ils eurent traversé la frontière, une banque de Minneapolis avait changé $1,500. d'argent canadien aux fugitifs.

Peu après, un garagiste de Davenport, dans l'état d'Iowa, avait réparé le système d'allumage de la vieille Chevrolet.

Le propriétaire d'un hôtel borgne, à Bloomington, dans l'Illinois, avait hébergé les deux hommes pendant un mois. Ils étaient ivres tout le temps, mais payaient royalement.

Un marchand de pièces d'automobiles usagées, à Bowling Green, dans le Kentucky, avait acheté la vieille Chevrolet, et les deux occupants avaient continué leur route en autobus. Le plus vieux avait une carabine Savage, calibre .25, dans ses bagages. Tous deux avaient acheté des billets pour Knoxville, dans le comté de Knox.

Arrestation

Russell et Armitage arrivèrent à Knoxville en juin 1934. Leur première visite fut à l'adresse du shérif Sexton.

Ce dernier les informa que les MacLean avaient beaucoup de parents à Oneida. Le quincailler de ce petit village leur révéla qu'un parent de John MacLean lui avait acheté des balles de Savage, calibre .25, depuis quelque temps. Cet homme n'avait jamais acheté d'autres balles que des .32 auparavant.

C'est dans la cabine de cet indivdu que les deux MacLean furent arrêtés la nuit suivante.

Des perquisitions patientes ne permirent pas de trouver la carabine Savage volée. Près de la cabine cependant, il y avait plusieurs douilles vides de cartouche, calibre .25. Les Gendarmes en récupérèrent quelques-unes et, après avoir avoir obtenu l'extradition de leurs prisonniers, les ramenèrent en Alberta.

Conviction

Le procès allait commencer, quand le Procureur de la Couronne expliqua à Russell et à Armitage que leur preuve ne semblait pas concluante. Les deux MacLean étaient sûrement coupables du meurtre de Walter Parsillé. Mais rien ne les reliait directement au crime.

On avait vu une automobile Chevrolet sur la propriété de la victime, le soir de sa mort violente. Mais était-ce bien leur automobile ? Ils étaient subitement devenus riches. Mais on ne pouvait pas prouver qu'ils avaient libéralement dépensé l'argent de W. Parsillé. Ils avaient possédé une carabine Ross, calibre .303. Mais comment établir que la balle de calibre .303, qui avait tué le vieux fermier, avait été tirée par cette carabine ? Un parent des MacLean avait acheté des balles de Savage, calibre .25, mais on ne pouvait produire aucune carabine Savage, calibre .25.

Les soupçons étaient impressionnants, mais on ne condamne pas des meurtriers sur de simples soupçons.

C'est alors que le caporal Russell eut une idée. Il s'adressa au petit Vernon Willis et lui demanda s'il pouvait lui procurer des douilles de balles tirées par la Savage de M. Parsillé. Le garçonnet le conduisit à un endroit, où les deux amis avaient pratiqué le tir à la cible. On récupéra facilement des douilles vides. Des experts de la Gendarmerie Royale Canadienne comparèrent les douilles trouvées à Oneida avec celles trouvées sur la ferme de M. Parsillé. Ils conclurent positivement que les deux lots avaient été tirés par la même carabine.

La relation était finalement établie. Cette expertise fit condamner les deux accusés. Ils furent pendus le 24 novembre 1934, dans la cour du pénitencier provincial d'Alberta, près d'Edmonton.

ALAIN ROBERT.

[*Suite de la page* 38]

séduire un autre. Sans cesse, l'image de Cynthia traversait les pensées de Nancy — avec sa beauté qui revêtait une si vilaine âme, il semblait que les sons qui composaient ce nom se retrouvaient tels une obsession dans le douloureux bruit du vent, la rumeur des vagues, le chuchotement de la pluie contre les arbres, le murmure des flammes dans la cheminée.

Mais alors qu'au début de leurs relations Nancy avait reproché vertement à Ronan de trop subir l'influence de Cynthia, elle n'aurait pas eu aujourd'hui la force ni le courage de prononcer ce nom devant lui.

N'éprouvant aucun désir de sortir, rivée à Kermen par la présence de Ronan, la jeune fille ne savait que faire pour occuper ses journées insuffisamment remplies par le travail que lui donnait le jeune homme ; elle se promenait au hasard dans la maison, redressant un tableau, remettant un objet en place, travaillant sans entrain à un ouvrage de tricot ou de couture...

Or, un jour que, dans la solitude de sa chambre, elle feuilletait un livre impuissant à retenir son attention, et, regardant vaguement par la fenêtre, elle eut un tressaillement et fronça les sourcils en voyant s'engager dans le chemin de Kermen une voiture inconnue. Elle se pencha, et une brusque intuition lui fit reconnaître au volant Mathias Landereau, son admirateur de Nantes. Dans son état d'esprit, la visite lui semblait pour le moins importune ; la perspective de tenir conversation à M. Landereau, de subir ses fadaises et ses compliments ampoulés lui fut intolérable. Elle se précipita donc à la cuisine pour ordonner à Linaïck de dire au visiteur qui allait se présenter qu'elle n'était pas là... Ensuite, elle remonta en hâte à sa chambre, et, cachée par les rideaux, elle surveilla le départ déçu de l'industriel et le vit avec soulagement reprendre, dans sa belle voiture, le chemin qui l'avait amené. Puis elle n'y pensa plus.

Soit que son rhume fut guéri — et, en vérité, il ne paraissait pas sur le visage du jeune homme qu'il avait été enrhumé — ou qu'il en eut assez de ressasser sa tristesse dans le sombre romantisme de sa tour, Ronan parut le lendemain au petit déjeuner, et fut désormais présent à tous les repas, comme naguère.

Cependant, quelque chose était changé : il se montrait nerveux, irritable, souvent injuste envers Nancy, quand elle ne déchiffrait pas son écriture, et ne s'en excusait jamais. Par moments, ont eut dit qu'il éprouvait à la blesser, à la mortifier, une joie perverse, trahissant même une sorte de rancune inexplicable. La plupart du temps, il restait muet, les sourcils froncés, concentré en ses réflexions, pensant à son livre ou bien cherchant de lui-même l'explication, le mot clé qui eût éclairé sa nuit.

Nancy faisait montre d'une douceur et d'une patience exemplaires tout en cherchant à la dérobée, sur le visage de Ronan, le secret de son état d'âme, la raison de ses impatiences et de sa singulière attitude à son égard, et n'y parvenait pas. Elle finit par se persuader qu'il avait tout entendu de son entretien avec Cynthia, et que c'était à elle, l'innocente, qu'il en voulait de sa déception.

Quant à la cousine Bouchard, qui entretenait généralement seule la conversation, il arrivait qu'au cours du repas, elle s'interrompit net, la cuiller en l'air et les yeux ronds, oubliant de savourer son entremets, devant la maussaderie de l'un, le silence songeur de l'autre, et froncer le nez, semblant s'apercevoir brusquement de l'atmosphère de contrainte et de mauvaise humeur qui régnait.

Mais depuis trop longtemps, sous son corsage droit et bien tiré, son vieux coeur ne battait plus qu'au ralenti et, à supposer qu'il les eut jamais connus, il ignorait à présent les dilemmes et les pensées des jeunes — et ne comprenait pas...

Ce jour-là, peu avant le repas de midi, dans le salon où, par hasard, les jeunes gens prenaient un verre de porto, le facteur apporta à Nancy une lettre dont l'écriture inconnue l'intrigua.

— Vous permettez ? demanda-t-elle.

— Je vous en prie.

Il faisait un temps nuageux et triste ; un linceul de brume enveloppait la mer, à l'abri duquel elle semblait dormir sans arrêter de gronder. Parfois le soleil se montrait, rougeâtre, surgissant de gouffres couleur d'ardoise. La lumière étrange semblait celle d'une autre planète et avait la poésie singulière des mondes inconnus, à certains moments un rayon furtivement touchait un objet ou l'autre, le parant d'un reflet pâle et vite enfui. Dans la cheminée, le feu brûlait, mélancoliquement, et les feuillages fanés d'une potiche frissonnaient sous un souffle de vent. Négligemment, sans apporter grand intérêt à l'opération, Nancy ouvrait sa lettre et se mettait à la parcourir. Et à mesure qu'elle la déchiffrait, ses yeux s'arrondissaient de stupeur ; finalement elle ne put retenir une eàclamation.

— Ça, par exemple !

Ronan, qui portait son verre à ses lèvres, s'interrompit, et prit un air interrogateur.

— Ce ne sont pas de mauvaises nouvelles, j'espère ? fit-il.

Puis il ajouta, reprenant l'air maussade dont il s'était départi un instant :

— Après tout, je suis peut-être indiscret, mais vous n'êtes pas obligée de me répondre !

Mais tout en lui disait qu'il s'attendait bien à ce qu'elle lui révélât le contenu de la lettre.

— Ce ne sont pas de mauvaises nouvelles, dit Nancy. Ce sont des nouvelles imprévues.

Parce qu'elle était femme et que toutes les femmes, les plus pures, les plus sincères, ont un sens inné de la coquetterie, elle eut un petit rire indéfinissable bien fait pour agacer la curiosité de son interlocuteur.

— Tout à fait imprévues, même. Il s'agit de... d'une demande en mariage...

Il eut un violent tressaillement.

— Quoi ?

Après un silence durant lequel on entendit les sabots de Linaïck piétiner dans la boue du jardin, Nancy répondit :

— M. Mathias Landereau me demande de l'épouser...

— Mathias Landereau ?

La figure de Ronan avait changé ; on eut dit qu'une pâleur envahissait le tour de sa bouche. D'un mouvement brusque, il reposa son verre sur un guéridon, et avec une impétuosité qui ne lui était pas habituelle, il demanda :

— Qu'est-ce que cette histoire ? Comment cela se fait-il ?

Elle murmura :

— C'est tout à fait inattendu pour moi.

Elle relut le texte de l'étonnant message et reprit :

— Pourtant, il n'y a pas à s'y tromper ! C'est bel et bien une proposition de mariage en bonne et due forme.

Elle lui lança un rapide regard, et ajouta :

— Mon prétendant est un monsieur dont j'ai fait la connaissance le soir de Noël, à la réception des Duchesne.

D'un ton sec, irrité, il fit :

— Oui, je sais, ce quadragénaire imposant que tout le monde entourait de respect parce qu'il possède une importante fortune, et qui ne vous a pour ainsi dire pas quittée de la soirée !

Elle acquiesca.

VOUS aussi pouvez maintenant adhérer au

Club Opera Diamond

et bénéficier de tous les avantages offerts aux membres:

- Un superbe catalogue en couleurs, 260 pages, et une carte de membre.
- Le privilège de magasiner dans le confort de votre foyer.
- Une remise de 25 à 50% sur chaque achat.
- Un bulletin périodique gratuit offrant des remises additionnelles.
- Renouvellement annuel automatique et gratuit de votre carte de membre avec un seul achat.
- Vous pouvez laisser le Club quand il vous plaît.
- Votre adhésion ne comporte aucun engagement.
- Un choix de 4,000 articles de luxe:

Diamants — Montres — Bagues — Bijoux — Articles de cuir et de sport — Matériel de photographie.

N'envoyez pas d'argent. Postez immédiatement votre formule d'inscription.



Pensez beauté... Pensez qualité...
Pensez Opera! *Découpez et postez*



OPERA DIAMOND CO. LTD. L.S.
130 est, rue Liège, Montréal, P.Q.

Je désire adhérer au Club Opera Diamond. Adressez-moi gratuitement une carte de membre et le catalogue. Il est bien entendu que cela ne m'engage à rien.

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

— C'est bien lui, en effet.

Ronan se mordillait les lèvres, les sourcils froncés.

— Mais pour qu'il se croit autorisé à vous faire une demande en mariage, c'est donc que vous l'avez revu depuis ?

Cette question s'était échappée de ses lèvres, soudainement, presque inconsciemment.

Nancy fit un signe de dénégation.

— Pas du tout, dit-elle. Il s'est bien présenté à Kermen, mais je ne l'ai pas reçu.

Avec netteté et simplicité, elle lui raconta comment, reconnaissant de loin le visiteur, elle avait fait dire par Linaïck qu'elle était absente, puis elle ajouta :

— Je suis la première surprise de cette démarche à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Il eut un rire bref.

— Alors il s'agit d'un véritable coup de foudre.

Il fit claquer ses doigts.

— Compliments. Je vous félicite. Vous avez pêché du premier coup le plus brillant parti de la région, que toutes les jeunes filles rêvaient de conquérir.

Comme pris subitement d'une rage de mouvement, il se mit à marcher, appuyé sur sa canne, autour de la pièce, dans une ronde semblable à celles que font les prisonniers martelant de leurs sabots le sol d'une cour. Enfin, il s'arrêta et fit :

— Et qu'allez-vous répondre ?

Il s'interrompit, reprit :

— Je n'ai aucunement le droit de vous poser cette question, mais enfin...

En même temps il fixait les yeux, les lèvres de Nancy comme pour y lire sa réponse avant qu'elle ne la formulât — et il y avait dans son regard une sorte de prière... La jeune fille entendait sa respiration rapide et, à deviner son inquiétude, son anxiété — une joie montait en elle, profonde, vertigineuse. La pensée qu'il pouvait être jaloux illumina son coeur ; son âme, soudain légère, lui sembla prête à s'envoler... Le vent, dans la cheminée, parut orchestrer une chanson tendre ; les branches de houx, en se frôlant, évoquèrent le bruit d'oiseaux dans les fleurs.

Au dehors, dans le ciel, des brumes se déchiraient comme des voiles, laissant apparaître des éclaircies de lumière, ainsi que des joies surgissant de l'ombre et des peines. Après avoir laissé un instant attendre sa réponse, Nancy dit :

— Je vais lui écrire que je suis très sensible à l'honneur qu'il me fait, mais... que je refuse.

Le visage détendu, Ronan murmura :

— C'est vrai, vous ne pouviez répondre autrement... Pardonnez-moi d'avoir imaginé tout à l'heure je ne sais quelle... machination. Je ne sais ce qui m'a pris. Je vous connais si sincère et si loyale !

Mais tandis qu'il disait ces mots, une rougeur subitement envahissait le visage de Nancy, suivie d'une pâleur mortelle, et elle serra le bras de son fauteuil comme pour y chercher un appui... Elle avait oublié la situation impossible dans laquelle elle se trouvait et que, pour elle, il ne pouvait y avoir ni refus ni acceptation, puisqu'elle était déjà mariée...

Elle ne pensait plus jamais à Luc, son souvenir en elle pâlissait comme une photo jaunie dont s'effacent les traits et cette pensée qui l'avait quittée lui revenait, la pénétrant toute d'une douleur cruelle comme la blessure faite par un couteau ébréché... Sa joie s'était enfuie, laissant place à l'angoisse, son âme qui, tout à l'heure, s'élevait légère se traînait à présent à terre, lamentablement. Cette certitude affirmée par Ronan en sa loyauté lui donnait un affreux sentiment de culpabilité — d'avoir caché au jeune homme cet épisode de sa vie et que des liens non rompus l'attachaient à un homme infâme. Mais elle ne voyait pas comment s'y prendre pour révéler maintenant la vérité... Et sa taille flexible fléchissait, elle devait s'appuyer plus fortement à son fauteuil...

Cependant, avec un petit rire délivré, Ronan observait.

— M. Landereau sera fort surpris, je suppose ! Ses avantages de position et de fortune devaient lui faire escompter une toute autre réponse.

Elle inclina la tête, la gorge serrée. Elle eût voulu parler, prononcer n'importe quel lieu commun, mais n'y parvenait pas. Il y eut un silence. Pour se servir de contenance et dissimuler son visage, Nancy se mit à arranger dans un vase un bouquet de roses de Noël, de ces fleurs dont le nom scientifique est celui d'un poison.

Ronan demeura un instant silencieux, puis, d'une impulsion subite, il posa sa grande main sur le poignet fragile de Nancy et l'obligea à le regarder. Ses yeux gris-bleu plongés dans les prunelles sombres et douces, il demanda :

— Mais, au fait, une chose m'intrigue. Votre réponse à M. Landereau est-elle une réponse personnelle... ou de prince ? Je veux dire... seriez-vous hostile au mariage ?

Les cils baissés, le coeur battant comme s'il allait se rompre, elle murmura :

— Mais non, pas du tout, au contraire ! J'estime que la meilleure façon qu'on ait encore trouvé de passer l'existence sur cette machine ronde est d'en subir à deux les joies et les peines. La question d'une union avec M. Landereau ne se posait pas pour moi, car je ne saurais jamais considérer le mariage comme un arrangement d'intérêt ou de convenances ; à mon avis, le mariage doit être uniquement question d'affinités sentimentales... de... d'amour, enfin.

Un rayon de soleil, comme oublié, traîna longtemps sur le secrétaire d'acajou à coins de cuivre, rôda sur le coffre sculpté, puis s'en alla... Quelque chose de doux et de profond passa sur le visage de Ronan. Il fit d'un ton grave :

— C'est ainsi que je le conçois également. Nous comprenons la vie de la même façon.

Ils se regardèrent, et leurs yeux étaient pleins de mille choses, de paroles prononcées et de pensées retenues. Puis un profond soupir trembla dans la poitrine de Ronan et il passa la main sur son front comme s'il était ébloui, que se fussent soudain dissipées les ténèbres dans lesquelles il vivait.

Mais Nancy, à nouveau, se détournait en proie à une honte amère qui, tour à tour, enflammait ou pâlissait ses joues...

Que pouvait-elle dire sur le mariage, elle qui s'était trompée ? Elle avait cru se marier par amour et il ne restait rien aujourd'hui de cet emballement passager pour un homme séduisant et menteur — rien, sinon un souvenir d'amertume et de dégoût, le sentiment d'avoir vu traîner dans la boue ses plus beaux rêves, ses plus belles illusions. Son premier amour, qui n'était que mensonge, lui apparaissait tel un masque peint et grimaçant.

Et encore devait-elle se féliciter de ce que le hasard, en lui faisait entendre la conversation révélant la bassesse de Luc, l'eût avertie avant que des liens plus intimes se fussent formés ! Elle avait cru, à ce moment-là, toucher au sommet de la douleur et cependant elle devait à cette révélation de ne pas avoir connu la honte irrémédiable d'appartenir à un homme qu'à présent, connaissant sa mentalité, elle mépriserait et détesterait.

Mais comment ne comprend-on pas la différence qu'il y a entre l'amour et son mirage, entre un sentiment vrai et profond et un attrait passager, fruit de l'imagination plus que du coeur, qui fait commettre tant de fatales erreurs ? Comment ne sait-on pas reconnaître tout de suite le vrai visage de son destin ? Faut-il donc que chacun erre en trébuchant, cherchant son chemin et le trouvant parfois trop tard ?

Nancy aurait voulu ne jamais avoir connu Luc, n'avoir jamais cru qu'elle l'aimait. Il lui semblait que tout cela, son amour, son mariage, sa déception étaient arrivés à une autre — mais sa propre vie en payerait le prix, maintenant qu'un amour réel remplaçait un simulacre...

Car, maintenant, sa joie ou sa peine, la lumière ou l'ombre de ses jours dépendaient d'un autre homme — de celui qui, en ce moment, posait sur elle son profond regard, et devant lequel elle avait envie de se cacher le visage, parce que, pour la première fois, elle s'avouait enfin qu'elle l'aimait. De l'immense pitié qu'elle avait tout d'abord éprouvée pour ce bel être meurtri et solitaire, à qui personne ne se souciait de redonner le goût de la vie, de faire oublier l'épreuve de son admiration, ensuite pour son courage, l'amour avait surgi, immense, profond, magnifique.

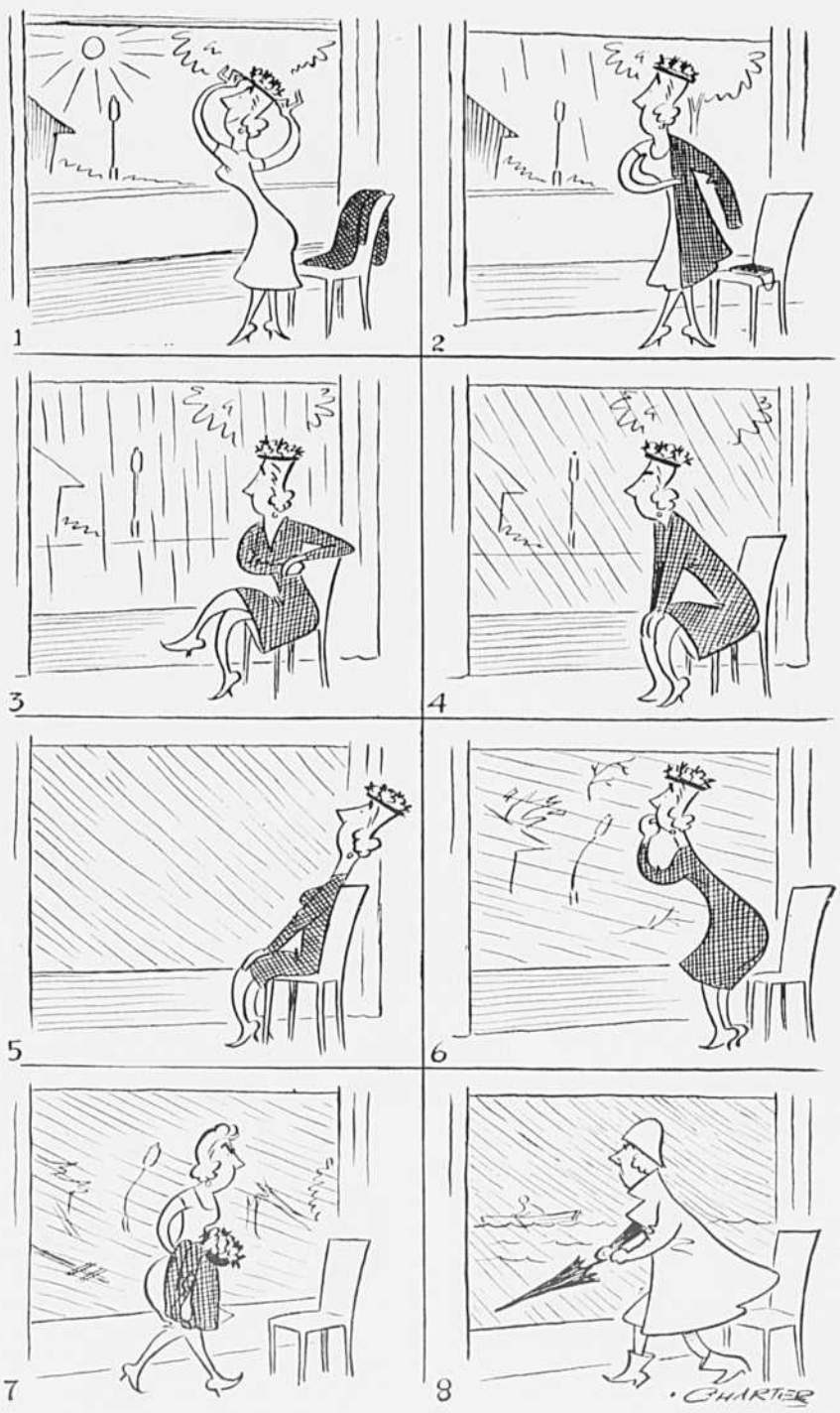
* * *

Ce fut le soir de ce même jour alors que, dans un besoin d'activité où elle s'efforçait d'oublier son tourment, elle procédait, pour s'occuper, à des rangements de journaux et de revues entassés dans un placard du salon par Linaïck, dont l'ordre laissait parfois à désirer, que le regard de la jeune fille tomba par hasard sur un entrefilet paru dans un journal local et tout de suite le nom qu'elle voulait oublier lui sauta aux yeux.

« Hier, à la sortie du Croisic, disait l'article, une collision s'est produite entre une voiture de tourisme et une camionnette de pêcheurs. Les deux véhicules ont de graves dégâts, mais par un hasard miraculeux, il n'y a pas de blessés graves. Après avoir été pansé, le chauffeur de la camionnette a pu regagner son domicile. Par contre, le conducteur de la voiture de tourisme, M. Luc Emonière, résidant à Paris, a un bras cassé et souffre de contusions multiples. Il a dû, de ce fait, être conduit à l'hôpital de Saint-Nazaire. Mais ses blessures ne mettent pas ses jours en danger. »

Le premier soin de Nancy fut de regarder la date du journal ; elle se reportait à un mois environ. Elle calcula que c'était justement l'époque où elle avait cru voir Luc au volant d'une voiture alors qu'elle sortait du Croisic. Ainsi, il ne s'agissait pas d'une erreur, Luc se trouvait bien à cette époque aux environs de Kermen. Pour quelles raisons ? Que venait-il y faire que son accident d'auto l'avait empêché d'accomplir ?

Elle se posait vainement la question.



La crainte, le pressentiment d'un danger tout à coup faisaient battre leur aile noire dans la pièce. Nancy devinait autour d'elle un péril inconnu et se sentait sans armes pour se défendre.

La tête lui tournait comme dans l'ivresse. Et les mots sur le papier dansaient tels de petits lutins noirs, ironiques et méchants, semblant dire qu'ils contenaient des secrets malfaisants, impossibles à déchiffrer.

XII

Le lendemain fut, inopinément, une journée radieuse, tout illuminée de soleil et comme enveloppée de paix et d'amour ; seul le petit bosquet où se cachait le dolmen gardait son ombre. Oubliant ses crimes et ses naufrages, l'Océan se parait d'une grande innocence — car la mer, pour ceux qui l'aiment, sait endormir les coeurs de son charme vert. Sur les horizons encore gonflés de tempêtes, sa majestueuse immensité berçait au ralenti ses flots, qui lavaient indéfiniment un trésor d'argent. Le vent guidait avec douceur les voiles blanches et rouge des barques de pêcheurs ; des gouttes perlant à l'herbe rase dressaient leur cristal éphémère et le petit souffle qui courait dant l'atmosphère avait la langueur d'une caresse. Une grande paix était dans l'air, et croyant la mauvaise saison finie — comme s'ils eussent senti les pollens de fleurs venus d'ailleurs dans les arbres nus, mais où déjà montait la sève — les oiseaux essayaient leurs airs de printemps. Et, en vérité, l'univers est parfois plein de symboles, mais il n'est pas au pouvoir de l'homme de les déchiffrer.

En ce moment dans la pièce de la tour dont il avait fait son cabinet de travail, Ronan se débattait au milieu d'un beau désordre de notes déchirées, jetées à terre et de feuillets recouverts d'écriture, qu'il donnerait tout à l'heure à Nancy pour qu'elle les recopiât à la machine. La cousine Lisa, assise sur une chaise de la cuisine, surveillait les apprêts de la pâte à crêpes tout en essayant — discrètement, car l'animal appartenait à Linaïck qu'elle ne voulait pas mécontenter — de se débarrasser du chat trop lourd pour ses genoux et qui la griffait en s'étirant...

Quant à Nancy, elle se terrait dans sa chambre, depuis la veille, depuis qu'elle osait enfin s'avouer le véritable nom du sentiment qui la poussait vers Ronan, alors qu'au contraire celui-ci cherchait sa présence — jouant l'un et l'autre le plus vieux jeu du monde, celui de la nymphe poursuivie qui se dérobe.

Mais le jeu était plus trouble, plus compliqué, il comportait de graves problèmes, qu'elle ne savait comment résoudre, craignant qu'un aveu maladroit ne risquât de la perdre aux yeux de Ronan. Pourquoi ne pas lui avoir expliqué la situation dès le début ? Elle ne comprenait plus aujourd'hui le futile et mesquin sentiment d'amour-propre qui l'en avait empêchée. Aujourd'hui, Ronan pourrait à bon droit l'accuser de fausseté et de mensonge.

Et vainement elle s'efforçait de trouver une issue, s'encourageant à parler, et reculant encore...

Toute la nuit elle s'était débattue, en proie à ces mortelles incertitudes, se demandant que faire. Mais à présent, dans sa chambre où elle rêvait solitairement, elle sentait un renouveau d'espérance la pénétrer, elle retrouvait cette foi au bonheur que garde si longtemps la jeunesse.

...La belle après-midi allait bientôt finir, après l'étincelante journée le soir déjà tissait ses gazes bleuâtres et bientôt allait commencer, puis s'étendre le funèbre pouvoir de la nuit. Et l'avenir, c'est l'inconnu. Il peut aussi bien contenir, tel un petit paquet de graines sèches, les plus luxuriantes fleurs ou le plus décevant néant ; et le malheur peut venir parfois sans plus de bruit que celui d'une aile ou d'un souffle ; la voiture de Cynthia qui apparut sur le chemin menant à Kermen avant de stopper devant la porte n'en faisait pas davantage, mais Nancy, qui la vit arriver comme elle avait vu celle de M. Landereau, ne put réprimer un frisson malgré la tiédeur entretenue par le feu de la pièce.

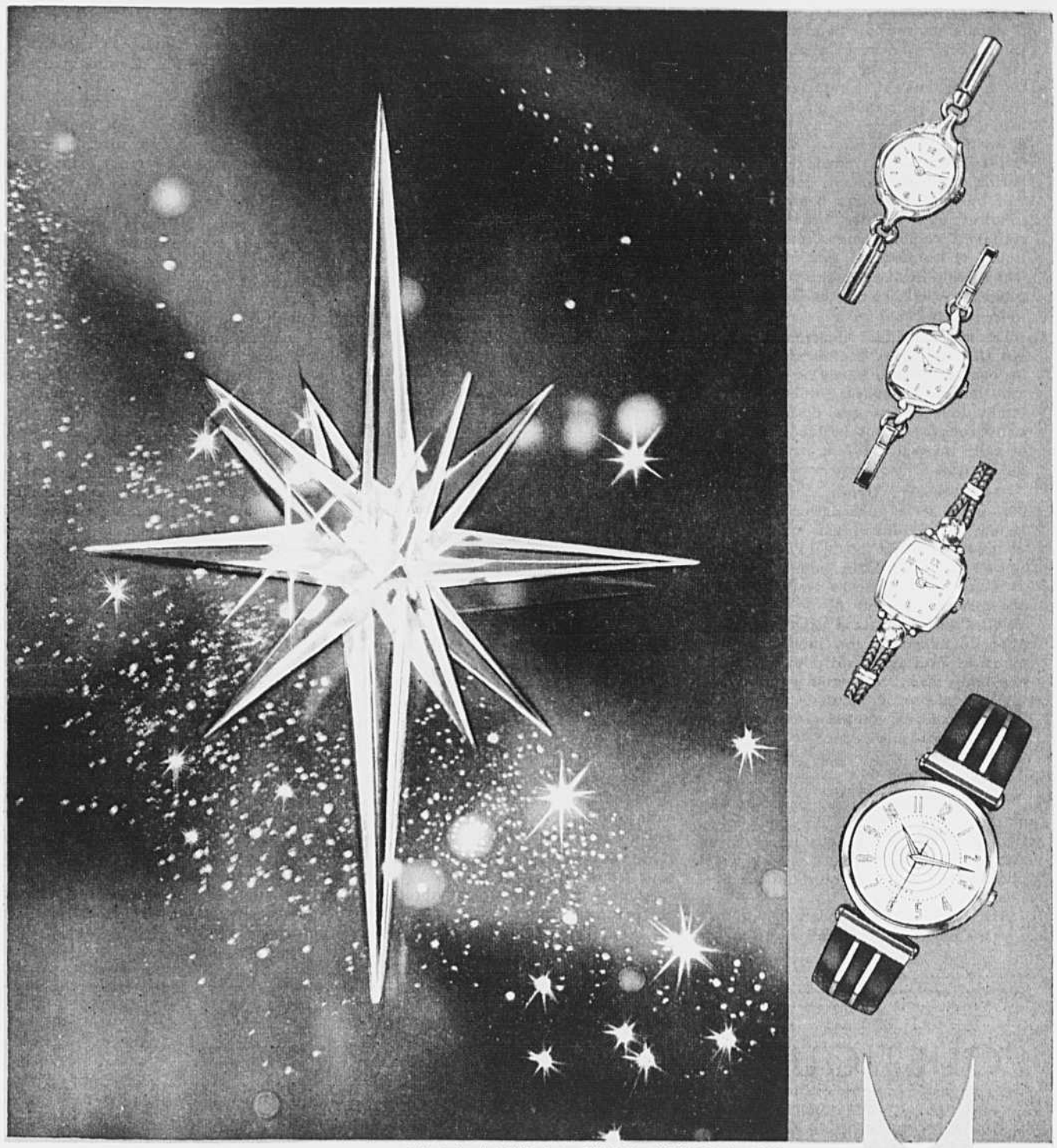
Cynthia se montra très élégante comme toujours, vêtue d'un manteau de phoque mordoré qui avait la nuance exacte de ses cheveux retouchés par le coiffeur ; Nancy entendit sa voix haute et coupante demander à Linaïck de prévenir Ronan de sa présence et bientôt lui parvint le pas du jeune homme dans le couloir, puis dans l'escalier. Maintenant, le coeur cognant à grands coups dans sa poitrine, elle se disait :

« Ils sont ensemble. Que disent-ils ? Qu'est-elle venue faire ? Lui annoncer son refus ou son acceptation ? Et lui, que va-t-il décider ? »

Elle osait ajouter :

« L'aime-t-il encore ? »

Cette présence de Cynthia enlevait toute quiétude à la maison, on eut dit que les poutres craquaient, que dans le grenier au-dessus de la chambre de Nancy, les rats commençaient déjà leur sabbat nocturne, que le vent grondait davantage et que la mer devenait plus houleuse... La jeune fille n'éprouvait aucun désir de parler à Cynthia, après les dernières paroles échangées, mais elle se persuada qu'en ne paraissant pas comme elle avait l'habitude de le faire, elle risquait d'étonner Ronan, qui — à moins qu'il n'eût entendu leur conversation — ignorait leur dispute, et elle décida de descendre au salon. Ainsi ellle se donnait à elle-même un prétexte pour voir à nouveau les jeunes gens l'un en face de l'autre, de con-



De haut en bas: Lola $49.50; Corinne $115; Jubilee "AA" $115; Sea-Lectric $150.

Une étoile scintillante dans la pléiade des cadeaux —une montre Hamilton

La montre Hamilton offerte à Noël, témoignage d'amour fidèle, ne cessera de rappeler les sentiments profonds de votre coeur durant les années qui fuiront. C'est une montre dont l'élégance, la beauté et la qualité resteront inaltérables, comme votre amour. Sertie de diamants, électrique, automatique, Weatherproof, peu importe la montre Hamilton choisie, la preuve est là. Montre parfaite, amitié parfaite. Venez les admirer chez les joailliers concessionnaires de montres Hamilton. Hamilton Watch Company, Toronto, Ont.

HAMILTON

Une Hamilton comme cadeau—témoignage d'amour

naître plus tôt ce qu'ils s'étaient dit.

Elle arriva alors que Cynthia était là depuis environ une demi-heure. Elle frappa discrètement à la porte qu'elle ouvrit ensuite pour demeurer sur le seuil, hésitant à manifester sa présence, car les paroles qui lui parvenaient étaient celles d'une violente et dramatique explication. Elle voyait Cynthia de profil, ainsi que Ronan, parfois, tout en parlant, celui-ci relevait une mèche de ses beaux cheveux sombres aux lourdes boucles qui le coiffaient comme ceux d'une tête antique, et conféraient tant de romantisme à son beau visage ; Cynthia fronçait les sourcils, et cela lui donnait l'air buté et boudeur.

La maison était silencieuse, et on eût dit voulu cet apaisement de tous les bruits, afin que Nancy ne perdit rien des paroles échangées — et elle entendit tout de ce que disait la voix tantôt brisée, tantôt irritée de Ronan, et celle un peu aiguë et haut perchée de Cynthia.

— Croyez-moi, Cynthia, il ne m'est pas agréable de vous parler comme je le fais, disait Ronan. Mais si vous avez un peu de justice et de loyauté, vous reconnaîtrez vos torts, vous comprendrez que vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même de ce qui arrive aujourd'hui. Je vous ai longtemps suppliée de m'épouser, ou même simplement de fixer une date pour annoncer nos fiançailles ; vous trouviez toujours un prétexte pour reculer, une raison pour atermoyer, remettre votre décision... Je me suis lassé...

Il hésita, renvoya ses cheveux en arrière, et dit :

— Enfin... vous n'aviez pas que des amis à votre réception de Noël, Cynthia, c'est-à-dire que tous les amis ne sont pas fidèles. Par eux j'ai eu l'explication de ce qui aujourd'hui me paraissait inexplicable...

Aigrement elle demanda :

— Qu'entendez-vous par là ?

Elle ne croyait pas encore la partie perdue, bien qu'elle lui parut plus difficile qu'elle ne prévoyait ; elle avait tendance à ne pas douter d'elle, et elle pensait encore n'avoir qu'à redoubler de charme et de coquetterie pour le ramener à elle...

— Oui, que voulez-vous dire ?

— Eh bien ! fit Ronan, j'ai appris beaucoup de choses, ce soir-là, rien qu'en écoutant. Je ne fis rien d'autre d'ailleurs, pendant que vous passiez d'un danseur à l'autre — et en particulier que votre père serait en fâcheuse posture s'il ne gagnait pas le procès en cours avec la compagnie d'assurances au sujet du bateau qu'on l'accuse d'avoir volontairement fait échouer ! Ne serait-ce pas parce qu'il a perdu ce procès que vous avez bien voulu vous rappeler ces fiançailles dont vous-même aviez dénoué, pour ne pas dire rompu les liens ?

Il semblait, en effet, improbable qu'une autre raison ait poussé l'orgueilleuse Cynthia, habituée à être sollicitée, à venir elle-même prier Ronan de fixer ces fiançailles toujours éludées... Elle cria, furieuse :

— Vous m'insultez ! Et vous insultez mon père par-dessus le marché !

Il secoua lentement la tête.

— Non, Cynthia, dit-il d'un ton las ; je ne vous insulte pas ; je n'insulte personne et vous moins que toute autre — vous que j'ai si longtemps adorée. Si mon langage a été brutal, il faut me pardonner, car j'ai beaucoup souffert.

Ensuite, il fit, pensivement, comme s'il découvrait combien ce temps était révolu :

— Il me paraît aujourd'hui bien vain, bien inutile de me plaindre ; mais c'est vrai que j'ai souffert... tellement que j'ai été aux bords du suicide.

Sa voix trembla, se fit plus basse et tous les souvenirs des jours où il maudissait le destin parurent vibrer dans ses paroles :

— Oui, j'en étais à un degré de désespoir où l'existence vous est à charge à un tel point que la mort seule vous semble souhaitable.

Il se tut, et sentant la nécessité de dire quelque chose, Cynthia murmura avec gêne :

— Ronan, je n'ai pas compris cela...

Mais son coeur ne lui soufflait pas les mots qu'il fallait dire, car c'était un coeur sec, un terrain aride où ne poussaient pas les fleurs de la pitié et de la tendresse.

— Je vous ai aimée, disait Ronan. Comme je vous ai aimée ! Il y a toute une histoire dans ces trois mots — une longue et poignante histoire, la mienne, partant de l'époque où, de mon comptoir de banque, je vous admirais de loin — en passant par ce moment inouï que fut pour moi celui où, devenu acteur en vogue, vous me fîtes comprendre que vous m'accepteriez pour mari...

Il s'interrompit, soupira. Oui, il l'avait aimée, comme une idole inaccessible. Mais les idoles, qui n'ont pas le pouvoir de durer, deviennent très vite de pauvres choses du passé ; et cet amour dont il avait tant espéré et tant souffert tombait à présent de lui comme tombent de l'arbre les fruits séchés et inutiles.

— Il y eut ensuite ces heures terribles où je me suis cru un homme perdu, fini, et où vous m'avez laissé souffrir seul. C'est là, je crois, que tout a commencé à s'effriter. Maintenant l'histoire est terminée : je ne vous aime plus, Cynthia. Vous m'avez trop déçu, trop... lanterné. Ce n'est pas ma faute, c'est la vôtre.

Les dents serrées, crispée, Cynthia entendait sa condamnation, tandis qu'un sentiment de joie soulevait l'âme de Nancy.

— Votre amour, Cynthia, reprit Ronan —à supposer qu'il s'agisse d'amour — est venu trop tard...

Il soupirait en songeant à cet amour qui eût pu le combler et auquel il ne croyait plus.

— Trop tard ! répéta-t-il.

Au dehors, le ciel se ternissait, devenait gris comme un feu de Bengale refroidi.

— Je ne puis le croire ! murmura Cynthia.

On devinait sa stupeur que cet homme qu'elle avait connu si épris, si patient, se fût révolté contre son emprise ; et elle essaya de reprendre ce qu'elle ne possédait plus.

— Ronan, dit-elle, j'ai été légère, maladroite. Mais... tout peut recommencer. Je... je vous aime !

Elle s'humiliait en parlant ainsi, car pour elle Ronan demeurait d'une classe inférieure ; il restait le petit employé de la banque où son père avait un compte.

— Trop tard, Cynthia, je vous le répète, reprenait Ronan avec douceur et patience. Et je ne crois pas que vous m'aimiez— ni même que vous m'ayiez jamais aimé. Ou alors de quel pauvre amour en regard de celui que je vous avais voué !

Ses yeux fixèrent un point, par la fenêtre à l'endroit où un peu de rose encore teintait le ciel.

— En réalité, vous ne m'avez jamais rien donné. A une certaine époque, il vous eût semblé agréable et flatteur d'épouser une vedette en renom, un artiste en vogue.

Il s'interrompit, se leva de son siège, et très grand et très beau, il eut l'air d'un prince exilé qui rêve à son royaume perdu. Après un instant de silence, il reprit :

— Oui, cela vous aurait plu d'être la femme d'un acteur auquel on demande des autographes. Cela eût flatté votre vanité. Mais quand est survenue l'épreuve qui a failli me briser, vous n'êtes pas restée à mes côtés pour m'aider à revivre, vous avez reculé, car vous hésitiez à unir votre vie à celle d'un homme infirme dont vous ignoriez la situation de fortune exacte. Et, si je ne me trompe pas, vous avez

POUSTIQUET



MONSIEUR LE MARQUIS



cherché à séduire un prétendant plus riche, qui vous eût mieux convenu, mais qui ne pensait pas à vous épouser... et demanda la main d'une autre.

Elle le considéra avec stupeur. Il fallait, en effet, qu'il eût bien cessé d'aimer pour parler ainsi avec tant de sang-froid, de lucidité. Pourtant, il n'y avait pas de dureté dans sa voix, seulement une immense tristesse. Et Nancy, en le voyant si digne, si noble d'attitude et de paroles ne pouvait s'empêcher d'éprouver de l'orgueil à la pensée que c'était à elle, à elle seule, qu'il devait d'avoir repris sa vaillance et son équilibre. Mais seul, sans la protection de son ange gardien, il avait vaincu la sirène.

— Non, Cynthia, reprenait la belle voix un peu altérée, vous n'aviez pas d'amour pour moi. Ce n'est pas par amour que vous êtes venue demander qu'on célébrât, enfin, nos fiançailles, mais vous pensiez qu'il serait habile de vous assurer un fiancé avant que la déconfiture de votre père, une fois connue, ne vous rendit l'opération difficile.

Il y eut un silence. Cynthia se taisait et baissait la tête, ne trouvant rien à dire pour se justifier. Elle comprenait qu'elle avait trop attendu, que la situation était trop défavorable pour qu'elle put espérer la rétablir. Et elle se tenait effondrée, blème, sur ce fauteuil où, peu de semaines plus tôt, elle sentait sur elle le regard fervent de Ronan quand il la suppliait en vain de fixer une date pour leurs fiançailles et qu'elle inventait des prétextes pour le faire attendre. Que ferait-elle à présent, ses parents ruinés, déshonorés ? Epouserait-elle un sexagénaire obèse qu'elle haïrait pour lui avoir fait le don d'elle-même en échange de sa fortune, et tromperait à la première occasion, ou augmenterait-elle le contingent de jolies filles sans talent particulier qui hantent les studios de cinéma dans l'espoir de faire une carrière ?... Alors que, si elle avait su manoeuvrer, elle eût pu devenir la femme très aimée de cet homme encore si séduisant malgré son infirmité...

Tout d'un coup, l'impression d'une présence lui fit tourner la tête et elle vit Nancy au moment où celle-ci allait se retirer. D'un bond, Cynthia fut sur elle, la prit par le bras, l'entraîna dans la pièce.

— Ah ! fit-elle avec colère, vous étiez là ! Et vous écoutiez ce qui se disait, bien entendu. Entrez donc que nous nous expliquions un peu, car je suis persuadée que vous avez fait à Ronan des ragots sur mon compte !

Sans peut-être s'en rendre compte, elle incrustait ses ongles dans les bras de Nancy.

— Que lui avez-vous raconté ?... Croyez-vous que je n'ai pas compris depuis longtemps que vous cherchiez à le détourner de moi ?

Jugeant les autres d'après elle-même, elle ne doutait pas, en effet, que Nancy eût fait à Ronan un rapport de leur dernière conversation et elle pensait qu'en la faisant parler, elle pourrait l'accuser de mensonge, trouver un argument dans ses paroles — que cela créerait une diversion et lui permettait, peut-être, de reprendre le beau rôle et de reconquérir Ronan. Mais, se dégageant, Nancy, dédaigneusement répondait :

— Vous me calomniez, mademoiselle. Quel qu'ait pu être mon jugement sur vous, je n'en ai jamais parlé à Ronan.

Elle appelait le jeune homme par son prénom, sans penser, sans réfléchir, et cela en révélait long sur ses sentiments. Les yeux de Cynthia eurent un éclair, elle écouta plus attentivement.

— J'aurais eu trop peur de lui faire de la peine, ajouta Nancy.

Elle échangea avec Ronan un rapide et profond regard, puis le jeune homme reprit d'un ton grave.

— Nancy ne m'a rien dit, Cynthia. Elle n'avait du reste nul besoin de me dire quoi que ce soit ; passé par hasard près de la porte où se déroulait l'entretien si révélateur que vous avez eu entre vous le soir de Noël, je n'en ai pour ainsi dire rien perdu, et cela m'a été extrêmement pénible car, contre toute logique, je m'entêtais à garder des illusions sur vous. Maintenant la pièce est jouée, l'histoire finie...

Dans l'impossibilité d'inventer quelque chose pour se justifier, Cynthia se mordait les lèvres de rage sans souci du rouge dont elle les enduisait, la colère et le dépit lui donnaient un air dur, égaré ; d'un geste brusque elle se leva, ramassa son sac et ses gants. Et comme, même en ce moment, la coquetterie ne l'abandonnait pas, elle s'approcha de la glace, refit, en l'épaississant, l'arc de ses lèvres dont elle avait mordu la pâte rouge, remit en place ses boucles de la même teinte que son manteau de phoque, et dit d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre désinvolte :

— Très bien. Je n'ai pas l'habitude de m'incruster. Voici donc une affaire liquidée. N'en parlons plus.

Elle sourit au miroir d'un air de bravade, et dit :

— Après tout, il n'aurait pas toujours été drôle de vivre auprès d'un infirme au caractère ombrageux tel que Ronan, et je ne me sens pas tellement une vocation d'infirmière.

En entendant ces paroles, Ronan s'appuya plus lourdement sur sa canne ; sa haute taille parut s'affaisser un peu, et Nancy, révoltée, fit un pas vers Cynthia.

— Vous êtes odieuse, dit-elle.

Dans le salon désuet aux meubles et aux tentures sombres, que le feu dans la cheminée colorait d'une lueur de vitrail, elle ressemblait dans sa simple robe d'un gris bleuté à une vision irréelle, avec sa grâce frêle et pure, sa figure mystique, et elle mettait parmi les objets communs, sans beauté, la note nécessaire de poésie et de rêve qui manquait.

Cela ne fit qu'augmenter la colère de Cynthia.

— Vous, dit-elle, je vous conseille de parler ! Justement, j'allais partir en oubliant de faire à votre sujet certaine... mise au point.

Entre ses paupières rétrécies ses yeux brillaient, aigus et inquiétants ; tournée vers Ronan, elle enchaîna :

— A propos, au cas où l'idée vous en viendrait — et ça ne m'étonnerait pas de la manière dont se présentent les choses — je crois de mon devoir de vous prévenir qu'il vaudra mieux vous chercher une autre fiancée que votre compétente et dévouée secrétaire.

Le visage de Nancy s'incendia d'une vive rougeur, mais elle ne répondit rien.

— Pourquoi ? demanda Ronan.

Son regard se posait sur sa secrétaire et s'approchant d'elle, il lui prit la main.

— Nancy a été étroitement mêlée à ma vie ces derniers mois, Cynthia, dit-il. Elle m'a très exactement sauvé la vie. Sans elle, je ne serais pas de ce monde.

Sa voix s'éleva, se fit accusatrice :

— Ce n'est pas vous, Cynthia, qui m'avez soutenu, aidé, tendu la main pour me retenir, alors que je tombais dans l'abîme !

Tout en parlant, il maintenait à sa place Nancy qui tentait de s'échapper.

— Elle m'a arraché à mon obsession de suicide, rendu le goût de la vie que j'avais perdu, dirigé vers une nouvelle carrière qui me plaît et où j'espère réussir... Comment ne lui aurais-je pas infiniment de reconnaissance... et d'amour ?

Nancy reçut cette déclaration faite

SAMEDI-EXPRESS

[*Suite de la page 5*]

nalistes, magnats du pétrole ou de la finance, politiciens, syndicalistes, agents publicitaires se retrouvent à Aspen pour examiner des idées allant des théories d'Aristote à la sociologie, de la désobéissance civile au syndicalisme ou à la politique internationale.

Les « pensionnaires » sont assez variés pour pouvoir discuter de toutes les questions possibles. Apprenant qu'il serait assis à côté de Walter Reuter, président du syndicat des travailleurs de l'automobile, le directeur d'une grande firme pétrolière a déclaré :

— Bah ! Je suppose qu'il y a des choses à apprendre, même du diable !

Discussions en liberté

Un autre capitaliste s'est penché, avec étonnement sur « Le Manifeste communiste » de Karl Marx :

— Je n'avais jamais été tenté de savoir ce qu'il y avait là-dedans, a-t-il déclaré, mais ce type-là défend rudement bien le morceau.

Il n'y a pas d'idéologie fixe à Aspen, dont le but est de discuter de tout dans la plus grande liberté. Deux livres sont offerts comme base d'une discussion dirigée par deux leaders. L'été dernier, ceux-ci étaient John Burchard, doyen des humanités à l'institut de technologie du Massachusetts, et John Blum, professeur d'histoire à l'université de Yale.

A l'Institut d'Aspen, les hommes d'affaires, coupés de leur routine habituelle, s'exercent à assouplir la rigidité des idées qu'ils ont reçues.

Par exemple, pour répondre à des questions sur le communisme, l'un d'eux, qui connaît bien la terminologie et les théories marxistes, se « met dans la peau » d'un communiste convaincu et répond à tous les arguments avancés par ses compagnons. Ces joutes intellectuelles enchantent les participants qui ont rarement l'occasion de tout remettre ainsi en question.

— Je me sens tout autre, s'émerveille un industriel du Middlewest. Quand j'ouvrais la bouche, à l'usine, tout le monde m'écoutait. Ici, on me saute immédiatement à la gorge.

Et un autre :

— C'est la première fois que je me trouve en face d'une bande de businessmen en train de disséquer Aristote ou Karl Marx. Et que je puis dire ce que je veux, et même proposer de rendre l'Amérique aux Indiens, sans que tout le monde essaie de me prendre mon « job ».

Musique sous la pluie

Les sessions d'Aspen durent deux semaines. Chaque après-midi est consacré à la culture physique et aux sports, suivis de massages et de bains de vapeur. Certains « sèchent » la gymnastique pour s'adonner aux joies de la pêche dans les ruisseaux. D'autres se contentent de longues promenades dans la montagne.

La musique tient une grande place dans les activités d'Aspen. La vogue en a été lancée par Julius Berg qui, le jour, promenait une vache dans la ville et vendait son lait et, le soir, chantait d'une profonde voix de basse. Aujourd'hui, Aspen a l'une des plus brillantes saisons musicales des Etats-Unis. Les concerts ont lieu sous une immense tente, et lorsqu'il pleut le bruit de la pluie se mêle harmonieusement à celui des instruments sans que nul ne songe à s'en plaindre.

SUR TOUTES LES SCENES

[*Suite de la page 31*]

Marcel Pagnol et *Athalie* de Jean Racine aux Festivals de Montréal comptent parmi ses grands succès. Il remplace, à cinq jours d'avis, Paul Dupuis dans le personnage principal de *Témoin à charge* et on le retrouve en Sir Wilfrid Robards de la *Nuit des Rois*. Paul Hébert lui confie le Père dans *Les Six Personnages en quête d'Auteur* de Pirandello. Il est l'Inquisiteur dans *L'Alouette* d'Anouilh, pièce présentée à la Comédie Canadienne. Il garde cependant une préférence pour *César*, figure dominante du *Brutus* de Paul Toupin.

La télévision nous révéla ce comédien dans *La Volupté de l'Honneur* de Pirandello, *Pardonnez-leur*, *Un Remède de Cheval*, etc... Il fut le journaliste pittoresque des *Plouffe* et joua dans la série pour enfants *L'Ile aux Trésors*. Qui ne se souvient encore et ne regrette la disparition du célèbre capitaine Aubert du téléroman de Guy Dufresne, *Cap aux Sorciers* et enfin le *Simple Soldat* de Marcel Dubé ?

Il nous aurait fallu, bien sûr, parler des rôles de Pelletier à la radio... la liste n'en finirait plus.

Calme, sûr de lui, Gilles Pelletier allie l'équilibre physique et un goût prononcé pour les sports à une vive curiosité intellectuelle et à un goût artistique très sûr.

Aujourd'hui, Gilles Pelletier est reconnu par tous comme une grande vedette du Canada Français, et l'on comprend pourquoi on lui a confié le rôle difficile et passionnant du caporal Gagnier.

Le scénario

Plusieurs auteurs ont signé les tranches de vie racontant les aventures du Caporal Gagnier. On note par exemple les noms de George Salverson, Vincent Tilsley, Raymond Bowers, Bernard Girard, Munroe Scott, Charles E. Israël. Complète en elle-même, chaque demi-heure marque une évolution au point de vue humain et dramatique. Ce sera beaucoup plus qu'un simple documentaire.

Pour donner des exemples concrets de cette affirmation, voici quelques résumés qui permettront aux lecteurs du *Samedi* de se rendre compte par eux-mêmes de l'intérêt que présente la nouvelle série.

19 décembre — Qui est l'homme-gorille ? La population de Shamattawa tremble de colère parce que l'homme gorille est venu visiter leur village... Et pendant ce temps... le constable Mitchell se perd en conjectures !

16 janvier — Les habitants de Shamattawa vivent des heures d'angoisse. C'est qu'un jeune garçon, voulant vivre un film « western », affronte le caporal Gagnier en pleine rue principale avec un véritable pistolet.

Et voilà ! Qu'il suffise de dire pour démontrer l'importance de cette émission qu'elle risque d'être vendue aux Etats-Unis, en Europe, en Australie et en Amérique du Sud.

F. M.-P.

devant un tiers comme un choc en pleine poitrine qui la fit vaciller. Eperdue, accablée à la foie de joie et de misère, elle baissa la tête. Quant à Cynthia, elle eut un mauvais rire :

— Vraiment ? dit-elle. C'est infiniment touchant. Vous m'excuserez si je ne participe pas à ces effusions comme je devrais le faire en versant des larmes d'attendrissement. Mais ce n'est pas dans ma nature. Et, pour tout vous dire, je crains qu'il y ait une anicroche à ce programme idyllique.

Sa voix moqueuse durcit, prit une intonation méchante.

— Parce que vous vous trompez, Ronan — et comment ! — sur cette pure créature que vous considérez comme faite uniquement de charité chrétienne et de neige virginale.

Ronan fronça les sourcils :

— Je me trompe ?... Comment cela ?

Cynthia regarda ses mains, fit jouer le vernis de ses ongles dans la lumière.

— Ah ! voilà, dit-elle. Mlle Guerrand pourrait peut-être nous renseigner ?

Nancy releva la tête qu'elle tenait baissée, et, dans son visage devenu d'une pâleur livide, ses yeux effrayés fixèrent Cynthia qui souriait méchamment.

— Oui, j'en ai appris de belles sur votre compte ! reprit celle-ci. Vraiment, cela vous allait bien de jouer la pure jeune fille, de dénigrer et de faire de la morale aux autres, alors que vous vivez dans le mensonge et formiez un exemplaire assez réussi de fourberie et de fausseté !

On entendit le grincement lugubre du poids de l'horloge avant qu'elle sonnât une demie. Nancy se taisait. Qu'eût-elle pu répondre ? Elle sentait venir la terrible révélation qu'elle n'avait pas encore osé faire, qu'elle voulait préparer soigneusement. Elle ne doutait pas que, dans ces conditions, elle produisit un effet de catastrophe, mais elle ne pouvait rien empêcher et tremblait toute, en proie à un frisson mortel. Cependant, Ronan haussait les épaules.

— Nancy, menteuse et fourbe ? Vous ne savez pas ce que vous dites, Cynthia.

Il n'était pas inquiet ni troublé, tenant ces élucubrations pour le résultat de la haine et de la jalousie. Nancy, intérieurement, eut un élan vers lui et le remercia dans son coeur pour la foi qu'il avait en elle.

Mais Cynthia, à nouveau, ricanait :

— Oh ! mais si ! Je sais très bien ce que je dis ; au contraire ! Faites-moi confiance...

Elle sortit une cigarette de son sac, se la mit aux lèvres, et reprit d'un ton railleur :

— Le sympathique héros et la touchante secrétaire ne pourront unir leurs jours — comme on dit dans les romans — sans rencontrer quelques difficultés... Je dirais même des empêchements majeurs !

Nancy la regardait avec terreur. Il semblait qu'il n'y eût plus trace de vie sur son visage d'où le sang s'était retiré et qui eût fait pitié à n'importe qui. Mais Cynthia repoussée, dédaignée, enragée de colère, n'avait aucune raison d'être compatissante, au contraire. Et que cette fille, d'abord jugée insignifiante, l'eût emporté sur elle auprès de Mathias Landereau, dont elle n'ignorait pas la demande en mariage, car, on ne sait comment, ce genre de nouvelles se répandent vite, l'excitait encore. Et tout ce qu'il y avait en elle de cruel, d'impitoyable, parut sur son visage tandis qu'elle disait :

— Parce que, voyez-vous, elle est déjà mariée...

Le silence qui suivit sembla prolonger le dernier mot... Puis, inopinément, on entendit dans le couloir la voix claire de la petite Génovefa, qui chantait un couplet de sa romance favorite.

Chaque chose à sa loi s'enchaîne,
L'onde du clocher doit couler,
Il faut, au cadavre, sa tombe,
A l'âme, l'éternel bonheur,
Un nid bien clos à la colombe
Et à moi, douce, votre coeur.

— Mariée ?... répétait Ronan, incrédule.

Et son regard gris bleu allait de Cynthia à Nancy qui baissait la tête et se taisait.

— Parfaitement ! dit Cynthia.

De colère et de haine, elle secouait la tête sans se soucier de déranger le savant arrangement de ses cheveux.

— Oh ! je me doutais bien qu'elle n'avait pas jugé à propos de vous faire des confidences sur ce sujet délicat !

Elle désigna du menton Nancy, qui, échappant à l'étreinte de Ronan, reculait, reculait jusqu'au mur où elle eut voulu s'enfoncer, disparaître...

— Oh ! je reconnais que le hasard m'a servi ! disait Cynthia. Parlant de votre livre à des amis parisiens, je prononçai le nom de Nancy Guerrand, ancienne secrétaire de Dorine Bernard, devenue la vôtre. Ce n'est plus Nancy Guerrand, me dit-on, mais Mme Luc Emonière. Elle s'est mariée il y a quatre mois environ, et Dorine a donné à cette occasion une fort belle réception.

Elle tira une bouffée de sa cigarette, et poursuivit :

— Ils ont ajouté quelques commentaires sur la qualité du champagne et des sandwiches, mais je ne pense pas que cela vous intéresse...

Elle mit sa cigarette à sa bouche pour enfiler ses gants, et ce fut ainsi, les lèvres tordues de côté dans un vilain rictus qu'elle acheva.

— Maintenant, pourquoi Mme Luc Emonière dissimule son mariage et vit séparée de son mari, je l'ignore. Mais quand on se cache, c'est rarement pour des raisons honnêtes et droites...

XIII

Présent, ayant accompli son oeuvre de destruction, la perfide et misérable créature était partie. On entendit la voiture démarrer brutalement, mise en marche d'une main colérereuse, le moteur ensuite ronronna faiblement, puis son écho se perdit, on ne perçut plus rien et le silence fut lourd. Ainsi qu'il arrive souvent après une scène dramatique, le temps semblait s'être interrompu ; on eut dit que la pendule se taisait, que le feu brûlait au ralenti. Nancy et Ronan demeurèrent à la même place, dans la même attitude, lui, debout devant la fenêtre, elle, appuyée au mur, comme ces personnages ensorcelés des légendes, pétrifiés par un maléfice dans le geste ébauché. Puis Nancy, épuisée, se laissa glisser sur le premier siège à sa portée — et ce mouvement parut rompre le charme de silence qui les tenait prisonniers. Ronan prit la parole et lentement prononça :

— Quand je pense que vous m'avez menti tout ce temps, sans jamais vous trahir, sans que jamais je soupçonne rien, cela me paraît inimaginable. Jamais je ne vous aurais crue capable d'une telle puissance de dissimulation. A cause de votre regard, de vos manières réservées et chastes, je vous croyais une pure jeune fille et pour vous j'expurgeais mes paroles et jusqu'à mes pensées.

Il eut un rire amer.

— Quel niais j'ai été !

Tout éclat, toute animation avaient disparu de son visage, un pli profond se creusait entre ses sourcils et son regard était dur et froid. Et Nancy, revoyant l'expression tendre qu'il avait eue pour elle un peu plus tôt, son air d'amour et de confiance, éprouva le sentiment désespéré qu'un trésor lui avait été prêté, puis repris.

— Oui, quel imbécile ! reprit Ronan.

Avec un étonnement douloureux, il demanda :

— Mais enfin, pourquoi avez-vous agi ainsi ? Quel jeu indigne avez-vous joué ?

Elle serra ses mains l'une contre l'autre pour dompter son émotion et pouvoir parler posément.

— Mais, Ronan, dit-elle, il n'y a pas eu de jeu, seulement un malheureux concours de circonstances !

Dans un effort désespéré pour réagir, se défendre, elle se leva, se plaça en face de lui et expliqua :

— Ronan, mon mariage a été une chose lamentable et... humiliante, basée sur une méprise, tellement lamentable et humiliante que j'en ai... honte. Je me suis rendu compte... heureusement à temps, de l'erreur qui en était à la base et.... Enfin, je n'ai pas été véritablement mariée, vous comprenez ?

D'un ton bref, il demanda :

— Comment cela ?

Elle se détourna, rougissante, pour dire :

— Ecoutez... Voilà ce qui sest passé : Le jour de mon mariage, alors que je me préparais à partir en voyage de noces, j'ai découvert, au hasard d'une conversation surprise que... mon mari, l'homme qui venait de jurer son amour, à qui j'avais promis fidélité et soumission, m'avait épousée par intérêt, parce qu'il me croyait de la fortune, qu'il ne m'aimait pas et ne m'avait jamais aimée...

Le visage toujours détourné, elle soupira profondément.

— Ce mariage était le résultat d'une erreur ; je ne sais quelle phrase ambiguë de ma part ayant fait supposer à... Luc que je venais de faire un important héritage, alors que le dit héritage consistait uniquement en cette maison où nous sommes, qui — vous vous en rendez compte — dans l'état de délabrement où elle se trouve est plus une charge qu'un rapport et qui, mise en vente n'aurait guère d'amateurs, même pour un prix modique.

Elle s'arrêta, revivant se pensées, ses sentiments lorsqu'elle avait découvert la vérité sur Luc, son atroce désillusion d'apprendre qu'il l'épousait pour une fortune qu'elle ne possédait pas... Mais le souvenir de la trahison n'était plus qu'une lointaine amertume, la trace à peine sensible d'une plaie guérie qui s'effaçait, s'évanouissait devant la douleur nouvelle, la crainte atroce d'avoir, en faisant cela, qui n'avait plus d'importance, perdu le véritable amour de sa vie. A nouveau, elle soupira, et reprit :

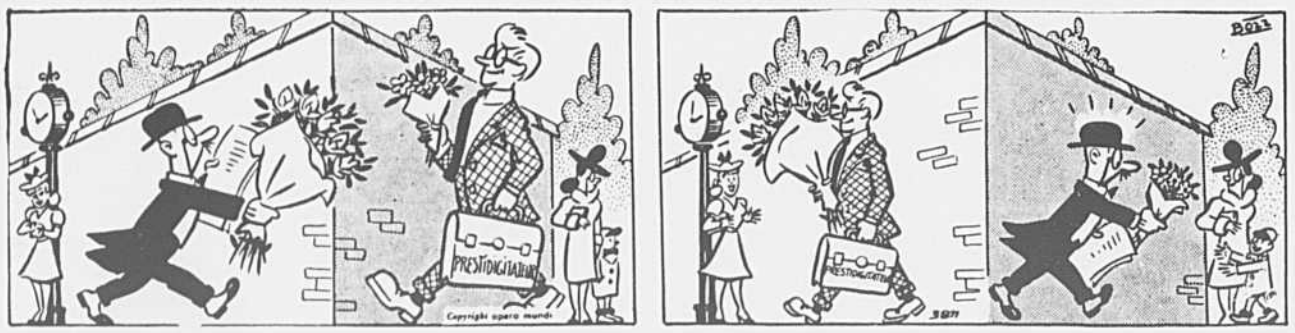
— Sans réfléchir, à demi folle de honte et de chagrin, je sortis la petite voiture dont m'avait fait cadeau Dorine, et pris la route. Des heures je roulai sans but, sans me soucier des chemins que j'empruntais et puis, je ne sais comment, à croire qu'une volonté indépendante de la mienne me guidait, je finis par aboutir à Kermen.

Elle revoyait cette étrange randonnée qui l'avait amenée auprès de Ronan au moment exact où, désespéré à la fois de son infirmité et de l'absence d'une autre, il allait en finir avec la vie, pour l'empêcher de mettre à exécution son funeste projet. Elle l'avait sauvé, arraché au désespoir, aidé, et puis aimé. Tout aurait pu avoir un sens merveil-

SUBITO



LE PROFESSEUR NIMBUS



leux, et tout était flétri, perdu, à cause de ce mensonge stupidement dressé entre eux.

— J'était épuisée de chagrin et de fatigue, dit-elle. Mais je vous vis... plus désespéré que moi...

Il hocha la tête.

— Oui, je me souviens, je me souviendrai toujours de votre arrivée survenue comme un miracle. Mais ce n'était pas un miracle, dit-il sombrement. Vous veniez simplement — pour des motifs et dans des circonstances dont je ne veux pas discuter l'authenticité — de quitter votre mari, et étiez venue vous réfugier à Kermen...

Il eut un rire bref.

— Comme on a tort de croire au merveilleux ! Il me semblait que votre arrivée n'avait d'autre raison que de me sauver... de me redonner le goût de vivre que j'avais perdu... Mais le merveilleux n'existe pas...

Les bras croisés, il regardait le ciel qui devenait gris, les dunes, les lointains brumeux, qui se confondaient avec la mer...

— Parfois je me disais bien — que vous aviez dû avoir une déception sentimentale — quelque histoire de jeune fille sans importance ; mais je n'aurais jamais cru que cette... déception avait eu cette forme... aiguë.

Après sa rougeur précédente, Nancy avait repris sa pâleur de cierge. Serrant et dépliant nerveusement les mains, elle murmura.

— Ce soir-là... le soir de ma venue à Kermen, j'aurais dû vous dire tout de suite ce qu'il en était. Mais je vous vis si malheureux, si désespéré, que j'eus honte de ma misérable aventure si mesquine en comparaison de votre pathétique histoire.

Ronan hochait la tête sans répondre. En réalité, il semblait que les paroles de Nancy ne l'atteignaient pas. Sa peine et son désespoir d'avoir été leurré étaient si grands, il se sentait si douloureusement blessé qu'il ne pouvait actuellement raisonner ni voir les choses avec lucidité. Il se sentait trahi, insulté, outragé. Il éprouvait le sentiment d'une grande injustice, d'une grande cruauté du sort, puisque s'étant libéré de Cynthia, avec noblesse et courage après avoir découvert qu'il aimait Nancy — il s'apercevait que celle-ci lui avait menti, qu'elle n'était pas celle qu'il croyait...

— Menteuse ! disait-il, fourbe ! Qui aurait pu croire cela ?

Il répétait l'instinctive injure que l'homme toujours jette à la femme qui le fait souffrir, et elle pénétrait Nancy d'une douleur cuisante.

Elle tendit vers lui ses mains serrées.

— J'ai eu tort, Ronan, je le sais, dit-elle. J'aurais dû tout vous dire le premier jour... Après... je n'osais plus. Cette aventure était pour moi si humiliante à raconter ! Une stupide question d'amour-propre toujours me retenait.

Elle s'efforçait de lui faire comprendre son état d'âme et ses sentiments d'alors, sa honte, son humiliation et son désarroi, mais il ne l'écoutait pas. Opiniâtrement, il secouait la tête.

— Rien de tout cela n'explique le mensonge dans lequel vous vivez et m'avez fait vivre depuis quatre mois, dit-il âprement. Je ne puis trouver aucune excuse à cette hypocrisie de toutes les minutes qu'était notre vie l'un près de l'autre.

Avec accablement, elle baissa la tête.

— Ah, si vous saviez combien mon secret m'étouffait, combien souvent il me montait aux lèvres ! Mais je ne savais comment m'en délivrer... Je remettais toujours... comme je le regrette maintenant !

Il ne l'entendait pas, ne voulait pas l'entendre, sans la regarder, les yeux fixes et durs. Il fit :

— Il me semblait que vous étiez si transparente ! vous étiez pour moi celle qui console de tout, qui fait oublier peines, chagrins, déceptions, infirmité. Vous étiez celle dont le visage donne l'oubli, la paix, l'espoir...

— La fontaine d'Oubliance, murmura Nancy dans un faible effort pour sourire.

— Oui, dit-il. Je me trompais. Vous ne savez guérir les plaies que pour en creuser d'autres.

Elle se tut, frappée au coeur, tandis qu'il reprenait :

— Je vous voyais toujours comme ayant les mains pleines de dons offerts, et ce que je croyais apercevoir de votre âme m'éblouissait comme un coffre entrouvert laissant deviner l'éclat de diamants cachés. Et ce que vous cachiez, c'était votre secret. Vous n'étiez que fausseté, fourberie. Je ne vous reconnais pas. Il me semble qu'une autre a pris votre visage de sincérité, vos yeux loyaux et profonds.

Sa voix se brisa, un court instant, et il fit :

— Seigneur, tout n'est-il donc que mensonge et duplicité sur cette terre ? Du premier moment au dernier, vous m'avez menti, dupé et sans doute continueriez-vous sans cette révélation qui vous a déjouée. Et dire que j'avais une telle confiance en vous ! J'écoutais vos paroles comme si chacune eut été un des dix commandements de Dieu. L'approbation que je lisais dans vos yeux me redonnait mon courage lorsqu'il manquait... Je vous appelais mon ange gardien.

Il ricana.

— Mieux vaut se fier au démon qu'à une femme au visage d'ange ! Non, vous n'êtes pas celle que je pensais, celle que j'aimais...

Elle supplia :

— Ronan, je vous en prie...

Toujours sans la regarder, ni l'entendre, il dit :

— Mais si c'était seulement pour me donner cela, l'illusion de ce qui aurait pu être, pourquoi m'avoir joué la comédie, m'avoir fait entrevoir un idéal impossible ? Il ne fallait pas me montrer qu'il pouvait y avoir autre chose, me donner la nostalgie d'une forme de bonheur que j'ignorais — un bonheur discret, fait de tendresse, de compréhension, pour que toujours j'en aie le regret !

Une mèche de ses beaux cheveux sombres s'étant détachée de sa coiffure, il la renvoya en arrière, d'un geste nerveux, et reprit :

— Car c'est sciemment, volontairement que vous vous êtes fait aimer de moi. Vous saviez parfaitement que je me mettais à vous aimer... Moi, c'est seulement à la réception des Duchesne, que je m'en suis rendu compte, lorsque Mathias Landereau se mit à vous courtiser. Je découvris alors que j'étais jaloux ; la seule idée que cet homme pût jeter les yeux sur vous, et que vous puissiez accueillir sa recherche, me jetait hors de moi. C'est ainsi que je m'aperçus que votre image dans mon coeur, depuis quelque temps déjà, avait pris la place d'une autre. Et quand par votre entretien avec Cynthia, dont à peu près tout me parvint, je connus les bas calculs de celle-ci, je souffris à peine de sa perfidie, mais seulement de votre imprécision à manifester vos propres sentiments...

Il fit un pas en arrière, car sa pose trop longtemps immobile le fatiguait, et reprit :

— Mais cet amour, que j'avais si longtemps voulu ignorer, alors qu'il germait lentement dans mon coeur comme une plante vivace, promettant un splendide épanouissement, n'a donné qu'une fleur empoisonnée. Car pendant tout ce temps où je m'éprenais de vous — ou plutôt de celle que je croyais être vous — que chaque jour je vous aimais davantage — vous me mentiez, vous m'offriez de vous une vision déformée. Je croyais en vous, vous m'aviez réconcilié avec la vie, par votre présence, votre douceur, cette grâce chaste que j'aimais en vous... Et tout cela mentait.

Ses lèvres frémirent comme celles d'un enfant prêt à pleurer.

— Ronan ! gémit Nancy, Ronan !

Elle s'interrompit, accablée, car elle ne savait pas, en vérité, s'il valait mieux pour elle parler ou se taire... Et il continua.

— Depuis que je savais que je vous aimais — et je me croyais aimé de vous — j'étais heureux. Chaque jour, mon amour devenait plus grand ; j'oubliais mon infirmité, et... vous me trompiez. Vous me mentiez de façon permanente.

Cela résumait pour lui toute sa douleur, toute sa détresse.

— Ronan ! cria Nancy, il ne faut pas douter de mon amour... Je suis victime d'un affreux concours de circonstances ; le destin m'a traitée avec une ironie cruelle, mais je vous aime !

Il haussa furieusement les épaules, et les reproches les plus insensés, les plus passionnés que puisse formuler une langue humaine sortirent de ses lèvres. Dans cette heure de colère et d'aveuglement, il oubliait tout ce qui pouvait expliquer la conduite de Nancy et l'excuser ; il oubliait que l'innocence est souvent trompée, que le coeur commet des erreurs (le sien n'en avait-il pas commis une en aimant Cynthia ?). Et le silence gardé par Nancy ne pouvait-il être mis sur le compte d'une pudeur, d'une réserve bien naturelles ?

Mais il fermait volontairement les yeux, les oreilles et l'esprit à tout ce qui plaidait la cause de la jeune fille ; il parlait avec l'amertume et la rage d'un enfant trompé, lui répétant qu'il l'avait crue aussi immaculée que la feuille blanche et vierge sur laquelle il traçait les mots de sa pensée, aussi pure que la rosée du matin, aussi neuve que le bouton de rose qui lentement se déclos sous les baisers du soleil. Et l'idée qu'un autre avait connu le premier éveil de son coeur, le mettait hors de lui...

— Je vous imaginais hésitante et tendre devant l'amour ; vous étiez fausse et pleine d'expérience !

La révélation du mensonge de cette créature qu'il avait placée si haut, en qui il respectait la pureté avec attendrissement, la mettait au niveau méprisable des aventurières et des hypocrites.

— Ronan, je ne mérite pas d'être jugée avec tant de dureté ! gémit Nancy.

Il eut un sourire amer :

— Qui me blâmerait de le faire ? C'était votre innocence, votre loyauté qui me charmaient en vous...

Puis, tout d'un coup, il s'interrompit et dit :

— Cet homme que vous avez épousé, vous ne l'avez pas épousé... par convenance, je suppose, si j'en crois votre profession de foi de l'autre jour... Vous l'aimiez, naturellement...

Elle humecta ses lèvres sèches.

— Je... Ecoutez-moi, Ronan, et tâchez de me comprendre. J'étais naïve, sans défense. Je ne savais rien de l'amour...

Elle s'arrêta, effrayée de voir se creuser plus profondément la ride entre les sourcils rapprochés du jeune homme, et murmura faiblement :

— Naturellement, cela n'a rien de comparable à...

Sa voix mourut car, en vérité, il lui semblait profaner le mot amour, maintenant qu'elle en connaissait toute la valeur et le sens profond, en l'appliquant au sentiment superficiel qu'elle avait éprouvé pour Luc. Et, depuis qu'elle aimait Ronan, tout ce triste passé lui semblait soudain effacé, aboli...

Honnêtement, elle s'efforça de traduire ce qu'elle avait éprouvé.

— Je... j'ai cru l'aimer. Les jeunes filles sont sensibles aux compliments, aux attentions... Il était séduisant et cherchait à me plaire dans le but intéressé que je vous ai expliqué. Et... je vous ai dit aussi que j'ignorais alors le véritable amour.

Parce qu'elle se sentait coupable, elle n'avait même pas le réflexe de lui opposer son propre amour pour Cynthia, cet amour dont il ne s'était délivré qu'à grand'peine.

— Maintenant, dit-elle, je sais...

Elle croyait l'avoir convaincu par la ferveur de sa voix et de son regard... Mais après un instant de silence, durant lequel il parut réfléchir et mesurer les paroles de Nancy, le sang brusquement envahit le visage si pâle du jeune homme. Durant quelques minutes, il rougit, pâlit, comme si une bête le mordait, le griffait, malgré ses efforts pour la juguler — et enfin, il finit par formuler la phrase qui lui brûlait les lèvres.

— Vous affirmez, dit-il, que vous n'avez jamais été vraiment la femme de cet... individu, de cet homme que vous avez épousé. C'est peut-être un mensonge de plus ! Vous savez si bien mentir !

Elle eut cri de désespoir :

— Ronan, dit-elle, j'ai dit la vérité ! Les choses se sont passées exactement comme je vous les ai racontées, je vous le jure !

Il l'interrompit, durement.

— Ne jurez pas, dit-il. J'ai perdu l'habitude de vous croire...

Il leva une main qu'il laissa ensuite retomber, et ses beaux doigts nerveux, qui tout à l'heure étreignaient la main de Nancy, avaient à présent un air d'éloignement et de mépris. Elle étouffa un sanglot.

— Dieu sait pourtant si je suis sincère ! murmura-t-elle avec détresse.

Sa voix avait le halètement qui précède les larmes ; et déjà elles affleuraient à ses cils.

Il refusa de s'attendrir.

— Mais moi, dit-il, comment le saurai-je ?

(Lire la fin dans le prochain numéro)

CONCERT

[*Suite de la page 34*]

— Au point de vue technique, nous apporterez-vous quelques innovations ?

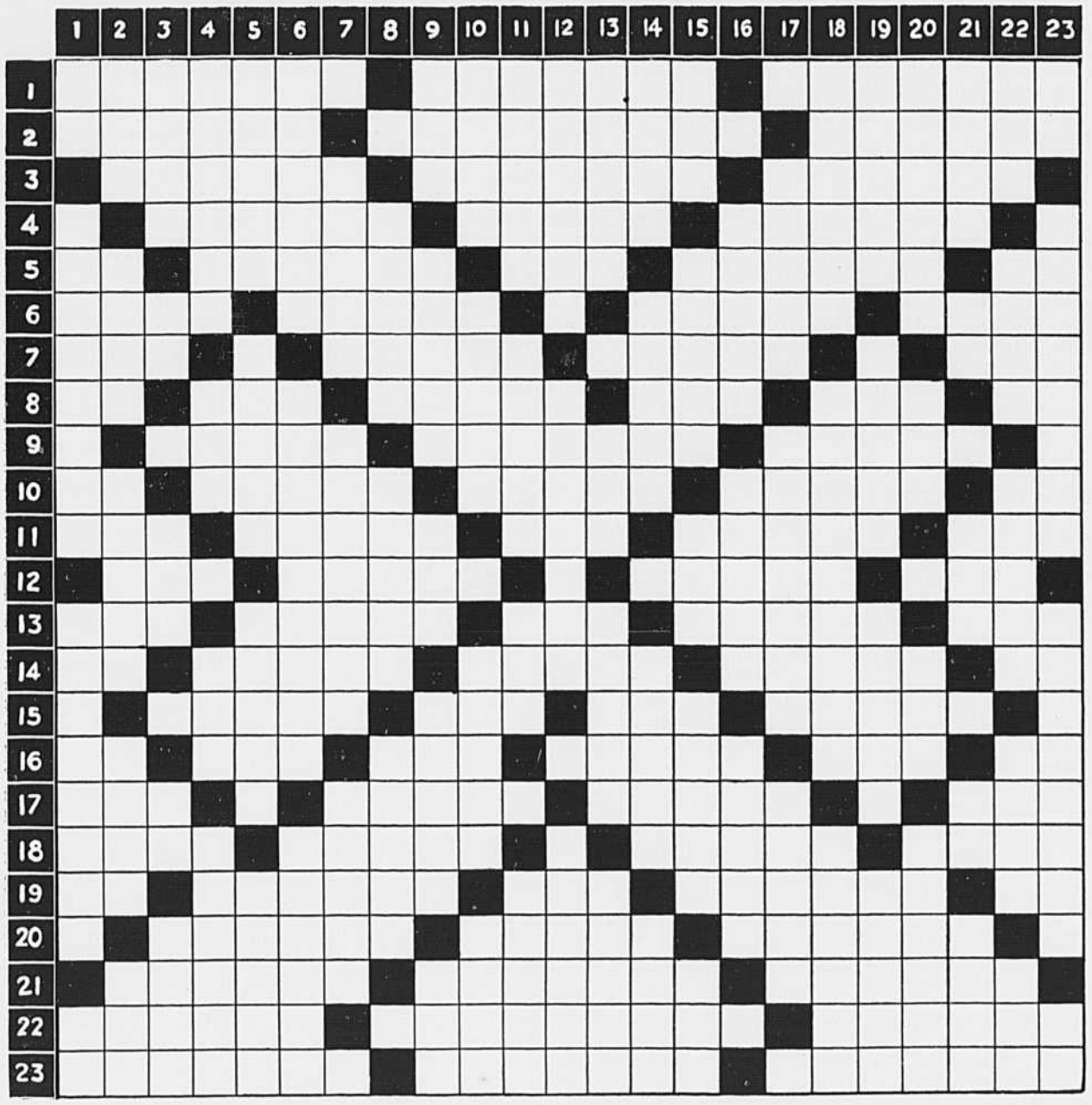
— *Ce ne sont pas tant les moyens techniques qui innoveront, mais la façon dont nous en tirerons parti, la petitesse de la salle et la disposition des caméras qui nous auront permis, je l'espère bien, de laisser aux téléspectateurs, l'impression d'être eux-mêmes dans la salle. Le concert, sur le petit écran débutera comme un concert ordinaire : les musiciens accordent leurs instruments, le chef d'orchestre fait son entrée, les spectateurs l'applaudissent, le chef d'orchestre salue... les coups de baguettes traditionnels et... Tout y sera, sauf les rappels, évidemment !*

— Dites-nous, pour finir, quelques mots de l'orchestre lui-même ?

— *Nous entendrons un orchestre régulier de 55 musiciens. Par contre, nous réduirons ce nombre à trois reprises, pour pouvoir présenter de la musique des époques de Vivaldi, Bach et autres compositeurs qui requièrent un ensemble orchestral plus petit.*

GABRIEL LANGLAIS

Les Mots Croisés du "Samedi"



HORIZONTALEMENT

1. — Petit coffre de paysanne. — Fonction de celui qui gouverne un Etat pendant l'absence du souverain. — Ensemble des pièces qui forment le dessous d'une chaussure.
2. — Fécule qui sert à faire de l'empois. — Fil métallique contourné en hélice qui possède les propriétés d'un aimant. — Automobile de transport.
3. — Qui n'a plus de dents. — Un peu acide. — Projectiles meurtriers.
4. — Soldat qui a contracté un engagement volontaire. — Local vitré pour abriter les végétaux. — Troisième poche digestive des oiseaux.
5. — Carte à jouer. — Hébreu. — Première femme. — Pièce de vêtement pour maintenir la taille. — Symbole chimique du *baryum*.
6. — La plus belle des fleurs. — Magistrat romain. — Mélancolique. — Table de boucherie.
7. — Ville manufacturière d'Allemagne. — Muse qui présidait à l'élégie. — Partie antérieure du cou. — Genre de liliacées à odeur très forte.
8. — Lui. — Fer de prisonnier. — Large sillon. — Unité. — Contraction convulsive de certains muscles. — Petit lac du Soudan oriental.
9. — Farine alimentaire. — Genre d'annélides comprenant des vers marins. — Disque qu'on jette le plus près d'un but.
10. — Symbole chimique du *sodium*. — Patrie de Turenne. — Rivière de France qui a sa source dans les Vosges. — Plante potagère. — Pronom indéfini.
11. — Unité de travail mécanique. — Genre de mammifères, voisins des blaireaux. — Parcourue des yeux. — Suc propre des végétaux. — Mammifère plus petit que le cheval.
12. — Hideux. — Etre couché. — Creuser. — Garçon d'écurie de courses.
13. — Habitant. — Mouvement en rond que l'on fait faire à un cheval. — Possessif. — Genre d'oléacées comprenant de beaux arbres forestiers. — Massif montagneux du Maroc.
14. — Chemin de halage. — Puissance de séduction *(fig.)*. — Tableau du prix de certaines denrées. — Principe de tout nombre. — Négation.
15. — Qui sert à la navigation sur mer. — Masse de pierre très dure. — Partie d'une voile. — Ville d'Italie (Naples).
16. — Conifère. — La plus vile populace. — Se suivent dans *sommeil*. — Evêque des Cases-Noires en Numidie. — Nom vulgaire du thymus du veau. — Cela.
17. — Sorte de bière. — Entier. — En Orient, riz au gras. — Evénement fortuit.
18. — Point cardinal. — Conformément à. — Terme du jeu de piquet. — Après cela.
19. — Symbole chimique du *cuivre*. — Dire son avis sur un sujet en délibération. — Animal contractile. — Celui qui règle la route d'un navire. — Négation.
20. — Farine que l'on retire des graines des céréales. — Interjection de plainte. — Lire de nouveau.
21. — Donner la dernière façon au drap avec la tuile. — Peaux qu'on ôte à certains fruits. — Règle observée dans la manière de vivre.
22. — Se dit d'un bâtiment qui s'affaisse. — Qui agit avec zèle. — Lieu où l'on met les voitures à couvert.
23. — Boire à petits coups. — Ruse. — Inhabités.

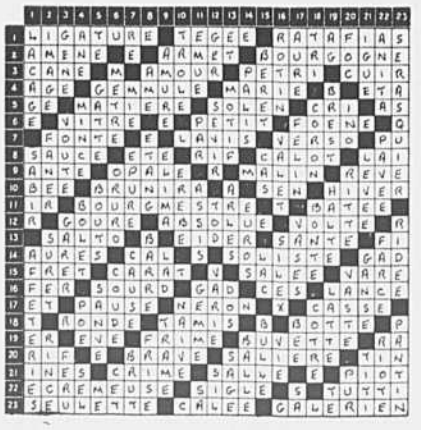
VERTICALEMENT

1. — Symbole chimique du *baryum* — Ouverture par laquelle on introduit l'eau de la mer dans les marais salants. — Mariage. — Carte à jouer.
2. — Principe de la vie. — Rassasié. — Principe odorant de certaines substances. — Léger. — Triage.
3. — Qui ne contient rien. — Pronom. — Volonté. — Fin de verbe. — Bec de lampe à manchon incandescent.
4. — Port de l'île de Fionie (Danemark). — Circonstance. — Ce qui est contraire au bien. — Costume de bal masqué.
5. — Moitié de l'échine d'un veau. — Fendre un verre sans que les parties se séparent. — Recueil bibliographique. — Espèce de canard sauvage.

Problème No 1435

6. — Premier morceau que l'on coupe d'un pain. — Art d'instruire et d'élever les enfants. — Anéanti subitement.
7. — Bouclier de Pallas. — Petit village. — Voix d'homme.
8. — Allongé. — Rivière de France, affluent de la Garonne. — Genre de mollusques lamellibranches.
9. — Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Mammifères ruminants, comprenant de grands cerfs. — Partie épaisse qui se dépose dans les liqueurs. — Partie mobile dans un moteur électrique. — Gros nez.
10. — Choisis par la voie des suffrages. — Différentes parties d'une habitation. — Unité monétaire de l'Iran. — Juge et grand-prêtre des Juifs qui éleva le jeune Samuel.
11. — Administrée, régie. — Fleuve de Russie. — Espèce de poche. — Peau de veau préparée.
12. — Qui a les nerfs agacés. — Prendre en mariage. — Pluie torrentielle.
13. — Qui est à nous. — Unité. — Liqueur formée de sucre en dissolution. — Clairsemés.
14. — Ville de premier ordre. — Objet qui donne une forme à la matière. — Achever. — Direction.
15. — Ville des Pays-Bas (Gueldre). — Partie dure du pied. — Côté d'un navire qui se trouve frappé par le vent. — Farine alimentaire. — Sainte *(abr.)*.
16. — Gosier. — Ile de la Polynésie au sud des Marshall. — Genre de mammifères périssodactyles, dont le museau est allongé.
17. — Brimade. — Personne qui subit une opération chirurgicale. — Suivre en épiant.
18. — La partie nord de la Grande-Bretagne. — Qui tient une taverne. — Irritation de l'âme offensée.
19. — Abréviation familière de *ma amie*. — Pierre à fusil. — Métal blanc, moins pesant que le plomb. — Parties minces allongées.
20. — Ennuyé, agacé. — Démonstratif. — Ville d'Autriche. — Se dit d'une instance judiciaire qui vient à périr faute d'avoir été poursuivie dans le délai fixé.
21. — Attacher. — A toi. — Rivière de Suisse. — Symbole chimique du *cuivre*. — Titre des descendants de Mahomet.
22. — Louanges. — Eau dans laquelle on se baigne. — Nom donné aux prétendus génies des eaux. — Fils aîné d'Adam et Eve. — Point cardinal.
23. — Dans. — Gonflé, distendu. — User de subterfuges.

Solution du problème No 1434





PÉROU



CHILI



CANADA



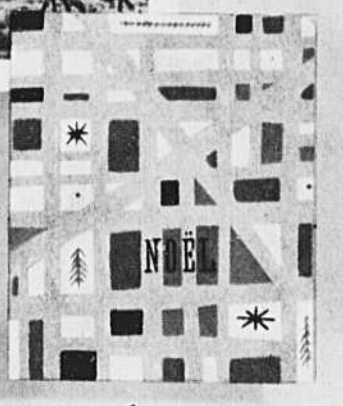
ARGENTINE



SUÈDE



COLOMBIE



ÉTATS-UNIS



JAPON



ANGLETERRE



PORTUGAL



EIRE



HAWAII



AUTRICHE



CUBA

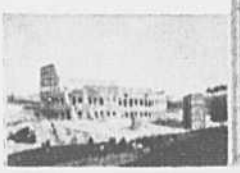


FRANCE



PAYS-BAS

ITALIE





NORVÈGE



SUISSE

BY APPOINTMENT TO HIS EXCELLENCY THE EARL OF ATHLONE — FORMER GOVERNOR GENERAL OF CANADA

Seagram's V.O.

CANADIAN WHISKY

A RARE OLD DELICATE CANADIAN WHISKY
SPECIALLY MATURED IN OAK CASKS

DISTILLED, AGED AND BOTTLED UNDER THE SUPERVISION OF THE CANADIAN GOVERNMENT

JOSEPH E. SEAGRAM & SONS, LIMITED
WATERLOO · ONTARIO · CANADA

DISTILLERS SINCE 1857

PRODUCE OF CANADA

LITHO IN CANADA — NEW LABEL DESIGN ADOPTED OCT. 1, 1940

Honoured the world over



Greetings

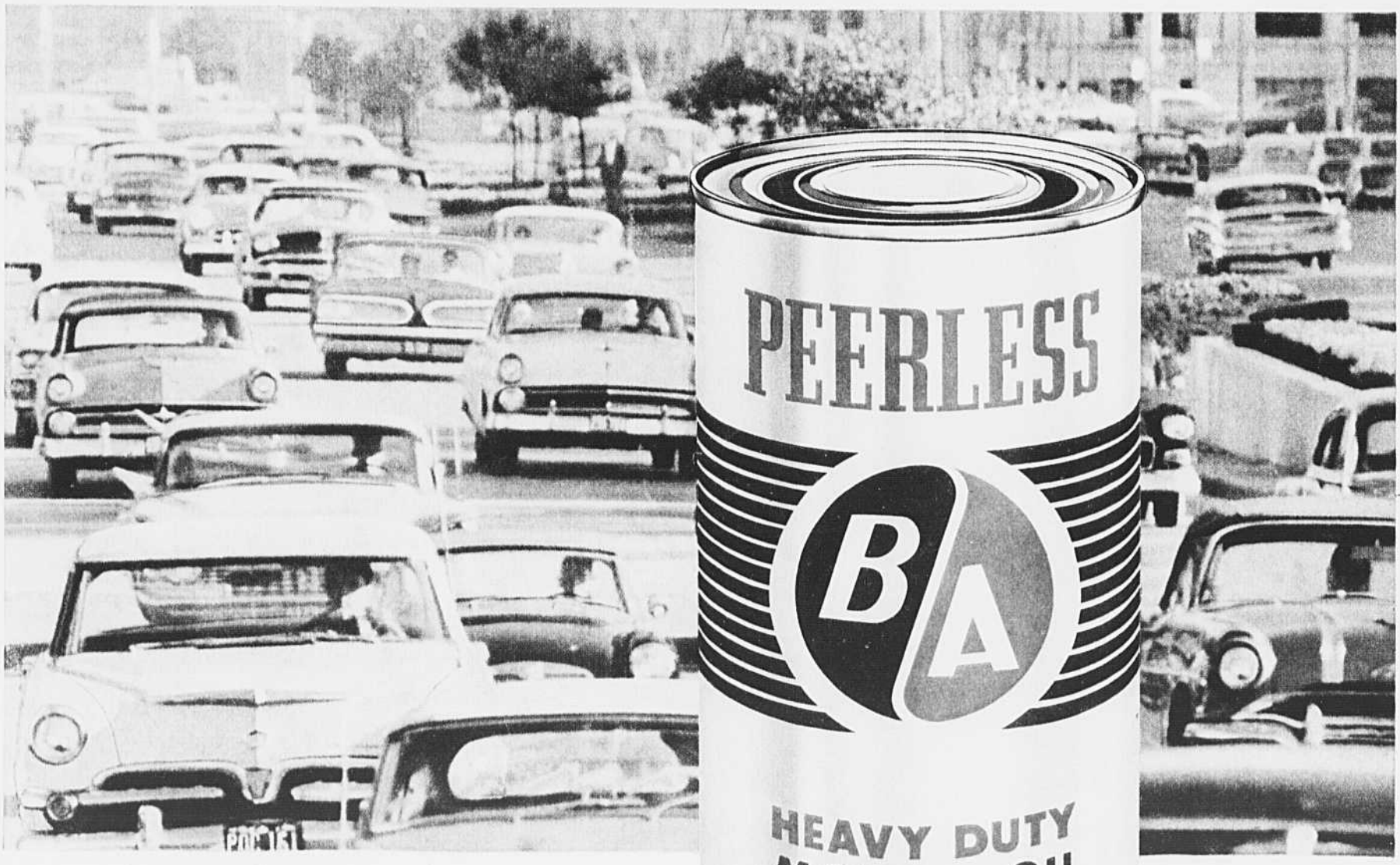
MALAISIE

A l'époque des Fêtes, comme en tout temps–
il se vend, dans le monde entier,
plus de **Seagram's V.O.**
que de tout autre whisky exporté.

CARTES DE NOËL ET DU JOUR DE L'AN, PROVENANT D'UNE COLLECTION INTERNATIONALE PRIVÉE.

S6

LES MOTEURS MODERNES L'EXIGENT LA CIRCULATION ACTUELLE L'IMPOSE!



LA PREMIÈRE HUILE À MOTEUR SPÉCIFIQUEMENT PRODUITE POUR AUTOMOBILES DE PASSAGERS CIRCULANT SOUS LES CONDITIONS PRÉSENTES DE CONDUITE

La nouvelle huile à moteur B-A Peerless Heavy Duty a été conçue spécialement pour les automobiles de passagers et les véhicules commerciaux légers afin de répondre aux nécessités courantes exigeant une huile à moteur "MS"* dans toutes les classes. Contrairement aux huiles à moteur ordinaires, elle offre un maximum de détersion constante à hautes vitesses sur les grandes routes *et* lors de randonnées avec arrêts-départs multiples, ce type de roulement constituant aujourd'hui la majorité des voyages. Cette excellente nouvelle huile à moteur *tout usage* a été raffinée pour que les moteurs actuels à haute compression puissent fournir un rendement suprême; elle vous assurera plus de milles sans ennuis . . . dans les embouteillages de la circulation urbaine comme sur les grandes artères rurales!

**"MS"—Classement officiel de l'industrie.*

pour tous les types de conduite moderne

VOUS NE POUVEZ ACHETER UNE MEILLEURE HUILE À MOTEUR

THE BRITISH AMERICAN OIL COMPA[illegible] LIMITED

LA SALLE DE LECTURE
CHAMBRE DES COMMUNES
OTTAWA ONT

B 150-C-84986